This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

TAYLOR
INSTITUTION

Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE

MYLNE 585

OXFORD
1992

MMF 66.29

1st was Lugon 1766?

LE PRINCE DE BEAUMONT, Marie (1711-1780)

MÉMOIRES
DE MADAME
LA BARONNE
DE BATTEVILLE,
OU
LA VEUVE PARFAITE.

Par Madme. LE PRINCE DE BEAUMONT.

A LEIDE,
Chez P. H. JACQUEAU,
MDCCLXVI.

INSTITUTION
UNIVERSITY
14 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

ÉPITRE

A MADAME,

MADAME

DE S. J. D. P.

Non, Madame, *votre modeſtie ne peut l'emporter ſur ma reconnoiſſance, & il a fallu chercher un moyen de les accorder enſemble. Je m'acquitterai donc du devoir que m'impoſe la gratitude; mais mon hommage ne ſera connu que de*

vous ; je ſupprimerai même une partie des vertus qui devroient compoſer votre éloge, dans la crainte de vous laiſſer deviner. Vous n'aſpirez qu'à être ignoré, c'eſt le partage de la Femme forte & raiſonnable ; je ne ſuis point ſurpriſe de ce goût, & j'en apperçus les prémices il y a dix-huit ans. Dans la Capitale d'une de nos Provinces, où la place qu'occupoit Monſieur votre Epoux ne laiſſoit perſonne au-deſſus de vous, on démêloit déja en vous le caractere précieux de cette Femme que le Saint-Eſprit a daigné nous peindre. Je me rapelle avec plaiſir de vous y avoir vue tenant l'éguille, &

en-

née de jeunes personnes re charité avoit enlevées l, & faisant votre amu- d'un ouvrage dont la lon- auroit effrayé une Femme . Si l'obligation de repré- interrompoit votre travail, herchiez à vous rendre utile société, en procurant des ements innocents qui pussent rocher les Citoyens malgré tance que la naissance avoit entr'eux; vous appreniez votre exemple à estimer les nts aimables, le vôtre étoit hercher à faire du bien, & ut à ce desir d'être utile que is l'honneur de votre protec- Je finis; un mot de plus

vous dévoileroit, au moins dans une Province où l'on conserve un souvenir très-vif de vos bonnes & utiles qualités.

Je suis avec une respectueuse reconnoissance,

MADAME,

Votre très-humble & obéissante Servante,

DE BEAUMONT.

TABLE
DES LETTRES,

CONTENUES dans ces Mémoires.

LETTRE *de Mad. de Batteville à une de ses Amies.* Pag. 1
RÉPONSE. 3
LETTRE *de la Veuve.* 6
LETTRE *de M. du Castelet à la Veuve.* 9
LETTRE *de la Veuve.* 12
LETTRE *de M***. à Julie.* 66
LETTRE *du Baron de Batteville à Mlle. Julie.* 86
LETTRE *du Chevalier d'Aumont au Baron de Batteville.* 161

LET-

LETTRE *de des Essarts à Mad. de Batteville.* 172

RÉPONSE *de Mad. du Castelet à la Veuve.* 197

LETTRE *de Mad. de Batteville à son Amie.* 203

LETTRE *de la Baronne à Mad. du Castelet.* 215

LETTRE *de Mad. du Castelet à la Baronne.* 227

Suite de l'Histoire de M. des Essarts. 230

LETTRE *de Mad. de Batteville à Mad. du Castelet.* 303

LETTRE *de Mad. du Castelet à la Baronne de Batteville.* 314

BILLET *de M. des Essarts à la Baronne.* 316

LETTRE *de la Baronne à Mad du Castelet.* 318

Fin de la Table.

MÉ-

MÉMOIRES
DE MADAME
LA BARONNE
DE BATTEVILLE.

LETTRE
DE Mme. DE BATTEVILLE
À UNE DE SES AMIES.

VOUS avez raiſon, MA CHERE, je ſuis heureuſe; mais il s'en faut beaucoup que vous ayez la moindre idée de la nature du bonheur dont je jouïs; & ſans de certaines circonſtances, il ne tiendroit qu'à moi de le regarder comme une in-

fortune. Ce discours est une énigme pour vous, j'en suis sûre, & n'en deviendroit pas plus intelligible quand je vous l'aurois expliqué. On se fait à votre âge une fausse idée de cet être tant souhaité, & l'on a peine à se persuader qu'il en soit un d'une espéce toute différente. Etre jeune encore, & joindre à cet avantage celui de la beauté. N'avoir que des actions de graces à rendre à la nature du côté des dons & des talents frivoles: ajoutez à cela les douceurs de la liberté qu'on retrouve dans l'état de Veuve. Voilà, si je ne me trompe, ce que vous appellez le bonheur? Détrompez-vous, ma Chere, les déhors brillants sont compatibles avec les chagrins les plus réels & les plus cuisants dont je serois la victime, si Dieu ne m'avoit ménagé une félicité indépendante de tout ce qui m'environne. Cette Lettre excitera sans doute votre curiosité, & je ne me défendrai que foiblement de la satisfaire, la premiere fois que j'aurai le plaisir de vous voir. Je me félicite d'avoir trouvé ce moyen de hâter votre retour; la chute des feuilles vous annonce depuis un mois qu'il est temps de regagner nos foyers, & le désir de revoir vos amis, auroit dû augmenter à vos yeux les désagré-

ments

ments de la Campagne dans une saison si avancée. Vous voyez que votre absence me cause un peu d'humeur : c'est pourtant peu de chose en comparaison de la colere de ma fille ; elle dit positivement qu'elle ne veut plus vous aimer & croit être capable de cet effort. Fiez-vous-en à sa colere de l'impossibilité d'accomplir un tel vœu, il est la preuve de son attachement. Je ne vous dis rien du mien ; vous en connoissez la nature, & j'en garantis la durée.

RÉPONSE.

VOUS avez raison, Madame, il n'est point de bonheur sans mêlange de peine, j'en fais l'expérience en ce moment, & prête à prendre un engagement où je trouve la satisfaction de mon cœur & tous les avantages de la fortune, je ne puis m'empêcher de sentir bien vivement la nécessité de m'éloigner de vous. J'épouse dans trois jours M. du Castelet ; ce mariage me fixe à Paris, & me sépare de l'amie la plus estimable. Encore si j'avois la triste consolation de vous arroser de mes larmes en vous embrassant, mais ce plaisir m'est refusé ; des affaires qui ne souffrent point

de retardement, rappellent M. du Castelet dans cette Capitale, & nous partons Dimanche prochain. Il ne me reste donc plus que le plaisir de recevoir de vos nouvelles; c'est bien peu de chose pour une personne qui s'étoit fait une douce habitude de vous voir tous les jours; mais c'est beaucoup quand il faut renoncer à ce bonheur pendant plusieurs années, la Charge de mon Epoux ne lui permettant pas de s'éloigner de cette Capitale. Vous avez prévu la curiosité que votre Lettre exciteroit chez moi; souvenez-vous que vous paroissiez disposée à la satisfaire, & que mon absence ne doit point ruiner mes espérances à cet égard; elle sera déjà assez pénible, sans l'aggraver par le refus d'une faveur dont je sentirai tout le prix. Je suis si occupée de la douleur que me cause notre séparation, que j'oublie presque à vous parler de celui qui va devenir mon Epoux: nous nous aimions depuis deux ans sans espoir, parce que Madame sa Mere avoit d'autres vues sur lui. Sa mort l'a mis en liberté de suivre son penchant, & il me sacrifie une fortune brillante. C'est vous annoncer une constance & une fidélité à ses serments, peu commune dans ce siécle. Vous connoissez les gràces

ces de sa figure, puisqu'il eût l'honneur de vous saluer l'année passée; mais vous le vîtes trop peu pour juger de son esprit: des personnes plus éclairées & moins prévenues que moi lui en trouvent beaucoup. Ne me faites point un crime du secret que je vous ai fait de mon inclination pour lui. Il l'avoit exigé sans reserve, & j'admire comment j'ai pû résister à la tentation de violer la promesse que je lui en avois faite, car assurément ma confiance en vous étoit sans bornes: quelque ennemie que vous soyez de l'amour, vous n'auriez pû désaprouver une passion que sa conduite justifie & qui va faire tout le bonheur de ma vie. Adieu, Madame, jugez de mon attachement pour vous par la distraction que me donne l'amitié en présence d'un amant chéri.

MR. DU CASTELET.

J'EN suis jaloux, Madame, j'oublie toute la terre à ses pieds, & au milieu de la satisfaction avec laquelle elle reçoit mes transports, il lui échappe des soupirs qu'elle donne à votre absence. Une amitié si tendre me ravit une partie de ses sentiments, & vous devez regarder

comme un devoir, le ſoin de me dédommager du tort que vous me faites. Vous le pouvez, Madame, en me partageant les ſentiments d'amitié dont vous l'honnorez, & que je tâcherai de mériter par l'attachement le plus reſpectueux.

LETTRE
DE LA VEUVE.

MONSIEUR du Caſtelet a bonne grace de me demander mon amitié après le tour qu'il me joue, paſſe pour vous avoir épouſé, je lui pardonne ce trait: mais croit-il qu'il puiſſe impunément nous enlever la plus aimable perſonne de la Province, ſans exciter contre lui un ſoulevement général? Il peut compter, non ſur mon amitié, mais ſur une haine bien & duement conditionnée, juſqu'à ce qu'il nous ait reſtitué le bien qu'il nous a ravi; alors je l'aimerai tant qu'il voudra, & le moyen de faire autrement. Le voilà devenu un autre vous-même; mes ſentiments ſont un bien qui doit entrer en communauté comme le reſte.

Vous voilà donc tranſportée dans le grand

grand monde, dans le pays des illusions, des enchantements. Si jamais le Ciel vous rend à nos vœux, vous regarderez en pitié la ſimplicité de nos mœurs, & vous ne pourrez concevoir comment on peut ne pas mourir d'ennui hors Paris. Parlons ſérieuſement, ſi je vous connoiſſois moins je tremblerois pour vous. Le paſſage entre deux genres de vie abſolument diſſemblable ſera bien rapide, & il faut une vertu telle que la vôtre pour eſpérer de vous voir conſerver vos ſentiments vertueux, dans un lieu où l'on ne rougit de rien, excepté de la Religion & de la Piété. On va vous répéter ſans ceſſe que la vertu eſt un nom qui n'a rien de réel, que c'eſt l'appanage des perſonnes bornées, & qu'une femme qui a de la jeuneſſe, un nom & de grands biens, ne doit penſer qu'à jouïr du préſent, ſans ſe rompre la tête d'un avenir incertain: les exemples viendront à l'apui des préceptes. Si vous oſez critiquer par vos mœurs les actions des autres, on vous traitera de Provinciale, & l'on décidera ſans façon que vous n'avez pas le ſens commun. Précautionnez-vous contre ces dangers en conſervant fidélement le reſpect & l'amour des devoirs du Chriſtianiſ-

 me

me que vous avez sucés avec le lait. C'est le seul préservatif efficace contre la contagion du grand monde.

J'eusse fort souhaité m'acquitter de la parole que je vous ai donnée, mais le récit des événements de ma vie n'est bon qu'à être dit, & ne vaudroit rien je pense à être lû. D'ailleurs, je ne voudrois faire cette confidence qu'à vous, & les lettres sont sujettes à mille accidents. Permettez-moi donc de dégager ma parole, ou plutôt faites-moi crédit jusqu'à notre premiere entrevue ; j'espere qu'elle ne sera pas retardée fort long-temps, l'espace qui nous sépare n'est point immence, & si je compte bien on peut le franchir en vingt-quatre heures; il faudra donc que vous vous arrangiez de façon à nous donner une fois chaque année le plaisir de vous revoir. Si ma fille étoit un peu plus docile, je vous ferois la premiere visite ; elle est d'un âge à commencer à voir le monde, & je consentirois à l'accompagner à Paris, si elle vouloit prendre ce parti, mais elle y est moins disposée que jamais; elle avoit obtenu de son Pere de ne point sortir de Rheims avant seize ans, elle n'en a eu que quinze avant-hier & veut absolument profiter de cette derniere année

née pour vivre à elle même. On croit toujours que c'est moi qui lui inspire le goût de la retraite, & on ne me rend pas justice; vous connoissez sa façon de penser à cet égard; & il faudroit bien des choses pour la faire changer, cependant je n'en déſespererois pas, si on pouvoit vous voir aux vendanges prochaines, il ne resteroit que trois mois, & le plaisir de vous accompagner à votre retour pourroit l'engager à sacrifier un terme si court.

LETTRE
DE Mme. DU CASTELET
À LA VEUVE.

CONDAMNEZ-MOI, Madame, si je le mérite & j'y consens; mais après avoir fait justice, vous ferez grace à une coupable qui veut la mériter par une confession sincere. Vous aviez raison d'appeller la Cour le pays des illusions, peu s'en est fallu qu'elles ne m'ayent fasciné les yeux. Tout étoit nouveau pour moi, je ne voulois que me prêter, je me suis livrée. Mon Epoux est jeune;

avec mille bonnes qualités il a le défaut à la mode, & pense très librement sur la Religion; je ne vous cacherai point que votre lettre a fourni une ample matiere à ses plaisanteries. Il s'etoit fait un point capital de redresser mon esprit comme il s'exprime, & en vérité j'ai couru le plus grand danger. On ne nous prévient point assez, ce me semble, contre les mauvais raisonnements qu'on fait dans le monde, contre les vérités les plus respectables; nous aimons la Religion sans en connoître les fondements, & il m'est arrivé plusieurs fois de n'avoir rien à opposer à des raisons apparentes qui ne tendoient à rien moins qu'à renverser le Christianisme de fond en comble. Heureusement nulle passion ne m'engageoit à souhaiter que ce qu'on me disoit fut réel. Dieu m'a fait la grace, non seulement de conserver l'amour de la Religion, mais encore de chercher à m'en instruire. Une personne de grande considération, a engagé mon Epoux à recevoir chez lui un homme à qui on voudroit donner une teinture des affaires pour le placer ensuite avantageusement. Il se nomme des Essarts, & ce qui lui a d'abord concilié mon amitié, c'est qu'il a le bonheur de vous con-

noî-

noître, & assez bon esprit pour v
timer au-delà de toute expressio
d'Orléans & c'est-là qu'il vous
nue. Je ne vous rappelle pas ce
constance dans la crainte qu
l'ayez oubliée quoique vous fussi
jeune alors, on n'oublie point
amis, mais comme je ne le cr
plus âgé que vous, il se pourro
qu'il n'eût pas dans sa grande j
tout le mérite solide qu'il a aujou
j'admire sur tout sa solide piété
grandes lumieres; nous lisons er
les livres à la mode, & il met
dre les mauvais raisonnements e
voient paru sans replique. Il me
de vous présenter ses très-huml
pects, mais je ne vous dissimuler
que c'est après m'avoir fait les
ves instances pour m'engager à
aucune mention de lui dans ma
ne conçois pas cette reserve, au
été brouillés? Il est impénétrab
article, & a mis ma petite pé
en défaut, ainsi c'est à vous q
dresse pour être instruite. Il a
recevoir vos lettres que je vo
tre à son adresse, & comme p
sons que vous pouvez compre
ne doivent plus être vues que

vous aurez la bonté de les adresser à M * *. à la poste restante. C'est le premier Commis de mon Epoux qui me les remettra exactement.

LETTRE

DE LA VEUVE.

QUEL nom avez-vous prononcé, ma Chere. Pouviez-vous prévoir les maux que vous m'alliez causer. Il n'étoit pas besoin de me rappeller le lieu où j'ai vû M. des Essarts pour la premiere fois; je travaille en vain depuis dix-sept ans à l'effacer de ma mémoire, ou plutôt à l'arracher de mon cœur. Vous ne vous attendiez pas à un tel aveu, Madame; vous me croyez ennemie de l'amour, hélas! je le devrois; je n'en ai jamais connu que les peines. Après vous avoir découvert une passion qui a fait en même temps le délice & le tourment de ma vie, je ne puis remettre à vous faire la confidence entiere que je vous ai promise, & que je ne differois, que dans la crainte que vous fussiez forcée de confier à votre Epoux, un récit qui ne doit être que pour vous.

Sou-

Souvenez-vous du moins que vous ne devez point ma confiance à l'état violent où votre lettre m'a réduite. Il y a long temps que je m'etois déterminée à vous ouvrir mon cœur, & je l'aurois certainement fait à notre premiere entrevue. La rencontre que vous avez faite, me force seulement à prévenir ce temps que j'avois fixé pour cela.

Je me persuade même que mes malheurs pourront vous devenir utiles dans les circonstances où vous vous trouvez à présent. Vous apprendrez par mon exemple combien la passion la plus raisonnable peut devenir une source de repentir & de fautes, & cette connoissance est fort propre à vous engager à veiller exactement sur votre cœur, pour y couper dans la racine tout ce qui pourroit altérer votre vertu & votre paix. Vous comprendrez après avoir lû l'écrit que je joins à cette lettre, combien il m'importe qu'il ne tombe point entre les mains du trop tendre & malheureux des Essarts; je m'abandonne à votre discretion, & vous estime trop pour vous croire capable de trahir ma confiance sous quelque prétexte que ce soit.

Je suis fille d'un Capitaine de Cavalerie, qui ayant beaucoup dissipé dans

sa jeunesse, n'avoit plus d'autre bien que ce qu'il tiroit du service; ce qui ne l'empêcha point d'épouser par inclination une fille de qualité qui n'avoit pas plus de fortune que lui. La mort de mon Pere qui suivit de près ce mariage laissa son Epouse, qui étoit grosse de six mois, dans une indigence absolue. Elle auroit peut-être succombé à l'horreur d'une situation si triste, si le désir de conserver le gage de son amour ne l'eut élevée au-dessus d'elle-même. Dénuée de tout, elle se jetta courageusement dans les bras de la Providence, & se flatta de trouver dans un travail assidu, une ressource contre la pauvreté. Ce fut dans cet exercice laborieux qu'elle me mit au monde, & je lui ai ouï dire mille fois, qu'elle prit alors la résolution qu'elle a si fidélement exécutée, de me dédommager par une excellente éducation des disgraces de la fortune. Je ne vous dissimulerai point, ma Chere, que la nature m'avoit faite, ce semble, à souhait pour repondre à ses vues, & voici la raison qui m'empêchera de faire les honneurs de moi-même. Vous connoissez ma figure & mes talents, chercher à les rabaisser dans ce recit, seroit me parer d'une modestie feinte, je ne puis vous en imposer

ſer à cet égard, & pourquoi chercherai-je à le faire? je fais trop peu de cas de ces avantages frivoles, pour vouloir m'humilier en eſſayant de les diminuer. Je n'euſſe point été humiliée d'être née avec une figure déſagréable & des talents bornés, je n'ai point à me reprocher de m'être eſtimée à raiſon de ces qualités d'emprunt, & j'oſe vous aſſurer que leur perte ne m'eût pas couté un ſoupir; je vous en parlerai donc comme s'ils euſſent appartenu à un autre, & ſeulement parce que la vérité l'exige. Cette beauté qui s'eſt conſervée juſqu'à trente-deux ans ſans altération, cette beauté, dis-je, me rendit dès le berceau, l'objet de l'admiration de tous ceux qui me voyoient. A cette figure ſinguliere, ſe joignoient une raiſon précoce, un eſprit droit & un cœur ſincere. A peine fus-je en état de connoître ce que tout le monde nommoit mes avantages, que je m'appliquai à les évaluer ſelon leur valeur intrinſéque; peut-être n'aurai-je pas penſé ſi juſte ſi les progrès de ma raiſon n'avoient point été dirigés par une Mere qui ne perdoit aucun de mes mouvements. Ce ne ſont point les qualités corporelles ni même celles de votre eſprit qui vous rendront eſtimable, me
diſoit-

disoit-elle souvent, ce sera le bon usage que vous en ferez. Il n'y a que nos vertus qui soient notre bien propre aux yeux des hommes s'entend, car à ceux de l'Etre suprême, nous n'avons rien, & nous ne sommes que le néant; cependant puisqu'il veut bien que ses dons deviennent nos mérites, votre application à les faire valoir, sera le seul bien qui soit vraiment à vous. Une figure réguliere; des talents, rendent plus respectables à la société, au profit de laquelle tout doit être employé, & vous lui feriez un vol, si vous négligiez de faire valoir ce qui vous a été donné, plus pour elle que pour vous. Une belle femme fixe les yeux d'une maniere agréable, me disoit-elle encore, on l'aime, mais on n'estime que celle qui est sage; les années font bientôt disparoître la beauté, & avec elle s'envolent les sentiments tendres qu'elle inspiroit. Que reste-t-il alors à celle qui ne s'étoit attiré que des hommages frivoles & passagers. Des regrets inutiles & cuisants, une solitude désespérante: la beauté de l'ame a seule le droit de fixer pour jamais l'admiration & l'estime. Ces leçons que me faisoit ma tendre Mere, étoient toujours prononcées du ton d'une amie, jamais

je

je ne m'apperçus de la supériorité qu'elle avoit sur moi : elle me prioit, me conseilloit & ne commandoit point. J'avois à peine cinq ans, qu'elle me fit comprendre que la raison me distinguoit des animaux, & quand je voulois m'en écarter, il suffisoit de me dire : voilà ma fille qui s'efforce de devenir semblable au petit chien, car elle refuse d'obéïr à sa raison ; ces paroles dans l'instant me faisoient rentrer en moi même & je lui disois, Maman, dites-moi comment je dois faire pour n'être point un animal, commandez-moi tout ce que vous voudrez, je suis prête à faire ce qu'il y aura de plus difficile plutôt que de tomber dans ce malheur. Ordinairement elle m'embrassoit & me disoit : je ne veux rien vous commander, mon enfant, mais consultons votre raison, puis vous ferez ce qu'elle vous ordonnera, car c'est pour cela que Dieu vous l'a donnée. Pardon, Madame, si je pese sur ces circonstances qui paroissent frivoles ; ce sont elles qui ont décidé mon caractere & l'ont heureusement fixé ; il est naturel de me les rappeller avec plaisir. Vous concevez qu'une telle conduite avança chez moi la raison, & en même-temps fortifia tellement mon respect &

ma

ma confiance pour ma Mere, que j'aurois crû commettre un grand crime en lui déguisant une de mes pensées.

La situation de notre fortune sembloit avoir fixé ma vocation au travail des mains, & ma Mere n'oublia rien pour m'y affectionner, je secondois ses efforts de tout mon pouvoir, mais elle fut bientôt convaincue de mon inaptitude: j'étois d'une maladresse difficile à concevoir pour tout ce qui s'appelle ouvrage manuel, & quand je voulois forcer la nature par mon application, la délicatesse de mon tempéramment succomboit sous la violence que je me faisois, & j'étois sûre d'avoir la fievre. Après quelques épreuves dont la derniere mit ma vie en danger. Ma Mere crut que ce seroit tenter la Providence qui par cette inaptitude sembloit annoncer qu'elle me destinoit à autre chose; elle respecta ses ordres, & crut qu'elle devoit m'abandonner à ses soins sans prévoir ce à quoi elle vouloit m'employer. Je ne m'occupai donc plus que du soin d'orner mon esprit: je lisois sans cesse, & je lisois avec fruit par le soin qu'elle prenoit de tourner toutes mes lectures au profit des mœurs. Je brûlois du désir de m'appliquer aux sciences plus rélevées,

vées, & je gémiſſois de l'impoſſibilité de trouver un guide pour m'ouvrir cette carriere & m'aider à la parcourir; la nature prit ſoin de me guider elle-même, & voici ce qui me détermina à ne point chercher des ſecours étrangers. Le premier volume de Deſcartes me tomba entre les mains: & ravie de trouver dans cet Auteur que les premiers principes de toutes les connoiſſances étoient au fond de notre ame, je renonçai à la lecture pour donner plus de temps à la réflexion & démêler en moi ce que la nature y avoit mis. Je réuſſis ſans m'en appercevoir, & comment l'aurois-je ſû? J'étois devenue Philoſophe, Logicienne avant même de ſçavoir le nom de ces ſciences: mon talent pour ces études abſtraites étoit ſi naturel que je n'en ſentois pas la difficulté, ma ſanté n'en reçut aucune altération. Vous comprendrez que de telles occupations devoient me donner un grand dégoût pour les amuſements frivoles, auſſi ne fut-il pas poſſible au petit nombre des amies de ma Mere, de m'engager dans aucune de ces parties qui ſont l'objet des déſirs des jeunes perſonnes, & je connoiſſois à peine nos plus proches voiſins: je m'efforçois pourtant de

me

me prêter à notre petite ſociété ; la raiſon & ma complaiſance pour ma Mere m'en faiſoit une loi : j'avoue qu'il m'en coûtoit infiniment, & cette humeur communicative que vous me connoiſſez, eſt une des qualités qui m'a été la plus difficile à acquérir : elle eſt, comme je l'ai dit, le fruit de ma docilité. Je reſpecte votre goût pour l'étude de la vérité, me diſoit ma Mere, mais quoi que je ne ſois qu'une femme ignorante ; *il* eſt des choſes que la ſeule raiſon me découvre. Je conçois, par exemple, que dans les deſſeins du Créateur, l'homme n'eſt point né pour une vie contemplative qui en feroit comme un être iſolé au milieu de l'univers : il doit réfléchir pourtant ; mais ſi j'en crois mes idées, le but de ſes méditations doit être de devenir plus propre à la ſociété pour laquelle il eſt créé : toute étude qui donneroit du dégoût & du mépris pour ſes ſemblables, qui ne ſeroit pas ajuſtée au déſir de leur être utile, ſeroit à mon ſens très-mauvaiſe ; & l'ignorante humilité lui ſeroit préférable. Ces leçons me furent répétées ſi ſouvent & en tant de manieres, que je forçai la nature, & ma Mere eut la bonté de donner des éloges à ma docilité, qui m'encouragerent

à

à me vaincre ſur toutes les choſes que ſon amitié pour moi lui faiſoit appercevoir.

Cette Mere tendre, chargée de pourvoir à mes beſoins, travailloit avec une application étonnante : nous vivions dans un bourg où elle trouvoit à peine de quoi s'occuper au prix le plus modique, encore craignoit-elle à tous moments de manquer de travail. Une Dame de qualité ayant vû de ſes ouvrages en broderie, les trouva ſi parfaits, qu'elle l'excita à quitter ce lieu pour s'établir à Orléans, où elle faiſoit ſa réſidence, lui promettant ſa protection, & celle de toutes ſes amies. Le deſir de faire quelques connoiſſances qui puſſent me devenir utiles, engagea ma Mere à accepter ſes offres, & cette Dame nous ayant donné quelques jours pour régler nos petites affaires, nous prit dans ſon équipage lorſqu'elle quitta ſon Château pour venir en cette Ville. J'en devins le ſpectacle pendant quelques jours : ma beauté y fut célébrée en cent manieres différentes. Je vous avoue avec ſincérité que cet encent ne me monta point à la tête, je me divertis au contraire de l'extravagance des hommes & de la jalouſie des femmes. Les premiers me ſupoſoient

un esprit infini quoique je gardasse le silence; un ouï ou un non, la réponse la plus simple les transportoit d'admiration. Les secondes se fatiguerent à me chercher des défauts, & n'en pouvant trouver dans mes traits, elles disoient que je manquois de phisionomie, que je laissois aller mon visage comme il vouloit, sans y mettre une ame, ou du moins une ame spirituelle: on en venoit par dégrés jusqu'à me trouver un air stupide & hébêté: On n'osoit le dire ouvertement, mais on donnoit la monnoie de ces deux mots, & l'on trouvoit moyen de me le faire entendre à moi-même, tout en faisant semblant de me louer. Comme mes rivales s'apperçurent que je n'étois pas sensible à cette sorte d'humiliation, elles changerent de batterie, & résolurent de me confondre par un autre moyen. On exageroit la triste situation à laquelle j'étois réduite, & sous prétexte de me plaindre on épluchoit ma misere, & on me l'exposoit sous les points de vue les plus propres à m'anéantir. Cette méchanceté fut encore employée en pure perte; J'avois appris à m'élever au dessus des préjugés vulgaires. La pauvreté n'humilie point une ame noble, quand elle n'est pas la suite

de

de la mauvaiſe conduite : je ſçavois que mon indigence étoit un titre pour être reſpectée des perſonnes vertueuſes & même de celles qui n'auroient que de l'humanité, & c'étoit les ſeules dont je ſouhaitois la bienveillance & les égards. La méchanceté des femmes qui cherchoient à m'anéantir me rendit au contraire un ſervice réel : je conçus qu'elles ouvriroient ſur moi les yeux les plus malins ; c'étoit un nouveau motif pour moi de veiller ſur mes démarches. Je me déterminai donc à vivre d'une maniere ſi retirée, que je ne puſſe leur laiſſer le moindre prétexte d'attaquer ma conduite.

Vous me demanderez peut-être quels étoient mes deſſeins pour l'avenir, vous ſuppoſez avec fondement que je brulois du deſir de ſoulager ma Mere en contribuant de tout mon pouvoir à diminuer ſon exceſſive application au travail. C'étoit l'objet de mes plus ardents deſirs, & je me propoſois un exercice qui bien-loin de déroger à ma naiſſance, devoit, ſelon mon idée, lui donner un nouveau luſtre. C'étoit celui d'élever les jeunes perſonnes de mon ſexe : je ne pouvois comprendre comment des gens qui dans toute autre occaſion paroiſ-

ſoient avoir du bon ſens, en perdoient abſolument l'uſage quand il étoit queſtion d'élever leurs filles: elles croyoient avoir tout fait en les mettant une couple d'années dans un Couvent. N'allez pas croire au moins que je veuille en aucune maniere attaquer la vertu, l'eſprit, les talents, ou le zele des Religieuſes, dans le ſiécle où nous ſommes; l'incapacité des Meres a rendu leurs ſoins néceſſaires, & ſi elles vouloient faire entrer dans le motif de leur vocation, celui d'élever les jeunes perſonnes; ſi en conſéquence de ces vues, elles employoient pluſieurs années à s'inſtruire de la maniere de le faire comme il faut, peut-être pourroit-on tirer les plus grands avantages de cette méthode de mettre les filles au Couvent. Il peut arriver que dans les autres parties de la France, on prenne dans les Couvents les moyens d'être utiles à la jeuneſſe, mais ces moyens étoient encore ignorés dans le lieu où j'étois. Les filles ſortoient de ces retraites ſuperſtitieuſes ſans piété, pleines d'amour pour le monde & pour les plaiſirs vaines, attachées à la bagatelle & ſur tout d'une ignorance craſſe en tout genre. Mon peu d'expérience me faiſoit croire que des parents éclairés ſaiſiroient

toient avec avidité l'occasion de leur donner une éducation plus relevée, & j'esperois à la premiére ouverture que je ferois de mon dessein, me voir encouragée par tout ce qu'il y auroit de personnes de mérite: Je me faisois la plus douce idée de cet emploi, plus encore par le bien que j'espérois faire, que par celui qui m'en devoit revenir; effectivement le peu de personnes à qui je m'ouvris de mon dessein, avouerent de bonne foi, que l'éducation qu'on donnoit aux filles étoit détestable, que le plus grand bien résulteroit d'une méthode toute opposée, & cependant elles m'assurerent que j'échouerois dans mon projet: elles se prêterent pourtant à tout ce qui dépendoit d'elles pour le faire réussir, & ce fut sans succès, les meres se trouvoient très-bien élevées; & loin de souhaiter quelque chose de mieux pour leurs filles, elles auroient craint de les voir moins ignorantes qu'elles. Les peres n'étoient pas tout-à-fait de leur avis, & de ce côté eussent prêté les mains à mes desseins; mais ils eurent la bonne foi de donner une raison invincible de leurs refus à cet égard; c'est que chargés d'une nombreuse famille, ils avoient besoin d'avoir des Religieuses, & que leurs

filles prendroient dans le Couvent une vocation que je ne leur donnerois pas. Il fallut donc renoncer à cette entreprise, & j'attendis de la Providence une ouverture à ce qu'elle voudroit faire de moi : ces contradictions auroient dû naturellement me donner de l'humeur, cependant je n'en fus affligée que par l'intérêt que je prenois aux personnes de mon sexe, & à la santé de ma pauvre Mere. Pour la soulager, autant qu'il étoit en moi, je me chargeai de tous les soins domestiques, & après m'être fait à cet égard des violences infinies, je vins à bout de triompher de la répugnance que j'avois pour cet emploi, & que je regardois comme invincible.

Un jour que je m'applaudissois avec ma Mere d'avoir échappé aux chagrins que la jalousie & l'ineptie des gens de cette ville auroient pû m'occasionner; je lui dis en riant que je sçavois bon gré à la nature de m'avoir fait naître sans passions. Elle ne me répondit rien, & me regardant tristement, elle poussa un soupir, qui, en excitant ma curiosité, me causa l'inquiétude la plus vive. Me serois-je trompée, ma Mere, lui dis-je avec émotion ? Voyez-vous dans mon cœur quelque passion cachée, capa-

pa-

pable d'avoir fait naître dans votre ame un ſentiment douloureux que vous n'avez pû me déguiſer? Ouï, ma chere Julie, me dit ma Mere, en eſſuyant quelques larmes qu'elle s'efforçoit en vain de retenir, ma tendreſſe pour vous m'a fait chercher à démêler vos penchants, & j'ai frémi en faiſant cet examen. La raiſon vous fera mépriſer les grandeurs que pourſuit l'ambitieux, les richeſſes, qui ſont l'idole de l'avare; mais qui vous défendra contre l'amour? La nature vous a donné le cœur le plus tendre, preſent funeſte, qui répandra l'amertume ſur les plus beaux jours de votre vie. Plus vous avez d'indifférence pour toutes les choſes qui affectent ordinairement une jeune perſonne, plus vous reſſentirez vivement le plaiſir d'aimer & d'être aimée; c'êſt le ſeul qui ſoit à votré uſage. Tous les ſentiments que vous réfuſez à la haine, à l'ambition, au reſſentiment & la vengeance, ſe réuniront pour celui en faveur duquel votre cœur ſe déterminera: & que deviendrez vous ſi cette paſſion ſe trouvoit malheureuſement contraire au devoir? Je le ſacrifierai, lui répondis-je; ne m'avez vous pas appris que les ſacrifices que l'on fait au devoir ſont amplement recom-

pensés par la satisfaction que l'on éprouve lorsqu'on n'a point à rougir de soi-même: d'ailleurs, l'amitié m'offre une ressource, ne peut-elle pas remplir mon cœur? jusqu'à présent il n'a senti que le plaisir de répondre à vos bontés. Il est, ce me semble, si satisfait de la tendresse que vous avez pour moi, si plein de celle que j'ai pour vous, que je crois toute sa capacité remplie, sans qu'il me reste le plus petit sentiment à donner à l'amour. J'ajoutai encore: Je ne vois pas comment je pourrois me déterminer à faire un choix; vous craignez l'amour pour moi, ma chere Mere, & j'ai grand peur de donner dans la misantropie: je n'ai rien vû jusqu'à ce jour, même parmi ceux qu'on nomme estimables, aimables, qui n'ait eu besoin d'indulgence pour paroître supportables à mes yeux: vous me connoissez trop, ce me semble, pour me soupçonner d'être sensible aux graces extérieures; je n'ai encore vû que cela dans tous les hommes: ce sont de jolies Poupées, des Pantins qui gesticulent assez bien; & c'est tout. Si cette disposition, ce penchant à l'amour que vous appercevez au fond de mon cœur, vous allarme, rassurez-vous, ma chere Mere, par l'impossibilité de trouver

dans

dans les hommes d'aujourd'hui, les qualités propres à le faire naître; voudriez-vous que la nature fît un phénomene exprès pour moi? Tu me fais rire malgré moi, ma chere Julie, me dit ma Mere, & tu ne me rassures pas; il n'est pas besoin que la nature se mette en frais pour te faire perdre ta liberté; tu seras toi-même l'ouvriere de ce prodige dont tu crois avoir besoin pour devenir sensible; l'homme le plus désagréable, le moins vertueux, le plus dépourvû des qualités estimables, paroît un phœnix lorsque le cœur s'intéresse pour lui; on lui suppose toutes les perfections imaginables, & rien ne peut détruire une illusion qui plaît. A la bonne heure quand elle est formée, répondis-je à ma Mere; avouez pourtant qu'on est de sang froid au moment qui précède l'amour, & qu'alors il est aisé de voir un objet tel qu'il est; pour passer de cet état tranquille à celui d'illusion dont vous me parlez, il faut trouver des qualités propres à la produire. En un mot, il faut un pere à l'amour, & j'ose vous jurer que ce pere chez moi ne sera jamais que l'estime. Voilà nos Philosophes, répondit ma Mere, d'un ton qui m'apprit que je ne l'avois pas

persuadée ; la seule expérience peut les convaincre de leur foiblesse ; non ma Chere, il n'est point question d'examen lorsque l'amour veut se mettre de la partie, cela n'arrive que lorsqu'il s'agit de l'amitié, alors on a tout le temps d'examiner à son aise. Croyez-moi, l'amant le plus parfait a besoin que les sentimens qu'il inspire soient précédés de l'illusion, ils perdent trop à être vûs sans ce vernis, & si le plus parfait de tous les amants étoit réduit à sa juste valeur, il est peu de femmes qui voulussent sacrifier leur liberté à une si vile idole.

Nous passâmes trois mois à Orléans avec beaucoup de tranquillité ; notre Protectrice nous avoit procuré la connoissance de toutes ses amies, on dédaignoit tous les ouvrages qui n'étoient pas sortis des mains de ma Mere, & on les payoit au double de ce qu'on donnoit aux autres ; je puis dire qu'en cet heureux temps je n'avois que le chagrin de ne pouvoir la soulager assez à mon gré. Elle avoit trouvé dans cette ville une de ses anciennes amies, veuve d'un Officier comme elle, mais qui ayant des protecteurs, avoit une pension de la Cour. Cette pension, malgré

sa modicité, l'avoit mis en état d'élever un fils unique que son mari lui avoit laissé fort jeune. Cette Dame étoit fort adroite; l'exemple de ma Mere la guérit d'une mauvaise honte qui l'empêchoit de faire valoir ses talents, & l'amour qu'elle portoit à son fils l'engagea de chercher à en faire usage. Pour le faire plus aisément, elle s'associa avec ma Mere, prit un logement dans notre maison, & bientôt nous devinmes inséparables. Cette femme avec de l'esprit & de très-bonnes qualités, avoit pourtant un défaut qui me la rendoit ennuyeuse; elle parloit trop souvent de son fils, & en parloit en Mere passionnée. Si elle voyoit un homme de mérite, elle ne manquoit jamais de dire: Voilà le portrait de mon fils. Si nous trouvions dans les histoires des sentiments de grandeur d'ame, de noblesse & d'équité; elle ajoûtoit tout de suite: voilà justement la façon de penser de mon fils. Il s'en falloit de beaucoup que j'ajoûtasse foi aux éloges éternels de cette Dame; ils me fatiguoient même, du moins je le croyois ainsi; cependant ils firent naître chez moi une grande curiosité, & j'attendois avec une sorte d'impatience le

moment où les vacances devoient le ramener à Orléans. Si j'eusse du prévoir que ce mouvement curieux m'annonçoit ma défaite, j'aurois fui; mais j'étois devenue d'une sécurité qui avança ma perte. Quelques aimables avoient travaillé à me rendre sensible, & la facilité que j'avois trouvé à dédaigner leurs hommages, m'avoit persuadée que ma Mere s'étoit trompée, & que j'étois invulnérable. Pour la premiere fois de ma vie je me déterminai à ne point instruire ma Mère de ce qui se passoit dans mon cœur, je lui fis un mystere de mon impatience, sous prétexte que cela n'auroit servi qu'à augmenter son inquiétude, du moins croyai-je n'agir que par ce motif. J'étois la dupe de mon propre cœur, j'aimois déja, je pensois souvent en moi-même, ou plutôt je disois: cette femme est insupportable avec son fils, & dans le moment j'entendois une voix dans le plus intime de mon ame qui m'insinuoit: Si pourtant il étoit tel qu'elle le dépeint, il seroit bien digne d'être aimé. Hélas, ma Chere! j'éprouvai bientôt que le portrait que Madame des Essarts m'avoit fait de son fils, n'étoit pas flatté. Le moment fatal où il devoit s'offrir à mes

mes yeux, vint enfin, & ce moment décida de mon sort. Ma Mere n'avoit point ignoré les mouvements secrets qui m'avoient agitée, elle savoit interprêter mes regards par la longue habitude où elle étoit de les examiner, néanmoins la crainte de donner plus de force à ces sentiments involontaires, l'avoit empêchée de me dévoiler mon propre cœur; elle se flattoit de trouver dans des Essarts quelque défaut qui pût me fournir des armes; à peine l'eût-elle vû, qu'elle perdit tout espoir. Je ne sais, ma Chere, quels changements le temps a pû opérer en lui; mais s'il est aujourd'hui tel qu'il étoit il y a dix-sept ans, vous avouerez qu'un cœur tel que le mien n'étoit pas en état de se défendre contre les impressions que faisoient ses regards. Ce n'étoit point de la beauté, de l'esprit, des graces qu'on découvroit en le regardant; c'étoit des vertus, de la noblesse, des sentiments; & quelque grand que fût l'intérêt qu'avoit ma Mere à diminuer le mérite de ce jeune homme, elle ne pût s'empêcher de convenir avec moi, qu'il étoit presque impossible de ne lui pas supposer toutes les vertus que sa phisionomie annonçoit. J'étois

restée immobile à l'aspect de ce jeune homme, il éprouva le même trouble, & aussi peu instruit que moi dans l'art de feindre, il ne pensa pas même à déguiser sa situation; j'étois si effrayée de la mienne, que je pouvois à peine me soutenir, & je me retirai aussi-tôt que la bienséance pût me le permettre, pour tâcher de démêler ce qui se passoit en moi; il n'y avoit pas moyen de s'y méprendre; je vis en frémissant combien les craintes de ma Mere avoient été fondées. J'étois devenue l'esclave d'une phisionomie, d'un extérieur peut-être faux & trompeur. Je voulus appuyer sur cette derniere pensée qui me paroissoit une ressource; mais mon cœur rejettoit avec horreur tout ce qui pouvoit dégrader l'objet de ma flamme naissante, & les combats que je me livrois à moi-même étoient si violens, que j'étois prête à tomber en foiblesse lorsque ma Mere entra dans ma chambre. Je me précipitai dans ses bras sans avoir la force de parler, & cachai ma tête dans son sein pour tâcher de me dérober à sa vue. Cette tendre Mere, loin de chercher à augmenter ma confusion par des conseils qui n'auroient pas été de saison dans ce premier moment,

mêla

mêla ses larmes avec les miennes, & parvint, à force de caresses, à me remettre dans une situation plus tranquille. Le premier usage que je fis de ma voix, fut de la prier de me permettre de m'éloigner à l'instant. Je ne veux plus le revoir, disois-je, laissez moi fuir, l'absence.... Mais non, ajoutai-je, l'absence ne détruira jamais la passion qui vient de naître dans mon cœur, je sens qu'elle est nécessaire à mon existence. Mais pourquoi essayerai-je à la combattre? Est-ce un crime d'aimer lorsque l'objet qu'on aime n'a rien qui puisse faire rougir? Ma Mere saisit ces dernieres paroles. Qui peut vous donner cette certitude, ma chere Julie, me dit-elle? Peut-être trouverons nous le remède à cette passion dans celui qui l'a fait naître; j'avois plus compté sur votre raison, sur votre courage; laissez-moi le soin d'examiner des Elfarts; s'il est tel que sa phisionomie l'annonce, je gémirai de votre penchant pour lui, mais je ne vous en ferai point un crime. Et pourquoi en gémir, lui dis-je avec vivacité, si vous ne voulez pas le blâmer? Pourriez-vous vous résoudre à me rendre misérable en le contraignant. Ce mot étoit échappé à ma Mere; elle

connut que je n'étois pas en état alors de comprendre les raisons qui le lui avoient dicté, & d'entrer dans ses vues; ainsi au lieu de me répondre, elle chercha à me consoler, & me pria au nom de la tendresse qu'elle avoit pour moi, de modérer mes mouvements. Je lui promis au moins de les renfermer au-dedans de moi, c'étoit en vérité tout l'effort dont je me sentois capable, & encore étoit-il bien pénible; cependant quelques heures après, je me crus en état de lui tenir parole. Sans m'avoir promis de ne point s'opposer à mon penchant si des Essarts en étoit digne; son silence à cet égard me le faisoit présumer, & encore plus sa tendresse pour moi; mon cœur m'en assuroit, & je crus ne rien risquer en m'en rapportant à elle; elle ignoroit le caprice, l'obstination, l'humeur, & j'étois bien éloignée de prévoir les raisons invincibles qu'elle avoit à opposer à mon amour. Madame des Essarts nous avoit prié de souper avec elle; je me promis de paroître si dégagée, que j'effacerois de l'esprit de la mere & du fils les idées que notre premiere entrevue pourroit leur avoir fait prendre. Je me connoissois mal, & ce que j'avois entrepris

étoit

étoit au-dessus de mes forces. Vous vous étonnerez sans doute qu'une passion si violente fût l'ouvrage de quelques instants, il faut pour me justifier à vos yeux que je rappelle ce qui s'étoit passé en moi depuis que j'avois été capable de réfléchir.

Il est certain que j'ignorois jusqu'au nom de l'amour, & encore plus ses funestes effets; je n'avois jamais lû un seul roman, je n'avois point eu de société avec les filles de mon âge, & ma Mere avoit eu soin d'écarter des conversations tout ce qui pouvoit m'instruire à cet égard; mais mon cœur pour cela n'étoit point demeuré oisif. Sans goût pour la vie religieuse, je ne voyois point d'autre état que celui du mariage; ma Mere comptoit un peu sur ma beauté pour espérer un établissement avantageux pour moi; c'étoit l'objet de ses désirs & même de ses prieres: elle demandoit à Dieu de me voir bien mariée avant que de mourir, & m'avoit laissé entrevoir son espoir à cet égard; elle avoit été allarmée du prodigieux éloignement qu'elle me découvroit pour tous les hommes qui s'étoient offerts à mes yeux, parce que ce n'étoit point la piété, ni le désir

d'une vie plus parfaite qui m'inſpiroit ce dégoût; car alors elle eût reſpecté ces motifs; c'étoit une délicateſſe qui devenoit un excès blâmable dans une fille ſans reſſource, & qui devoit ſacrifier beaucoup pour ſe faire un ſort. Dans cette vue elle me diſoit ſouvent que le mariage étant la vocation commune, ce ſeroit me tirer de l'ordre de Dieu que d'y renoncer par des idées chimériques telles qu'étoient les miennes, & que je devois m'attendre à la voir ſe ſervir de ſon autorité, ſi la Providence me faiſoit trouver un parti ſortable pour une fille de qualité ſans fortune. J'étois donc convaincue qu'il faudroit tôt ou tard ſubir ce joug, & pour en adoucir l'idée, mon cœur d'abord s'amuſa à ſouhaiter certaines qualités dans l'Epoux qui me ſeroit deſtiné. Je m'en fis un tableau qui peu à peu prit de la conſiſtance; je parai ce phantôme à mon gré, & je lui prêtai libéralement toutes les perfections imaginables. Semblable à Pigmalion, je fus éblouie de cet être de raiſon qui me devoit ſon exiſtence idéale; j'avoue que c'étoit une folie; mais, ma Chere, je n'avois que quinze ans, cet âge vous demande une indulgence que je n'avois

pas

pas toujours pour moi-même; car en vérité il m'arrivoit ſouvent de me mocquer de moi, & de me dire qu'il n'étoit pas poſſible de rencontrer la copie de l'original que j'avois dans la tête, ou plutôt dans le cœur. Lorſque nous connumes Madame des Eſſarts, je crus reconnoître dans ce qu'elle nous diſoit de ſon fils, quelque trait de mon tableau, & lorſque je vis ce jeune homme pour la premiere fois, je le trouvai ſi ſemblable à celui que mon cœur avoit ſouhaité, que je ne pus m'empêcher de lui tranſporter tous les ſentiments que j'avois voüés à cette reſſemblance. Vous voyez que cette paſſion ſubite n'avoit rien d'extraordinaire, & qu'on pouvoit même dire qu'elle avoit commencé long-temps avant que j'euſſe vû celui qui en devenoit l'objet réel.

Je vous diſois que je réuſſiſſois mal à jouer le dégagement, des Eſſarts fut plus habile que moi. Sa Mere avoit vû avec plaiſir l'impreſſion mutuelle que nous nous étions faite, elle avoit depuis long-temps deſſein de nous unir, & le manque de fortune lui paroiſſoit compenſé par l'analogie de mon caractere avec celui de l'Epoux qu'elle me deſtinoit; car ſon amitié pour moi lui

fai

faisoit illusion sur mes défauts. Elle savoit que ma Mere avoit d'autres vues, elle crut donc devoir garder de grands ménagements, & fit entendre à son fils qu'il importoit au succès de son amour qu'il sût le déguiser. Il faut, lui dit-elle, mériter l'estime de Julie, c'est le seul chemin qui puisse vous conduire à son cœur. Elle lui apprit en même-temps qu'il auroit de grands obstacles à surmonter du côté de ma Mere, que sa tendresse pour moi m'éloigneroit d'un mariage qui dans la vérité ne pourroit être regardé comme avantageux. Si vous pouvez lui faire craindre que vous soyez touché des charmes de sa fille, ajoûta-t-elle, je ne répondrois pas qu'elle ne trouvât le moyen de l'éloigner. Une telle menace fit frémir des Essarts, & lui inspira assez de force pour se contraindre. Je n'étois pas instruite de ses motifs, & je lui fis un crime du rôle qu'il jouoit assez naturellement, parce que les difficultés qu'on lui faisoit prévoir l'avoient jetté dans une profonde tristesse. Je sentis donc un violent dépit de sa froideur, il ne dura pas long-temps; quoiqu'il fût sur ses gardes, il lui échappa mille choses qui me firent comprendre la

violence qu'il se faisoit.. Ma Mere m'avoua en nous couchant, qu'elle n'avoit rien remarqué en ce jeune homme qui ne fût à son avantage ; & malgré le désir qu'elle avoit de lui trouver des défauts, elle conçut en peu de temps qu'il n'y avoit rien à espérer de ce côté-là. Si elle n'eût consulté que l'estime que des Essarts lui avoit inspiré, elle n'eût pas balancé à presser notre union ; mais la triste situation qu'elle avoit éprouvée, la faisoit frémir sur les suites d'un pareil mariage. Je vous avouerai, ma Chere, que je ne partageois pas ses craintes. Je ne puis être heureuse que par le cœur, lui disois-je quelquefois, pourquoi renoncerois-je à la seule félicité à laquelle il m'étoit permis de prétendre? Nous serons absolument dénué des commodités de la vie; mais elles sont inutiles à qui sait les mépriser; l'amour, dit-on, a transformé plusieurs personnes en peintre, il fera le même miracle en ma faveur, il me donnera pour le travail l'aptitude qui m'a manqué jusqu'à ce jour. Et comptez vous pour rien, me dit ma Mere, le déchirement que vous éprouverez à la vue d'une famille qui peut-être deviendra nombreuse, & à laquelle vous ne pour-

pourrez procurer ces commodités que vous regardez comme des superfluités pour vous, & qui vous paroîtront pour elle des secours nécessaires? Vous vous direz à vous-même : Ces innocentes créatures sont les victimes de la passion qui leur a donné le jour; je suis moins leur Mere que leur marâtre; je leur suis comptable d'une éducation, d'un établissement que je ne puis leur procurer. Croyez-en mon expérience, ma chere Fille; mon penchant pour votre Pere me fit regarder sans effroi les suites de notre mariage; un désert me suffiroit avec lui, me disois-je en moi-même. Hélas! j'ignorois ce que c'est d'être Mere! A peine fus-je assurée de votre existence que j'éprouvai la situation cruelle que je crains pour vous; je pressentis toute l'horreur de votre destinée, je me la reprochois sans cesse, & quoique je n'aye rien épargné pour l'adoucir; je ne suis pas sans rémords, votre passion les augmente; je vois avec frayeur que les malheurs que j'ai occasionnés en m'abandonnant à mon penchant, vont se perpétuer. Non, ma Mere, lui répondis-je en me jettant à ses genoux; vous m'ouvrez les yeux sur l'inconsidération de la démarche que je

voulois faire, je m'abandonne à votre conduite, ne craignez point de déchirer mon cœur en m'arrachant à l'objet de ma tendresse. Quoi! j'aggraverois les maux que je vous ai causés depuis ma naissance? plutôt mourir mille fois. Mais par pitié, éloignez-moi de M. des Essarts, sa vue ne feroit qu'enfoncer le trait fatal; fasse le ciel qu'il ne partage pas mes tourmens. Hélas! ma Chere, ce souhait que je faisois en faveur de mon amant, eût été le comble de mes maux; mais j'étois trop sûre de n'être pas exaucée, & j'aurois été au désespoir de l'être. Toute ma consolation étoit la certitude que j'avois de sa tendresse, quoiqu'il ne me l'eût jamais déclarée, j'étois sûre de regner dans son ame. Il est je crois des cœurs qui semblent faits l'un pour l'autre, ils s'entendent au moment qu'ils se rencontrent. J'avois encore un autre motif de consolation, c'est que ma Mere partageoit sincerement ma douleur; elle convenoit de bonne foi que des Essarts méritoit ma tendresse, qnoiqu'elle en blâmât l'excès; elle m'avouoit même qu'il étoit justifié en quelque maniere par son mérite, & me faisoit entrevoir qu'il pouvoit arriver mille circonstances capa-

capables de changer notre ſort. Des Eſſarts eſt jeune, me diſoit-elle, il a des talens ſupérieurs, il ne lui manque que de la protection. Un mariage, en le fixant à cet âge, arrêteroit ſa fortune. Si Dieu vous a deſtinés l'un à l'autre, la Providence vous ménagera les occaſions de vous unir; vous pouvez compter ſur ſa conſtance, & je vous engage ma parole de ne jamais vous forcer à recevoir la main d'un autre, quelque avantage que je puiſſe eſpérer de tirer de la fortune, tant qu'il me reſtera un eſpoir raiſonnable de pouvoir l'appeller un jour mon fils. La conduite & les diſcours de ma Mere en augmentant mon reſpect & mon amour pour elle, fortifia mon courage, elle me parut mériter le ſacrifice qu'elle exigeoit, & je fis les plus grands efforts pour me mettre en ſituation de lui obéïr quoiqu'il pût arriver. Cette tendre Mere ſe diſpoſoit à parler à Madame des Eſſarts pour la faire entrer dans ſes vues, lorſqu'elle reçut une lettre de Marſeille qui lui apprenoit qu'une de ſes Tantes l'avoit faite ſon héritiere en mourant. Cette Tante n'étoit pas fort riche, mais ſa fortune étoit ſuffiſante pour nous arracher à la ſituation que

ma Mere craignoit pour nous ; & elle m'apprit avec tranſport que la Providence ſe déclarant en faveur de notre mariage, il ne ſeroit différé que juſqu'au temps où elle auroit mis ordre à cette ſucceſſion qu'elle m'abandonnoit toute entiere. Je tombai à ſes genoux, & mon ſilence & mes larmes furent les ſeuls interprêtes de ma joie & de ma reconnoiſſance ; cependant je lui dis avec fermeté, que rien au monde n'étant capable de me ſéparer d'elle, je ne conſentirois jamais à la voir ſe dépouiller d'un bien qui ſeroit autant à nous dans ſes mains que dans les nôtres. Elle ne m'écouta pas, elle partageoit ma joie; deux mois de connoiſſance lui avoient découvert les grandes qualités de mon amant, il lui étoit preſque auſſi cher qu'à moi, & elle ſe fit un plaiſir de jouir de ſa ſurpriſe & de ſes tranſports. Ils n'eurent point de bornes, mais ils ne s'exprimerent point autrement que les miens. La vivacité du ſentiment réduit au ſilence par l'impoſſibilité de trouver des paroles qui répondent à ce que l'on ſent.

Ma Mere envoya ſa procuration à un Négociant de Marſeille; mais malgré les ſoins qu'il ſe donna, ſix mois ſe

se passerent sans pouvoir rien conclure, ce qui la détermina à partir elle-même pour cette ville ; des Essarts l'accompagna, & malgré l'espoir de revoir bientôt deux personnes qui m'étoient si cheres, mon cœur sembla se fendre en les quittant, il sembloit prévoir l'affreuse catastrophe qui m'alloit séparer de ma Mere pour plusieurs années, & de mon amant pour jamais. La succession fut bientôt arrangée, & des Essarts, en nous rendant compte de tout ce qu'ils avoient fait en cette ville, nous marqua qu'ils avoient pris jour pour leur départ, & qu'il auroit soin de nous en instruire. Tout à coup nous cessames de recevoir de ses nouvelles, le bruit public nous apprit que la peste étoit déclarée dans Marseille, & que toute communication étoit rompue avec ses habitants. Mon premier mouvement fut d'aller partager le danger de ma Mere & de mon amant; Madame des Essarts instruite de ma résolution, en avertit notre protectrice, qui craignant que je ne m'échappasse, me fit conduire dans un Couvent. J'y éprouvai pendant six mois des tourments inexprimables, on craignit plusieurs fois la perte de ma raison, & je ne conçois

pas

pas comment il me fut possible de la conserver aussi-bien que ma vie. Je me représentois ma pauvre Mere & mon amant en proie à toutes les horreurs de cet horrible fléau. Inconnu dans cette ville, peut-être sans argent; car ils n'étoient pas sûrs qu'ils eussent touché celui de cette malheureuse succession. Au bout de six mois, dans le moment où sans doute je touchois à la fin de mes peines par les approches d'une mort que j'appellois sans cesse à mon secours. Au bout de six mois, dis-je, ma Bienfaitrice reçut une lettre par le canal de Mgr. l'Evêque de Marseille. qui eut la charité de s'en charger. Elle étoit écrite de la main de ma Mere, & comme je l'ai conservée, je vais vous la transcrire.

Adorons les secrets de la divine Providence, ma chere Julie; c'est elle qui de toute éternité avoit déterminé notre voyage dans ces funestes circonstances; ses desseins nous sont inconnus, ils nous paroissent rigoureux, soumettons-nous, & croyons fermement qu'ils sont dictés par sa sagesse, sa bonté & sa miséricorde. Dieu nous a soûtenus jusqu'à ce moment avec une vigilance paternelle qui nous fait espérer de vous revoir un

jour.

jour. Encore une fois, ma chere Fille, adorons ſes décrets & baiſons la main qui nous frappe.

Je m'étois logée en arrivant à Marſeille chez une Couturiere qui avoit un grand nombre de robes de toile peinte à faire ; ces marchandiſes étoient entrées frauduleuſement, & par conſéquent n'avoient point fait de quarantaine, ce furent elles qui communiquerent le funeſte venin dont elles étoit impregnées. Il y avoit déja quelques jours qu'on en reſſentoit les effets, ſans qu'on en ſoupçonnât la cauſe; le Chirurgien des Galeres nommé Crouſet fut un des premiers qui ſoupçonna la nature du mal, & qui avertit les Magiſtrats, qu'il avoit viſité pluſieurs malades qui étoient morts avec des charbons peſtilentiels. Je ne ſais ſi ces Meſſieurs regarderent ſa frayeur comme mal fondée, ou s'ils ne voulurent qu'empêcher la terreur que produit cette horrible maladie; ce qu'il y a de ſûr, c'eſt qu'ils le firent mettre en priſon, & les autres intimidés par cet exemple, publierent que ce mal avoit ſa ſource dans l'excès avec lequel les pauvres avoient mangé des fruits qui avoient été très-abondants cette année. Nous trouvâmes cette opinion établie

établie lorsque nous arrivâmes, & lorsque nous entendîmes parler de l'opinion du Chirurgien Major, nos affaires étant finies, nous ne remîmes notre voyage que jusqu'au lendemain matin, les passages étant encore ouverts. Sur les six heures du soir, comme j'étois occupée à faire notre malle, je me trouvai extrêmement mal. Toute la ville étoit en rumeur, & dans les premiers accès d'une crainte qui paroissoit bien fondée, les gens chez qui nous étions nous signifierent que nous pouvions chercher un logement, & ne voulurent jamais nous permettre de passer la nuit chez eux. Notre premier mouvement fut d'abandonner notre malle, & de sortir de la ville aussi-tôt que ma foiblesse seroit passée; un sentiment de justice m'arrêta: s'il étoit vrai que j'eusse vraiment la peste, devois-je exposer toute la Province pour sauver ma vie. Je me jettai donc entre les bras de la Providence, & je priai des Essarts de me chercher un logement, & de pourvoir ensuite à sa sûreté en s'éloignant. Il rejetta cette proposition avec horreur, & me dit qu'il suivroit ma destinée. J'avois une grosse fievre, & je pouvois à peine me soûtenir; il me conjura de me faire

violence pour pouvoir me présenter dans une auberge d'un pas assuré; car si on m'eût soupçonné d'être malade, on m'en auroit refusé l'entrée. Nous chargeâmes un homme de notre malle, ce qui nous donna l'air de gens qui ne faisoient que d'arriver, & favorisa notre réception. Il y avoit deja trois personnes attaquées dans la maison où l'on nous reçut, parmi lesquelles étoit l'hôte; sa femme parut surprise de voir des gens qui venoient à Marseille dans de telles circonstances, & nous dit que si elle eût été en notre place, elle s'en retourneroit sur le champ, puis elle commande à une servante de nous conduire dans une chambre, & de nous préparer à souper & des lits. Des Essarts qui brûloit d'envie de se voir en liberté; lui dit que nous payerions notre souper; mais que j'étois si fatiguée, que je voulois me coucher sur le champ, & que pour lui il alloit sortir pour terminer ses affaires, & repartir au plus vîte. Ce n'étoit pas son intention, & quand même nous l'eussions voulu, la chose n'étoit plus en notre pouvoir, dès le lendemain toute communication fut rompue, & d'ailleurs je ne fus pas en état de la tenter. A peine fus je au lit, que

que mon mal s'augmenta considérablement, & je ne doutai plus de sa nature, je sentois des douleurs incroyables dans les aines & sous les aisselles, & déja il y paroissoit des tumeurs. Il fallut pourtant me résoudre à laisser sortir des Essarts, qui vouloit se pourvoir des choses qui nous étoient nécessaires ; il m'enferma, & fut plus de quatre heures absent. Vous le dirai-je, mon Enfant, sa longue absence me fit craindre que l'horreur qu'inspire cette horrible maladie, n'eût produit son effet ordinaire, & qu'il ne m'eût abandonné. Je me résignai à ce surcroît de peines, & remerciai le Seigneur de ce qu'il avoit permis que je me fusse confessée le matin, & que j'eusse reçu la sainte Communion pour me prémunir contre les dangers du voyage. J'avois une soif ardente, & je n'osois appeller du secours ; enfin dans le moment où mes maux paroissoient à leur comble, des Essarts rentra suivi d'un homme qui portoit quelques sacs qu'il remit dans une chambre attenante à la mienne, après quoi votre amant ferma la porte, & sans s'amuser à me demander pardon de son retardement, travailla à me faire un remède qu'il avoit entendu vanter en pareil cas. Il coupa de gros oignons

par le milieu, y mit beaucoup de ſel & de poivre, & je les appliquai aux endroits où je ſentois de la douleur. Il me fit enſuite de la ptiſane & mit au feu un pot dont il s'étoit fourni pour faire du bouillon. Le remède qu'il m'avoit fait augmenta d'autant plus ma fievre, qu'il m'avoit fait prendre de la thériaque dans du vin dans le même temps. J'eus une ſueur abondante, & les charbons devinrent extrêmement gros en peu d'heures. Alors il eut le courage de les ouvrir lui-même, & y appliqua une drogue dont je ne me rappelle pas le nom. Il eut la précaution de brûler ma chemiſe & mes draps lorſque ma ſueur fut paſſée, & pour abréger, dès le cinquieme jour il me crut, & je fus effectivement hors de danger, par la grande ſuppuration qui s'étoit faite aux endroits ouverts. Ce fut alors qu'il m'apprit la raiſon de ſa longue abſence, & de ſon obſtination à ne point appeller des ſecours étrangers.

Vous ſavez qu'il m'avoit enfermée pour ſortir, ſon deſſein n'étant que de prendre de quoi faire le remède dont j'ai parlé, & il comptoit n'être dehors que quelques minutes. En entrant dans la cuiſine il trouva l'hôteſſe comme en furie,

furie, parce qu'on enlevoit son mari & deux de ses enfants pour les conduire à l'Hôpital. Des Essarts apprit alors qu'il y avoit un ordre pour y enfermer tous les malades, frémissant de crainte qu'on ne m'arrachât à ses soins, il résolut de se passer plutôt de tout secours; il courut donc toute la ville pour se pourvoir de toutes les choses qu'il me crut nécessaires, comme volailles, &c... & dit à l'hôtesse en entrant, que pour ne point exposer sa Mere à la contagion, il garderoit les deux chambres où nous étions, dont il ne permettroit l'entrée à personne, & qu'il viendroit prendre lui-même les choses qui lui seroient nécessaires. Ce ne fut que le cinquieme jour d'après celui dont je parle, qu'il descendit dans l'auberge qu'il trouva fermée, la maîtresse avoit été attaquée & avoit péri ainsi que le reste de sa famille, les domestiques s'étoient sauvés, & dans leur trouble n'avoient pas même pensé à nous. Il eût pû dès l'instant appeller par une fenêtre pour faire ouvrir la porte; mais comme nous avions encore des vivres pour une semaine, il résolut de donner tout ce temps à ma convalescence qui se termina heureusement. Il sortit alors pour la premiere

 fois.

fois, & revint saisi d'horreur. Les rues, les devants des portes étoient couverts de malades qui confondus avec les mourants, étoient abandonnés de tout le monde, les hôpitaux ne pouvant plus les contenir. On y rencontroit peu de monde, personne n'osant paroître dans les rues sans un besoin absolu. Des Essarts ne savoit où se pourvoir de vivres, heureusement il rencontra l'Evêque de Marseille, qui accompagné de quelques Ecclésiastiques, portoit des secours spirituels & corporels à tous les malades sans distinction de rang. Ce digne Prélat ne dédaigna point de me rendre une visite, & par ses soins je n'ai manqué de rien jusqu'à ce jour. Me trouvant parfaitement rétablie, & avec une vigueur qui me surprenoit moi-même, je crus devoir me consacrer au service des malades, je pouvois le faire sans un grand danger, puisque les Médecins assurent qu'on n'a pas la peste deux fois; j'ai reconnu par l'expérience qu'ils se trompent, ou veulent tromper les autres; il est vrai pourtant que les rechutes sont très-rares. Dieu m'a préservée jusqu'à ce jour, aussi bien que des Essarts; il ne m'a pas été possible de le retenir dans sa chambre, il croit que la cha-

charité l'oblige à risquer sa vie pour secourir ses freres. Il s'est offert courageusement à l'Evêque pour distribuer les vivres, & a sauvé plusieurs malades en suivant la méthode dont il s'est servi avec moi. Son zele ne l'empêche point de prendre toutes les précautions que la prudence exige; mais elles ne vont pas jusqu'à étouffer en lui l'humanité. Nous avions reçu vingt-deux mille livres deux jours avant que je tombasse malade, il a profité avec transport de la permission que je lui ai donnee de se servir de cette somme, dont il a déja distribué neuf mille livres, s'abandonnant à la Providence s'il échappe au danger. Au milieu des horreurs de notre situation, vous êtes toujours présente à notre souvenir, nous partageons nos inquiétudes, nous craignons votre désespoir, & nous regardons comme le plus grand bonheur la possibilité de vous donner de nos nouvelles. Nous pourrons recevoir des vôtres si vous envoyez votre réponse à Mgr. l'Archevêque de Paris, pour Mgr. l'Evêque de Marseille. Méritez par votre soumission aux ordres du Ciel, qu'il continue à nous couvrir de ses aîles; souvenez vous que les cheveux de notre tête sont comptés. Rappel-

pellez-vous ſouvent ces paroles de notre Maître, ma chere Fille, ma chere Amie. Pour nous, nous ſommes ici comme les trois enfants dans la fournaiſe : environnés de morts & de mourants, Dieu défend à la flamme de nous nuire, & nous ſortirons de ce feu dévorant ſans aucune lézion, ſi c'eſt ſa ſainte volonté.

En nous recommandant au Seigneur, n'oubliez point notre ſaint Evêque, qui jour & nuit expoſe une vie bien plus précieuſe que la nôtre, & qui comme un autre Aaron ſe jette avec l'encenſoir entre les morts & les mourants, pour arrêter l'épée de l'Ange exterminateur, & tâcher de fléchir la colere de Dieu ſur ce pauvre peuple.

Figurez vous, ſi vous le pouvez, ma joie, ma douleur, mes craintes, mes eſpérances, lorſque je reçus cette lettre. Je fus livrée ſucceſſivement à tous ces ſentiments ſans pouvoir me fixer à aucuns : enfin la Religion ſembla prendre le deſſus ; je dis qu'il me ſembla, car il s'en fallut de beaucoup que ma réſignation ne fut telle qu'il l'eût fallu pour être Chrétienne. Aveugle que j'étois, je croyois faire un acte héroïque en remettant entre les mains de Dieu des

des vies où la mienne paroiſſoit attachée, & cependant mes motifs étoient bien imparfaits. La crainte d'irriter le Seigneur par mes murmures, & d'éloigner ſon ſecours de ma Mere & de mon Amant, eut la force de les étouffer : j'avois peur que Dieu ne vengeât ſur eux mes révoltes contre ſes décrets ; auſſi ma ſoumiſſion ne ſe ſoûtint-elle qu'autant de temps que je conſervai l'eſpérance, comme vous l'allez voir.

Je me crus donc réſignée, & ce phantôme de vertu parut ſi grand à ces bonnes Religieuſes, qu'elles ſe perſuaderent que Dieu en me donnant ce courage héroïque, m'appelloit aux plus grandes choſes ; elles crurent en conſéquence que l'acquiſition d'un ſujet tel que moi, ſeroit un bonheur pour leur maiſon. Une d'entr'elles, en laquelle j'avois beaucoup de confiance, me dit qu'elle regardoit le malheur qui m'étoit arrivé, & ceux dont j'étois menacé, comme une marque de vocation à la vie religieuſe ; que Dieu en m'ôtant ce qui m'étoit uniquement cher au monde, vouloit me faire connoître que je ne devois m'attacher qu'à lui, & qu'ainſi je devois reſter dans leur maiſon, ſi j'avois le malheur de perdre M. des Eſſarts.

Mon cœur saisit cette pensée avec avidité; je me jettai au col de cette Religieuse, & je la priai de me conserver la bonne volonté qu'elle & ses compagnes avoient pour moi; l'assurant que je ne balancerois pas un moment à renoncer au monde, si je perdois l'espoir de m'unir avec des Essarts. Depuis ce moment ma douleur devint plus tranquille; j'étois flatée de l'idée de m'immoler aux manes de mon amant, supposé que je dûsse le perdre; mais je ne connoissois pas mes motifs réels, & j'étois de très-bonne foi la dupe de moi-même dans ma vocation comme dans ma résigna-tion. J'avois fait réponse à ma Mere, je la conjurois de se conserver pour moi, d'employer tout le pouvoir qu'elle avoit sur des Essarts pour l'empêcher de se livrer à son zele; je lui marquois mes doutes sur l'existence de ce cher amant: Pourquoi ne m'a-t-il pas rassurée par un mot de sa main, lui disois-je; Il n'est pas naturel qu'il ne m'ait point écrit; vous me cachez sa mort, vous craignez mon désespoir; mais l'incertitude dans laquelle je vis à cette occasion, est mille fois plus terrible que l'assurance de cette mort. Je finissois en l'instruisant du dessein que j'avois de me faire Religieuse,

&

& de la facilité que je trouverois à l'exécuter, si le malheur que je craignois étoit sans ressource, & je la conjurois dans ce cas, de ne pas différer à m'accorder son consentement pour consommer mon sacrifice. Je ne sais comment j'avois pû me faire illusion un seul moment sur la perte de des Essarts; son silence eût dû m'instruire; mais dans les premiers mouvements que j'avois ressentis en lisant la lettre de ma Mere, tout avoit été si tumultueux, qu'ils ne m'avoient pas laissé assez de tranquillité pour reflechir. Je payai bien cherement pendant six mois le moment d'espérance qui m'avoit déçue; je fus tout ce temps sans recevoir aucune nouvelle, & ce silence m'ayant persuadée que je n'avois plus rien à espérer, je conjurai la Religieuse mon amie, d'employer tout le crédit qu'elle avoit dans la maison, pour accélerer la faveur qu'elle m'avoit fait espérer. Elle reçut ma proposition avec joie; on tint Chapitre sur ce sujet, & je fus reçue tout d'une voix, quoique je n'eusse pas un sol de dot. Mes talents m'en tenoient lieu dans une maison qui ne subsistoit que par les Pensionnaires, dont on avoit dessein de me donner la conduite dans quelques années. C'étoit

là le seul motif de l'empressement qu'on m'avoit marqué, & que je croyois ne devoir qu'à la compassion, à la charité & à l'amitié. On ne pouvoit m'admettre dans cette maison sans la permission de l'Evêque; je pensois n'en être point connue, & je ne m'attendois à aucune difficulté de sa part; je fus donc fort surprise d'apprendre qu'il avoit refusé aux Religieuses la permission de me donner l'habit, & lui ayant écrit une lettre fort respectueuse pour en apprendre la raison; il se transporta au Couvent, & après avoir inutilement essayé de me faire comprendre que je n'avois autre vocation que le désespoir, il fut obligé de m'avouer qu'il avoit reçu des nouvelles de ma Mere, qui le conjuroit de ne pas me permettre de disposer de moi avant son retour. Je conçus tout d'un coup la raison qui avoit empêché ma Mere de m'écrire, & quoique je me fusse préparée à recevoir ce coup, je ne pus resister à la douleur que me causa la certitude de la mort du malheureux des Essarts. Je tombai sans connoissance aux pieds de l'Evêque, & fus plus de six heures en cet état, agitée de violentes convulsions qui firent craindre pour ma vie. Les Religieuses qui ne pouvoient

plus

plus compter sur l'avantage qu'elles avoient espéré de ma réception, ne voulurent point s'exposer aux embarras que mon état leur alloit causer, & déclarerent à l'Evêque avec beaucoup de dureté, qu'elles ne pouvoient point me garder. Ce digne Prélat indigné de leur inhumanité, me fit transporter chez Madame des Essarts dans l'état où j'étois; il eut la générosité d'assurer cette Dame qu'il ne m'abandonneroit pas, & ne me quitta qu'après m'avoir recommandée lui-même aux soins d'un Médecin & d'une Garde, qu'il chargea de ne me rien épargner pour me sauver. Je repris mes sens au bout de quelques heures, mais non pas ma raison, une fievre violente m'en ôta l'usage pendant vingt-sept jours, & l'on n'espéroit plus rien de ma vie, lorsqu'une crise heureuse me tira de danger. Je ne sentis rien les premiers jours de ma convalescence, la foiblesse de mes organes sembloit avoir anéanti chez moi la faculté de penser; je demandois ma Mere & des Essarts, & je me plaignois de leur lenteur à me sécourir. Cependant je n'avois plus de fievre, & sans l'assurance que donnoit le Médecin à Madame des Essarts, elle eût craint pour ma raison.

Cette foiblesse s'étant un peu diminuée, on m'apprit que j'avois été sur le bord du tombeau, & je ne pus m'empêcher de frémir en pensant aux suites d'une telle mort par rapport à mon ame. Un saint Ecclésiastique profita de ce rayon de lumiere, & ma passion amortie par l'approche de l'éternité, me laissa assez de liberté pour l'écouter. Je convins que ne pouvant accuser que Dieu de mes pertes, je n'avois pû, sans une horrible impiété, me révolter contre ses adorables décrets. Ces bons mouvements augmenterent avec mes forces, & les exhortations de mon guide acheverent de me rendre telle que la Religion & la raison l'exigoient. Ne me demandez point un compte exact de ma situation ; je la comprends, mais je ne puis la rendre. Ma volonté étoit soumise, mais mon cœur & mes sens étoient désolés, & j'avois à soûtenir à chaque instant ce déchirement, il falloit sans cesse le sacrifier, me separer de moi-même ; je ne crains point de le dire, cet état est pire que la mort, ou plutôt c'est une agonie perpétuelle. Je n'avois pas renoncé au dessein de me faire Religieuse, & l'Ecclésiastique dont j'ai parlé, eut la prudence de ne point

com-

combattre ma résolution dans ces moments critiques ; au contraire, il flatta ma manie, & me promit de m'aider de tout son pouvoir à accomplir ce qu'il auroit sujet de croire être la volonté de Dieu sur moi. Il écrivit à une de ses sœurs qui étoit Abbesse d'une maison de Bénédictines, proche de Paris, & la pria de me recevoir. Avant de faire partir cette lettre qui remplissoit le seul désir qui me restât au monde, il exigea de moi une promesse de ne point précipiter ma prise d'habit, & de vivre quelque temps en séculiere dans cette maison. Je souscrivis volontiers à ce qu'il exigeoit de moi, parce que je me croyois sûre de ma résolution, & sitôt que je pus me flatter de pouvoir un jour me séparer du monde, je sentis la tranquillité renaître dans mon cœur.

L'Abbesse de . . . rassembloit en sa personne des qualités peu communes. Une piété sincere, un esprit inaccessible à toutes les petitesses, une prudence consommée dans un âge peu avancé, de la fermeté, de la douceur, & surtout une charité tendre, d'où naissoit une grande condescendence pour les foiblesses involontaires de celles qu'elle gouvernoit ; elle savoit s'y prêter & les

sur

ſupporter, ſans les autoriſer par une lâche approbation, qui prend le nom de bonté, & n'eſt qu'une vraie foibleſſe. C'étoit ſon devoir qui mettoit des bornes à cette condeſcendance, dont j'avois ſur tout un ſi grand beſoin. Ajoûtez à ce que je viens de dire, des lumieres ſupérieures, & une grande ſimplicité de cœur ; en un mot ; c'étoit une perſonne accomplie. Elle me reçut, & me traita comme une malade qui avoit beſoin de beaucoup de ménagements ; elle convint de la grandeur de la perte que je venois de faire, & loin de condamner les larmes que je répandois nuit & jour, je la vis pluſieurs fois ſur le point d'y mêler les ſiennes ; ce qui eſt un moyen infaillible de ſoulager les infortunés ; nous aimons d'être plaints, & l'on ſe révolte pour l'ordinaire contre un conſolateur dur, auſtere, & qui s'efforce de vous faire regarder la douleur comme une foibleſſe. Je paſſai pluſieurs mois dans cette maiſon ſans entendre parler de mon Directeur ; trop occupée d'abord de mes ſentiments, je ne fis pas beaucoup d'attention à ſon ſilence, d'autant plus qu'il étoit exact à faire tenir à Madame l'Abbeſſe les lettres de ma Mere, qui continuoit de me

mander

mander qu'elle jouissoit d'une santé parfaite dans le sein de la mort, pour ainsi dire. A la fin je fis réflexion qu'il n'accompagnoit jamais ces lettres d'un seul mot de sa main pour moi. Un tel silence, après une charité si vive, me parut extraordinaire; & pour en découvrir le motif, je demandai à mon Abbesse la permission de lui écrire pour le remercier de l'attention qu'il avoit à me procurer le seul soulagement dont ma situation fut susceptible. Je lui marquois aussi combien j'étois reconnoissante de la bonté & de la patience qu'il avoit eues à mon égard. Je l'assurois que je me confirmois chaque jour dans la résolution de me consacrer au Seigneur, que je soupirois après l'heureux moment où il me seroit permis de le faire, & je le conjurois d'abréger le temps d'une épreuve inutile, puisqu'il étoit certain que rien au monde ne seroit capable de me faire changer de résolution. Je le priois de remarquer qu'elle ne pouvoit plus être regardée comme un effet de mon désespoir, puisque j'étois devenue tranquille, & j'en prenois à témoin Madame l'Abbesse, qui pouvoit lui rendre compte de la fermeté de ma vocation. Je reçus la réponse suivante.

LET-

LETTRE
*DE M***.*
A JULIE.

NE soyez point surprise, Mademoiselle, d'avoir été si long-temps sans recevoir de mes nouvelles ; mon silence n'avoit point pour cause le refroidissement de mon zèle à votre égard, dans un tems où il vous devient plus nécessaire que jamais ; mais j'ai cru qu'il falloit pour quelque temps vous abandonner à votre douleur ; elle avoit pris un tour qui vous garantissoit de l'excès, & votre respectable Abbesse, à laquelle j'ai toujours écrit, a eu la bonté de me faire connoître les progrès que vous faisiez chaque jour dans la soumission que vous deviez avoir pour les ordres du Très-haut : je vous crois actuellement en situation d'écouter avec docilité ce que je vais vous dire de la part de Dieu, & je le conjure de vous rendre docile. Je sçais que je vais rouvrir vos playes, & peut-être vous en faire de nouvelles, mais je ne pourrois vous ménager sans trahir mon ministere, & sans me ren-

dre

dre indigne de la confiance que vous m'avez accordée : elle exige que je faſſe de nouveaux efforts pour vous rendre à vous-même, & à ce que Dieu demande de vous. Je vous ai dit en commençant cette lettre que votre douleur avoit pris un tour qui vous garantiſſoit de l'excès, il faut vous expliquer ce terme qui n'eſt pas exact, car la réſolution de vous faire Réligieuſe étoit un excès réel ; j'ai voulu dire ſeulement que j'en craignois peu les ſuites, parce que je comptois beaucoup ſur le retour de votre raiſon avant le temps que j'avois fixé pour votre engagement, & que Madame l'Abbeſſe m'avoit promis de ne point vous admettre à prendre l'habit ſans m'en avertir. L'idée de vous enſevélir avec votre Amant, a amuſé votre cœur, plus vous aviez d'horreur pour ce ſacrifice, plus vous aviez d'empreſſement à l'offrir à l'Idole qui regne dans votre cœur. Le mot m'eſt échappé, Mademoiſelle, malgré le deſſein où j'étois de m'expliquer avec ménagement. Frémiſſez : Dieu étoit le prétexte de ce ſacrifice impie que vous vouliez faire à la créature : vous êtes vraiment idolâtre ; & dans le temps que votre bouche prononceroit les vœux ſacrileges qui ſem-

ſembleroient vous conſacrer au Seigneur, vous vous immoleriez à l'amour profane d'une vile créature. Notre Dieu eſt un Dieu jaloux, tout partage l'offenſe : il rejette les cœurs ſouillés, & le vôtre n'eſt pas aſſez pûr pour être accepté. Vous êtes malgré votre ſoumiſſion apparente, réellement révoltée contre l'ordre de la Providence, cette ſoumiſſion n'eſt qu'une grimace. Si votre vie vous eût été plus chère que votre liberté, vous l'euſſiez immolée aux manes de votre Amant ; mais vous avez ſenti qu'une prompte mort auroit terminé vos peines, & vous vous faites un plaiſir délicat de les perpétuer, en vous engageant dans un état pour lequel vous avouez que vous avez toujours eu la plus grande horreur. Vous n'avez sûrement point de vocation, j'oſe vous en répondre, & la vocation ſeule peut rendre ſuportables les amertumes qui ſe rencontrent dans la vie Réligieuſe, & qui diſparoiſſent aux yeux de ceux que Dieu y appelle, ou du moins elles leur paroiſſent douces par la grace qu'elles reçoivent. Au contraire ces peines forment un enfer anticipé pour celles qui s'y introduiſent d'elles-mêmes, & par des motifs profanes. Que ſi vous êtes in-

insensible à ce que la Réligion exige de vous actuellement, écoutez la voix de la nature : voyez votre pauvre Mere qui va se trouver sans secours, sans consolation, sans appui : quel prix de sa tendresse pour vous ? Je vous envois une lettre qu'elle vient de m'écrire ; si votre cœur ne s'est pas entierement dépravé, vous serez attendrie en vous peignant l'extrémité où votre résolution l'a réduite. Si vous tardez à la rassurer sur votre retraite, je suis persuadé que vous aurez bientôt sa mort à vous reprocher : ce n'est pas qu'elle refusât de vous immoler au Seigneur s'il exigeoit ce sacrifice, elle proteste qu'alors elle vous conduiroit à l'Autel avec fermeté, & peut-être avec joie ; mais elle est convaincue comme moi, que Dieu ne vous appelle pas en Réligion. La peste est entierement cessée, elle se prépare à vous joindre aussi-tôt que les passages seront ouverts, & ils le seront en peu : cependant sa résolution est conditionnelle, elle m'assure que si vous avez la barbarie de l'abandonner, elle s'abandonnera elle même, & finira à Marseille une vie qu'elle n'a ménagée que pour vous.

Cette lettre porta dans mon ame un rayon de lumiere qui me fit évaluer au ju-

juste ma prétendue vocation : je frémis du danger que j'avois couru en m'engageant dans un état où Dieu ne me vouloit pas ; toutes les illusions que je m'étois faites disparurent, & je fis une ferme résolution de m'abandonner sans reserve à la conduite de celui qui m'avoit ouvert les yeux ; je lui écrivis pour lui apprendre le changement qui s'étoit fait en moi, & pour le prier de me continuer ses conseils charitable : j'écrivis aussi à ma Mere, pour lui demander pardon des nouveaux chagrins que je lui avois causés, & je la conjurai de profiter du premier moment favorable pour hâter son départ. Depuis ce moment je sentis une paix profonde, qui m'assura que j'avois suivi les ordres du Ciel. La mort de M. des Essarts me parut un coup de miséricorde qui avoit daigné m'arracher à une passion dont l'excès me rendoit criminelle. Les circonstances de cette mort servirent encore à ma consolation, j'en ignorois le détail, je sçavois seulement qu'une action héroïque de charité avoit terminé sa course, & avancé le terme de sa vie : c'étoit donc son bonheur qui avoit causé mon desespoir? il me sembloit qu'il étoit irrité de mes lar-

larmes, & que du milieu de la gloire immenſe dont il jouiſſoit, il me reprochoit des ſentiments indignes d'une chrétienne, & d'une femme qui n'avoit aimé que parce qu'il l'avoit crue vertueuſe. En un mot, je me trouvai comme métamorphoſée en un inſtant, & dans la ſituation de goûter l'eſpoir d'une vie tranquille, auquel j'avois renoncé : je me promettois ſur-tout un plaiſir infini à embraſſer ma tendre Mere, à la ſervir, à lui faire amende-honorable de l'éclypſe de ma tendreſſe pour elle. Madame l'Abbeſſe mit le comble à ma ſatisfaction par l'éloge qu'elle donna à mes nouveaux ſentiments, & ſes bontés augmentant pour moi chaque jour, je reçus avec reconnoiſſance la priere qu'elle me fit de reſter dans ſa maiſon jusqu'à l'arrivée de ma Mere. Je ne l'attendis pas long-temps, j'appris qu'elle étoit en chemin, & elle me marqua le jour précis de ſon arrivée. Madame l'Abbeſſe qui craignoit pour moi le premier moment, voulut que notre premiere entrevue ſe fit dans ſa chambre. Elle fut bien triſte & rouvrit toutes mes playes, mais le Seigneur me fortifia, & ma Mere, qui n'avoit pas eſpéré une guériſon ſi avancée, ſe livra toute entiere au

plai-

plaisir de se retrouver dans mes bras. Ma nouvelle Bienfaitrice lui demanda comme une grace de vouloir passer quelque temps dans l'Abbaye; elle la regardoit avec respect comme une femme qui n'avoit pas manqué au martyre, mais à qui le martyre avoit manqué: il me restoit à entendre des circonstances bien douloureuses, ce ne fut qu'après s'être assurée par plusieurs épreuves que j'étois en état de soutenir cette derniere, qu'on permit à ma Mere un récit que je brûlois d'entendre. C'est elle qui va parler dans ce qui va suivre, & qui se grava si fortement dans mon cœur, qu'il ne m'est pas échappé un seul mot de son discours.

Je ne vous répéterai point, Madame, ce que j'ai écrit à ma Fille aussi-tôt que Monseigneur de Marseille eut consenti à se charger de ma lettre; mais je dois vous instruire du motif qui engagea M. des Essarts à se priver du plaisir d'ajoûter quelques lignes de sa main dans cette lettre; il avoit toujours eu un grand fond de Réligion, cependant elle ne l'avoit conduit jusques-là qu'à un grand éloignement du mal, & à la pratique des vertus de son état, sans qu'il eût l'idée des vertus

héroïques auxquelles il étoit destiné. Ce ne fut que dans le temps de ma maladie qu'il en eut les premieres vues. Il lui parut que Dieu n'avoit arrêté son voyage de toute éternité que pour lui procurer l'occasion du martyre de la charité ; il eut une ferme persuasion qu'il n'échapperoit point à la peste, & qu'il devoit faire servir à sa sanctification ce qui ne pouvoit être regardé que comme un avantage aux yeux de la foi. Fidéle à cette premiere grace, il en obtint une abondante qui lui donna la force de ne point excepter ma Fille du sacrifice qu'il faisoit au Seigneur ; il fit part de ses desseins à Mgr. l'Evêque, & ce saint Prélat lui conseilla de se préparer au combat qu'il alloit entreprendre par une Confession générale; il la fit entre ses mains, & véritablement il me parut un nouvel homme aprés l'avoir terminée, il ne pensa plus qu'au Ciel, & comme son amour auroit été le plus grand obstacle à la perfection qu'il vouloit acquerir, il fut le premier sacrifice qu'il fit à Dieu. Ce n'est pas qu'il songeât à violer les promesses qu'il nous avoit faites, il se regardoit comme engagé irrévocablement dès l'instant où il avoit donné sa paro-

niers moments du pauvre des Essarts, pour pouvoir nous voler impunément. L'Evêque, après m'avoir recommandé la soumission aux ordres de Dieu dans une circonstance si terrible, sortit pour faire les perquisitions nécessaires; son amitié pour des Essarts l'engagea à ne rien omettre pour découvrir la vérité, tout fut inutile; ces malheureux soutinrent que deux hommes qui étoient dans la maison qu'on leur indiquoit, avoient descendus un corps mort qu'ils avoient jetté dans leur tombereau; mais ils nierent constamment d'être entrés dans cette maison. Comme Marseille étoit rempli de voleurs qui commettoient chaque jour de pareils excès: on ne put les convaincre d'un crime que peut-être ils n'avoient pas commis. L'Evêque revint au bout de deux heures m'annoncer que mes pertes étoient sans ressource, mais ce qu'il m'apprit alors servit à modérer ma douleur. Prenez garde à la gloire de votre Fils, me dit-il en m'abordant: nous pouvons le regarder comme un Martyr de la charité. Un peu avant de rentrer hier en passant dans la rue de Paradis, il entendit les cris d'une femme qui étoit en travail d'enfant, & qui déploroit le malheur de son

mal-

malheureux fruit qui seroit privé du Baptême. Cette pauvre femme s'étoit traînée à une fenêtre, & tâchoit par ses cris d'exciter la compassion des passants. Des Essarts voyant la porte fermée demande une échelle; étant monté par la fenêtre malgré les remontrances qu'on lui faisoit, il tâcha de secourir cette moribonde; il n'est plus temps, lui dit-elle, je vais cesser de vivre; mais, Monsieur, ajouta-t-elle, ayez pitié de la pauvre créature que je porte dans mon sein, & aussi-tôt que j'aurai rendu le dernier soupir, ouvrez moi le côté pour tâcher de lui donner le Baptême, je sens qu'il vit encore; & je mourrai contente si je puis me flatter d'obtenir cette grace; à ces mots le zéle des Essarts s'est embrasé sans doute, puisque, malgré le danger de cette opération sur une femme pestiférée, il a promis de faire ce qu'elle exigeoit de lui; à peine a-t-elle eu rendu l'ame, qu'il s'est servi d'un rasoir qu'il avoit dans sa poche, & Dieu dirigeant sa main, il a tiré cet enfant vivant; l'a baptisé, & se préparoit à l'emporter lorsqu'il est mort aprés avoir vécu un quart d'heure. Le venin qui s'étoit exhalé du corps de cette femme a produit son effet; ou plutôt la mesure

 des

des vertus de ce jeune homme a été comblée par cette derniere. Dieu s'est hâté d'enlever à la terre un fruit qui étoit meur pour le ciel. Mgr. l'Evêque me rassura ensuite sur la crainte d'une indigence absolue, à laquelle je me trouvois réduite par le vol qui m'avoit été fait: il me promit de pourvoir à ma subsistance, & il m'a tenu parole, non seulement pendant le temps où je suis restée à Marseille, mais ses bontés se sont étendues plus loin, puisqu'il m'a procuré le moyen de vous rejoindre, en me faisant présent d'une petite somme d'argent.

Le récit que fit ma Mere, bien-loin d'augmenter ou de renouveller ma douleur, me donna au contraire beaucoup de consolation: il est vrai que je versai une grande abondance de larmes, mais elles étoient plutôt des larmes de joie que de douleur; je convins que je n'étois pas digne d'un tel Epoux; mon amour pour des Essarts sembla se changer en vénération, en admiration, & je crus ne sentir plus pour lui qu'un souvenir respectueux & tendre, que je me promis de conserver toute ma vie; j'eus même la force de rassembler toutes les circonstances de sa perte à la priere de l'Ab-

l'Abbesse, & d'en faire le récit à la Communauté assemblée: c'est cet écrit que je viens de copier, & je le relisois chaque jour pour affermir ma constance. Nous passames un mois dans cette maison, & nous avions fixé le jour de notre départ pour Orléans, lorsqu'une jeune Novice pour laquelle j'avois beaucoup d'amitié, me pria de le retarder de quelques semaines pour être présente à sa Ptofession. Cette Fille en se faisant Réligieuse sacrifioit les plus grandes espérances, puisqu'elle étoit héritiere de Mr. le Baron de Batteville son oncle. C'étoit un homme de cinquante ans qui n'avoit jamais voulu se marier: il avoit élevé cette niece, qu'il aimoit comme sa fille, & à laquelle il vouloit laisser vingt-cinq mille livres de rente dont il jouissoit; il lui destinoit un parti considérable, & avoit pris tous les arrangements nécessaires lorsque la vocation de cette Fille se déclara; il l'éprouva long-tems, & ne se rendit qu'aprés s'être bien convaincu qu'elle suivoit les ordres du ciel en renonçant au monde dont elle pouvoit faire l'ornement, car sa fortune étoit inférieure à son esprit & à sa beauté. Mademoiselle de Batteville ne me dit point les

motifs qui l'engageoient à me faire cette priere, elle s'en étoit ouverte à Madame l'Abbesse, & ils étoient dignes de son cœur. Comme elle sçavoit que son oncle étoit généreux, elle espéroit l'attendrir sur notre sort, & l'engager à nous faire une pension, pour exempter ma Mere d'un travail pénible que sa santé ne pouvoit plus soutenir. Elle réussit au-delà de ses espérances, le Baron sans nous avoir vues fut touché du récit de nos malheurs, & consentit de bon cœur à nous secourir; il poussa même sa générosité jusqu'à vouloir ménager notre délicatesse, en nous laissant ignorer le nom de notre bienfaiteur. Madame l'Abbesse ayant fait appeller ma Mere deux jours après la Profession de Mademoiselle de Batteville, lui remit un contrat de six cent livres de rente sur l'Hotel-de-Ville, & lui dit qu'une personne de qualité, sensible à nos malheurs, s'étoit crue obligée de les réparer, en nous priant d'accepter cette bagatelle, & qu'elle n'exigeoit d'autres preuves de notre reconnoissance que l'acceptation de ce léger bienfait, sans curiosité sur celle qui prenoit la liberté de nous l'offrir. Quelque nécessaire que fût ce secours à ma Mere dans l'état où elle

elle étoit réduite, elle refusa absolument de l'accepter si on vouloit gêner sa gratitude; & non-seulement l'Abbesse fut forcée de lui nommer le Baron, mais il fallut encore qu'il se prêtât à nos actions de graces; il vint à la grille avec un embarras qui donnoit un grand prix à son bien fait qu'il traitoit de bagatelle; & nous pria de si bonne grace de modérer nos remerciments, qu'il fallut nous faire la contrainte de les supprimer. Nous le vîmes deux autres fois sans qu'il nous fût possible de placer un mot de notre gratitude, tant il étoit habile à nous couper la parole, toutes les fois qu'il sentoit que nous cherchions à lui en exprimer le sentiment. Cette conduite n'étoit propre qu'à l'augmenter; je me trouvai malheureuse de ne pouvoir me livrer en sa présence à une reconnoissance qui n'a rien de pénible lorsqu'elle n'est point exigée. Un jour que je me plaignois à l'Abbesse du silence qu'il nous imposoit; ne croyez pas qu'il renonce à votre gratitude, me dit-elle; il seroit charmé de pouvoir augmenter ce sentiment dans votre cœur par des présents plus considérables; il n'excepte rien de ceux qu'il voudroit vous faire; sa fortune, sa personne même, s'il

croyoit que ce fût un don digne d'être offert à une fille de votre âge: je fus déconcertée de ce discours, que je prenois pourtant comme un badinage, & lorsque l'Abbesse m'eut assurée qu'elle parloit sincerement, je ne pus retenir mes larmes. Ah ! Madame, dis-je à l'Abbesse en baisant une de ses mains qu'elle m'avoit présentée, puis-je penser à effacer de mon cœur un amour aussi légitime que celui que je conserve pour des Essarts? pourrois-je me resoudre même à le tenter? pourrois-je me flatter d'y réussir? Il ne vit plus que dans ce cœur, ne seroit-ce pas lui ôter la vie une seconde fois? Je connois tout le mérite de Mr. le Baron, ses bontés me pénétrent, je le regarde comme mon Pere, mais tout cela n'est pas de l'amour. Ne serois-je pas la plus ingrate de toutes les créatures, la plus fausse, si je lui en promettois, puisque je suis sûre de n'en avoir jamais pour personne, ce seroit mal répondre à l'honneur qu'il me fait, je m'en rapporte à lui, & je suis persuadée qu'il ne voudroit pas accepter la main d'une infortunée qui ne pourroit y joindre le don d'un cœur qu'il mériteroit à tant de titres. Ne prenez point le Baron pour Juge, me répondit

l'Ab-

l'Abbesse, il sçait qu'un homme de son âge ne peut espérer d'inspirer de l'amour à une jeune personne. C'est de l'estime, de la confiance, de l'amitié qu'il demande, & il se croit sûr de vous inspirer ces sentiments par tout ce qu'on lui a dit & ce qu'il a remarqué de la bonté de votre cœur. Il ne se défend point d'être amoureux, il soutient même qu'on ne peut vous voir sans le devenir; il dit qu'il rougiroit de s'être laissé surprendre à une passion si peu propre à son âge, s'il n'avoit pas une excuse légitime auprès de tous ceux qui vous connoîtront; enfin il ajoûte que s'il n'étoit qu'amoureux il ne surmonteroit pas la répugnance qu'il avoit pour le mariage, si vous n'aviez pas plus de vertus que de beauté; il regarderoit son amour comme un malheur qu'il n'étoit pas en son pouvoir d'éviter; dont il seroit innocent, parce qu'il ne dépendoit pas de lui de vous trouver moins aimable, ce seroit la faute de vos charmes, pourquoi vous êtiez-vous offerte à ses yeux? il supporteroit sa passion avec courage plutôt que de s'engager par considération pour un joli visage qui peut demain devenir laid par une maladie, un accident: je vous répéte ce discours qu'il m'a tenu ce ma-

 tin.

tin, continua l'Abbeſſe, & je n'ai pû m'empêcher de rire de la façon ſinguliere dont il s'exprimoit; ce qui ne m'a point ôté le déſir de vous ſervir tous les deux, car je regarde l'amour du Baron comme une récompenſe que Dieu reſervoit au ſacrifice que vous avez fait au devoir: Madame, dis-je à l'Abbeſſe, ſans répondre à tout ce qu'il lui étoit échappé de flatteur pour moi, oſerois-je vous demander ſi ma Mere eſt inſtruite de l'amour de M. le Baron? l'approuve-t-elle? oui, ma chere Julie, me répondit l'Abbeſſe, mais elle refuſe par délicateſſe de vous rien ordonner à ce ſujet: ſa mauvaiſe ſanté lui rend néceſſaires les bienfaits du Baron; cependant elle croiroit les acheter trop chers s'il falloit en jouir aux dépens du bonheur de vos jours; elle connoît votre tendreſſe pour elle, & ſûre que vous vous ſacrifieriez avec joie pour lui procurer le repos dont elle a beſoin; elle a mieux aimé ſe priver de tout que de vous contraindre; elle m'a prié de ſonder vos diſpoſitions ſur ce mariage, & ſi vous y avez la plus légere répugnance, elle m'a conjuré de ne vous point preſſer, & de vous laiſſer ignorer qu'elle ait connoiſſance des deſſeins du Baron. Il eſt

vrai que je lui aurois gardé le secret sans une circonstance qui me force à le violer, c'est qu'elle est resolue, si vous refusez votre main au Baron, de renoncer à ses bienfaits, & veut absolument que je lui remette le contrat qui fait toute sa ressource. Le Baron proteste qu'il regardera le refus de cette bagatelle comme une marque de votre haine; il se désespere dans la crainte que vous ne le méprisiez assez pour ne vouloir lui être redevable en rien. En un mot, ma chere Julie, ces deux personnes sont dans un état violent dont vous seule pouvez les tirer; vous le devez à l'amitié que vous avez pour ma Sœur de Batteville, elle se désespere d'être la cause d'un évenement qui doit empoisonner tout le bonheur de son Oncle. Vous le devez à la tendresse d'une Mere qui s'est sacrifiée pour vous depuis que vous êtes au monde, & dont l'attachement n'a point d'exemple. Enfin vous le devez à la délicatesse du Baron qui m'a assuré qu'il feroit au désespoir que le petit service qu'il vous a rendu pût vous forcer à vaincre votre répugnance, si vous en avez pour sa personne; mais comme j'exprimerois mal ses sentiments, jugez-en par vous-même, & lisez cette lettre qu'il m'a prié de vous re-

remettre. En même-temps elle m'en présenta une que je vais vous transcrire, car j'en conserve l'original.

LETTRE
DU BARON DE BATTEVILLE
A Mlle. JULIE.

MADEMOISELLE,

Je ne sais d'où me vient la témérité de vous déclarer les sentiments que vous m'avez inspirés, ni sur quoi peut être fondé mon espoir. Je sais toutes les raisons qui doivent vous le faire regarder comme téméraire, & je me les suis répétées mille fois, sans qu'elles aient pû m'mpêcher de faire une démarche que je regarde comme ridicule. Car enfin, vous êtes jeune, & je suis vieux; vous avez aimé le plus parfait de tous les hommes, & j'ai bien peu de ressemblance avec lui. Un autre que moi vous vanteroit la violence de son amour, & j'en ai été tenté; mais ce n'est pas une merveille que je vous aye aimée à l'instant où je vous ai vue, tout

tout autre que moi en auroit fait autant; d'ailleurs j'avoue de bonne foi que vous ne me devez nulle reconnoissance d'un sentiment involontaire; si mon cœur m'eût consulté avant de se donner, je l'en eusse assurément empêché; mais la chose se trouva faite à mon insçu, & quand je m'en apperçus, il n'y avoit plus de remède. Je n'ai donc aucun motif qui puisse me faire espérer que vous accepterez le don modique que je vous offre, & si vous le refusez, je dirai que vous avez raison, & que si j'étois à votre place, j'en eusse fait tout autant. Attendez pourtant; si j'étois jeune, belle & vertueuse comme vous l'êtes, & que je connusse la droiture, la sincérité, l'attachement respectueux du cœur qui me seroit offert, je crois que je ferois des réflexions qui pourroient devenir avantageuses au pauvre vieillard; je me dirois qu'avec un homme de son caractere je pourrois compter sur une félicité qui n'a rien de fort vif; mais qui seroit à l'abri de toute vicissitude; quand l'amour s'empare d'une tête blanche, il ne meurt qu'avec l'amant. Je me dirois que je serois maîtresse absolue d'un cœur qui me préféreroit à toute la terre, qui connoîtroit tout

tout ce que je vaux, qui ne respireroit que pour me rendre heureuse, & voler au-devant de tous mes désirs. Je me dirois enfin : les qualités brillantes qui lui manquent, peuvent être compensées par tout les sentiments de l'honneur, de la Religion, par l'exception de tous les vices qu'on ne rencontre que trop souvent dans un jeune homme. Voilà, ce me semble, ce que je me dirois à votre place, & peut-être ces réflexions, jointes à la pitié des maux que j'aurois causés, m'engageroient elle à passer par dessus la disproportion de l'âge & du mérite. Voyez, Mademoiselle, si vous feriez pour moi ce que je ferois alors pour vous. Au reste, soit que vous pardonniez à ma témérité, soit qu'elle vous paroisse inexcusable, il n'en sera ni plus ni moins par rapport à mes sentiments, ils sont décidés pour le reste de ma vie. Tout ce que je puis vous promettre, c'est que vous n'en serez importunée qu'une fois; s'il en doit coûter quelque chose à votre cœur pour m'être favorable, dites un mot, & l'exil le plus prompt vous délivrera de la vue d'un homme qui n'accusera que son malheur, & qui vous aime tellement pour l'amour de vous-même, qu'il

qu'il facrifieroit la moitié de fon bien pour vous rendre l'amant que vous pleurez, ou pour vous procurer un Epoux digne de remplacer.

Vous avez connu le Baron, ma Chere, & vouz favez qu'avec beaucoup d'efprit il avoit un cœut fimple, fans art, & tel enfin qu'il fe peignoit dans cette lettre; j'admirai la modeftie qu'il avoit par rapport à fa fortune, dont il ne difoit pas un mot, non plus que de la fituation fâcheufe à laquelle j'étois réduite, & je fentois que fi mon cœur eût été libre, j'euffe aimé la franchife de cet honnête homme; mais le moyen de l'époufer le cœur plein d'un autre objet, qui tout mort que je le croyois, regnoit encore defpotiquement dans mon ame. Je vous affure que c'étoit la feule chofe qui arrêtoit mon confentement fur mes lévres. Je l'avouai franchement à Madame l'Abbeffe, en la priant de vouloir bien faire valoir à M. de Batteville la raifon qui me forçoit à refufer l'honneur qu'il m'offroit; je la priai en même-temps de l'affurer que j'en conferverois toute ma vie une vive reconnoiffance, & que je le priois de penfer qu'après avoir refufé fa main, je dédaignerois celle d'un Prince, fi

par

par impossible, il étoit en mon pouvoir de l'accepter. A peine eus-je fini ces mots, que l'Abbesse sonna sa cloche, c'étoit le signal qu'elle avoit donné à ma Mere & au Baron, qui étoit actuellement dans le Couvent, où il avoit eu permission d'entrer pour dire le dernier adieu à sa niéce. Ils étoient apparemment bien proche de l'appartement; car la porte s'ouvrit dès les premiers coups de cloche. Je fus un peu décontenancée en les voyant sortir d'un lieu d'où ils avoient pû m'entendre; mais l'Abbesse qui ne vouloit pas me donner le temps de faire des réflexions, qui auroient pû balancer les bonnes dispositions où elle me voyoit, félicita le Baron sur le consentement que j'accordois à notre mariage, & sur le bonheur qu'il devoit se promettre avec une Epouse telle que moi. Je crus presque que cette Dame étoit devenue folle, de prendre pour un consentement le refus le plus décidé, & j'ouvrois la bouche pour lui dire qu'assurément je m'étoit mal expliquée, lorsque ma Mere transportée de joie se jetta à mon col, m'accabla de ses caresses, me proteste que mon refus auroit causé sa mort, & tout de suite elle m'apprend que le Baron, avant de
sa-

ſavoir ma réponſe, l'avoit forcée d'accepter le don d'une terre, dont il avoit fait paſſer une vente à ſon nom, & qui lui ſeroit reſtée malgré elle. Quand bien même j'euſſe été aſſez injuſte de refuſer l'honneur qu'il me faiſoit. Une façon d'agir ſi noble me toucha ; je confirmai par quelques geſtes tout ce que l'on ſuppoſoit conclu, & le Baron s'abandonna à ſa joie avec ſi peu de ménagement, qu'il nous fit comprendre qu'il n'y avoit point de ſageſſe qui tienne contre un amour violent. L'Abbeſſe qui craignoit quelque retour de ma part, eut ſoin de faire avertir un Notaire, le Contrat fut dreſſé, & je ſignai ſans ſavoir ce que je faiſois, tant j'étois étourdie de tout ce qui venoit de ſe paſſer. Le reſte du jour je fus tellement obſédée de ma Mere, de l'Abbeſſe, du Baron & de la nouvelle Religieuſe, qu'il ne me fut pas poſſible de jouir un moment de moi-même. Après le dîner, on étala dans tous les endroits de la chambre les plus riches étoffes; le Baron avoit envoyé ſon valet de chambre à Paris, qui n'étoit qu'à une petite lieue, avec ordre d'amener dans ſon caroſſe les Marchands & les Couturieres, il n'avoit pas oublié les bijoux ;

bijoux; chacun montroit & louoit sa marchandise; on me pressoit de choisir, de commander, de désirer; ma Mere pleuroit de joie, non qu'un vil intérêt fut capable de lui causer cette émotion, elle étoit au dessus de cés miseres, elle ne voyoit dans les dons que me faisoit mon futur époux, que des preuves de son amour pour moi, & un heureux présage du bonheur que j'allois goûter après tant de traverses. Pour moi, j'étois fort semblable à ces Dieux des Gentils, qui ont des yeux, une bouche & des oreilles, sans voir, sans parler & sans entendre; il m'échappoit des monosyllabes: en vérité cela est trop beau, je ne veux rien de si riche, je vous remercie. Si le Baron n'avoit pas été hors de lui, il eût pû, sans juger témérairement, me prendre pour une imbécille, tant j'en avois l'allure; heureusement sa joie l'envyroit, & je vis le moment où il alloit retenir tout ce qu'on lui avoit apporté, tant il trouvoit de plaisir à me combler de ses dons. A la fin, Madame de Batteville voyant que nous ne finissions rien, se chargea de choisir, de faire les prix & de payer, ce qui me tira d'un grand embarras. Il avoit fallu me

fai-

faire violence pour paroître ſenſible aux dons du Baron, non que je les dédaignaſſe, l'ardeur avec laquelle ils étoient offerts leur donnoit du prix aux yeux d'une perſonne auſſi ſenſible que moi ; mais il ſe paſſoit mille choſes au fond de mon ame que je brûlois d'envie d'examiner, cela me laiſſoit à peine la faculté de donner un quart de mon attention à ce qui ſe paſſoit dans cette chambre. Il étoit pourtant décidé que le Baron trouveroit le moyen de me tirer de cette léthargie ; le dernier de ſes dons étoit de nature à me transporter de joie.

Le Notaire étoit paſſé dans le cabinet de l'Abbeſſe pour nous écrire une copie du Contrat, dont il devoit emporter la minute, le Baron y étoit entré avec lui, ſans que je fuſſe curieuſe de ſavoir à quel deſſein. Il en reſſortit un parchemin à la main, ſur lequel il me pria de jetter les yeux ; à peine en eus-je lû la moitié, que cédant aux transports de mon cœur, & ſans réfléchir au grand nombre de ceux qui étoient dans la chambre, je me jettai à ſon col, & l'embraſſai avec transport. Vous auriez peine à deviner ce qui me cauſa un mouvement ſi extraordinaire ; non,

non, il n'y avoit que l'Amant le plus délicat à qui un tel don pût venir dans l'esprit. C'étoit une assurance de six cent livres de rente pour Madame des Essarts. Vous avouerez, ma Chere, qu'une telle attention à chercher ce qui pouvoit me plaire davantage, devoit exciter en moi une grande reconnoissance ; ce sentiment eut la force de subjuguer tous les autres pendant quelques moments, puis je retombai dans cette situation indéfinissable qui me paroissoit un supplice. Il me sembloit que j'étois transportée dans une région inconnue, où je marchois à l'aventure, sans savoir où je portois mes pas, & quel en devoit être le terme. Chaque parole, chaque geste me paroissoit un engagement redoutable. Mais, me direz-vous, n'étiez-vous pas décidée a épouser Mr. de Batteville? Vous aviez signé le Contrat, accepté les présents. J'avois fait tout cela machinalement, & lorsque rendue à moi-même, j'eus assez de tranquillité pour examiner ce qui s'étoit passé, je me trouvai extrémement coupable à l'égard du Baron. L'Abbesse l'avoit trompé, & par mon silence je m'étois rendue complice de son mensonge. Cet honnête homme com-

comptoit sur un cœur que je ne pouvois pas lui donner; j'allois me parjurer en prononçant le vœu de l'aimer; je passai toute la nuit dans ces réflexions, & le lendemain de grand matin, sans dire un mot ni à l'Abbesse ni à ma Mere, je courus au parloir, & fis appeller le Baron, qui avoit couché chez l'Aumônier hors de la clôture. A peine l'eus-je apperçu, que je me jettai à genoux, en lui demandant pardon de m'être prêté au déguisement dont on avoit usé à son égard. Dans l'instant une pâleur mortelle s'empara de lui, ses jambes devinrent tremblantes, & il fut contraint de s'asseoir, sans me répondre, & même sans faire attention à la posture dans laquelle j'étois restée. Son trouble ne dura que quelques minutes, qu'il passa les yeux fixés au ciel, après quoi s'appercevant que j'étois à genoux: Levez-vous donc, Mademoiselle, me dit-il avec vivacité; j'avoue que je vais payer cher l'heureux songe que j'éprouvai hier; cependant il doit être moins question de mon bonheur que du vôtre. Vous me haïssez sans doute, & je dois ne rien négliger au moins pour mériter d'être estimé de vous, & d'être plaint; vous êtes trop gé-

généreuse pour me refuser ces deux sentiments. Je vous rends votre parole, Mademoiselle, & je vous délivrerai dès aujourd'hui de la persécution que vous avez soufferte à mon égard.

Oh le plus généreux de tous les hommes ! m'écriai-je, ne me condamnez pas sans m'entendre : moi vous haïr ; je déchirerois mon cœur si je le croyois coupable d'une telle injustice. Vous êtes celui de tous les mortels que je choisirois le moins, parce que vous êtes celui que j'estime le plus, & que je craindrois davantage de rendre malheureux ; ne le seriez-vous pas si je vous donnois ma main sans pouvoir vous donner toutes mes affections ; j'ai passé la nuit à sonder mon cœur, il vous chérit comme le meilleur des Peres, il vous respecte comme le plus tendre des Amis, il consentiroit à acheter votre bonheur de tout ce qu'il a dans le monde : ce sont ces sentiments que j'exprimai hier à Madame l'Abbesse, & qu'elle prit pour un consentement, quoique je ne lui eusse point dissimulé que j'aime des Essarts malgré moi, & que je l'aimerai toute ma vie, & que de penser à détruire un attachement que la mort même a respecté, est un ouvrage

au-

au-dessus de mes forces. Que penseriez-vous d'une Fille qui oseroit se donner à vous avec de telles dispositions? Ne seriez-vous pas autorisé à la regarder comme une personne indigne de votre tendresse, puisqu'elle ne pourroit la payer que par l'estime & l'amitié? Ah! charmante Julie, me dit le Baron, je suis le plus heureux de tous les hommes, puisque ce n'est point la haine qui vous empêche d'accepter ma main, & que votre refus a sa cause dans votre délicatesse. Moi je chercherai à vous faire oublier des Essarts; c'est une injustice dont je ne puis devenir coupable; loin de chercher à effacer de votre cœur le souvenir d'un Amant qui le méritoit si bien, j'y respecterai son image. Vous êtes en état de m'accorder votre estime, votre amitié, votre confiance; ces sentiments suffisent pour mon bonheur; ma conduite les augmentera chaque jour.... Dans l'instant où le Baron s'efforçoit de m'exprimer ses sentiments, la porte du parloir s'ouvrit, & nous vîmes paroître Madame l'Abbesse & ma Mere. Nous étions tous deux à genoux; car le Baron s'y étoit jetté dans le transport de sa joie, & ne pouvant l'engager à se relever, j'avois pris

la même posture. En vérité, dit l'Abbesse, il ne nous manque plus qu'un Prêtre; auriez-vous voulu par hazard faire les serments sans lui, & nous souffler la noce. Elle prit ce ton de plaisanterie par ce qu'elle se doutoit de ce que j'avois pû dire au Baron, & que nous voyant tous deux répandre des larmes, elle trembloit d'apprendre que tout étoit rompu. Le Baron la rassura, en élevant jusqu'aux Cieux la bonne foi avec laquelle je lui avois découvert mes dispositions; sa Niéce & deux autres Religieuses vinrent nous avertir qu'on avoit servi le déjeûner dans le parloir de Madame, & nous y passâmes aussi-tôt. Je m'efforçai d'y paroître gaie, & du moins j'aurois dû être tranquille après l'exposé de mes dispositions; cependant je ne l'étois pas; le caractere respectable du Baron prenoit trop, ce me semble, sur mon cœur, & ces sentiments me paroissoient une infidélité, un outrage à la mémoire de des Essarts; je lui en demandois pardon, j'essayois à diminuer les impressions avantageuses que chaque demarche de M. de Batteville me laissoit malgré moi. Cette étrange peine fit des progrès; & la veille du jour où je devois m'engager irrévocable-

blement, j'eus à soûtenir un combat bien pénible. L'étendue des devoirs que j'allois m'imposer m'effraya ; le Baron m'avoit répété plusieurs fois qu'il respecteroit dans mon cœur l'image de mon Amant; mais pouvois-je l'y laisser sans crime après avoir disposé de moi à la face des Autels? Je ne sais si cette terrible pensée m'eût permis de tenir mes promesses; heureusement le Ciel m'envoya un secours dont j'avois grand besoin, & auquel je ne m'attendois pas.

M. de Batteville n'ignoroit pas les obligations que j'avois à l'Ecclésiastique qui m'avoit placée dans cette maison, & ne doutant pas du plaisir que j'aurois à le voir, il lui avoit envoyé un exprès pour l'inviter à venir bénir notre mariage. On l'avoit prié de me ménager le plaisir de la surprise, ainsi je ne compris rien à plusieurs choses que l'on me dit le matin de ce jour, & qui sembloient m'annoncer une grande satisfaction. Sur le midi on me pria de passer dans le parloir de Madame où j'étois attendue par quelqu'un qui souhaitoit beaucoup de me voir. Je ne connoissois personne à Paris, & en allant recevoir cette visite, je cherchois dans mon esprit qui pouvoit me la rendre: je

fis un cri de joie en l'appercevant, & dans les pensées dont j'étois agitée, je regardai sa venue comme une faveur du Ciel. Je lui ouvris mon ame, & je le chargeai des suites que pourroit avoir mon mariage, s'il me conseilloit de l'achever. Cette honnête homme avoit tellement la clef de mon cœur, qu'il me mit dans la disposition de faire mes efforts pour me rendre digne de l'Epoux que le Ciel m'avoit destiné; il ne falloit pour cela que laisser la liberté à mes sentiments; pour m'y engager, mon guide me fit comprendre l'indécence de ceux que je voulois conserver pour un objet qui n'exigeoit plus que du respect & de la vénération; il me commanda de la part de Dieu & de des Essarts, de donner à son souvenir le caractere que doit avoir celui que la charité nous inspire pour les Habitants du Ciel; puisque tout autre les deshonore, & ne peut leur être agréable. J'avois conservé précieusement les lettres de des Essarts, il en exigea le sacrifice, & se chargea de les remettre à sa Mere; mais le Baron l'ayant appris, les conserva à mon insçu & me les remit quelques annécs après. Rassurée sur mes sentiments, je fus à l'Autel d'un pas fer-

ferme, j'écartai tous les souvenirs que je ne me croyois plus permis, & mon cœur ne démentit pas le don de ma main. Vous croyez peut-être que j'avois cessé d'aimer des Essarts? Non, ma Chere; concevez cela, si vous le pouvez: j'avois deux cœurs, ce me semble; l'un des deux soumis à la raison & au devoir, consentoit à tout ce qu'ils me dictoient. L'autre faisoit un bruit épouvantable, se révoltoit, sans que je daignasse faire attention à ses cris, & pendant un an que dura cette contradiction, je n'eus pas un seul moment de foiblesse à me reprocher, je priois beaucoup, je me remettois sans cesse devant les yeux les bonnes qualités de mon Epoux, je ne me permettois pas une seule réflexion sur ce que j'avois perdu; j'évitois l'oisiveté, & ce qui vous paroîtra singulier, c'est que je m'étois imposé la loi de rendre compte au Baron de toutes mes pensées à cet égard, & de lui laisser lire les progrès qu'il faisoit dans mon ame. Chaque jour ma passion diminuoit, & je parvins enfin à bannir tout ce que le souvenir de mon Amant avoit laissé de tumultueux dans mon ame. A mesure qu'elle se vuidoit de l'image de des Effarts, mon atta-

chement pour mon Epoux devenoit plus vif ; & comment ne l'aurois-je pas aimé ? il ne respiroit que pour me rendre heureuse ; il avoit exigé que ma Mere vécût avec nous, ses attentions pour elle ne se démentirent jamais, & l'ayant perdue par une maladie de langueur, il eut auprès d'elle l'assiduité d'une Garde, & les soins d'un Fils tendre & respectueux. La naissance de ma Fille resserra les liens qui m'attachoient à lui, je voulus la nourrir moi-même, & ma tendresse pour elle acheva de remplir le vuide qui étoit resté dans mon cœur depuis que j'en avois banni des Essarts. Je n'avois jamais aimé le monde, & je ne m'étois prêtée aux amusements la premiere année de mon mariage, que par complaisance pour le Baron, qui eût voulu rassembler tous les plaisirs pour me les procurer ; je fus charmée d'avoir un prétexte pour me retirer de la dissipation : j'engageai mon Epoux à quitter Paris, & à retourner dans ses terres qui étoient proches de Rheims ; nous y passions l'été, & l'hyver nous demeurions dans cette ville, qui, comme vous le savez, n'est pas féconde en divertissements. Je m'étois faite une affaire unique de l'éducation de

ma Fille, & je comptois beaucoup sur ma Mere pour m'aider à remplir ce soin important; sa mort me privant de ce secours, m'imposoit la loi d'une vigilance sans distraction, & j'en pris droit d'éloigner de ma maison tous ceux dont le caractere eût pû lui nuire par la suite. Je ne vous ai rien dit de ma douleur lorsque cette digne Mere me fut ravie; vous connoissez mon attachement pour elle, il étoit sans bornes, & fut la mesure de mes regrets; il est vrai que les sublimes vertus qu'elle exerça pendant sa longue maladie, nous parurent des assurances certaines de son bonheur éternel, & que les larmes qu'elle nous fit répandre n'avoient leur source que dans la privation du plaisir de la voir; car nous étions parfaitement convaincus qu'elle avoit changé une vie périssable contre l'immortalité. Cette mort me mit en état d'exécuter un projet que je méditois depuis que j'étois mariée. Le Pere du Baron vivoit encore, mais je ne l'avois jamais vû, parce qu'il étoit brouillé avec son Fils. L'humeur, de ce Vieillard etoit insupportable, à ce que me dit mon Epoux; ses infirmités le retenoient au lit depuis plusieurs années, nul de ses parents ne

 vou-

vouloit le voir, parcequ'il avoit épousé depuis dix ans, une sorte de Gouvernante qui étoit depuis long-temps dans sa maison. Ce mariage ne me parut point une raison suffisante pour excuser l'abandon dans lequel mon Epoux laissoit son Pere, & son aversion pour sa belle-Mere me paroissoit une disposition contraire à l'esprit du Christianisme; je lui représentai tout ce que la nature, l'humanité & la Religion exigeoient de lui à cet égard, & après m'avoir resisté long temps, il consentit par complaisance à me laisser faire toutes les avances d'une réconciliation qu'il regardoit comme impossible. Je commençai par recommander cette affaire au Seigneur, & je lui demandai de m'indiquer lui-même les voies les plus convenables; voici ce qu'il m'inspira: Le vieux Baron demeuroit dans un Château qui lui appartenoit, à quinze lieues de Rheims; je me fis conduire sur un grand chemin qui n'étoit pas éloigné de ce Château, n'ayant avec moi qu'une femme de chambre & ma Fille. Je descendis alors de ma chaise de poste, & commandai à mon Cocher d'en casser la roue. C'étoit sur les sept heures du soir au commencement de la nuit, & j'envoyai ma fem-

femme de chambre au Château pour demander permission d'y entrer, jusqu'à ce qu'on eût été au village voisin chercher une autre roue; vous pensez bien qu'elle m'avoit annoncée sous un nom étranger, & qu'elle n'avoit pas manqué de dire que j'étois une femme de qualité. Je m'étois avancée pendant ce temps-là avec le Cocher, qui portoit ma Fille, bien résolue d'entrer, de crainte que cette femme qu'on m'avoit représentée sans éducation, ne s'avisât de me refuser le couvert : je pensois qu'au moins elle n'auroit pas le front de me faire mettre dehors. Ma précaution étoit inutile; elle ne m'eut pas plutôt apperçue dans la Cour, qu'elle vint au-devant de moi, & me reçut avec politesse. C'étoit une femme de quarante-cinq ans, qui avoit été belle, & qui étoit encore aimable; elle ne manquoit pas d'esprit, & je remarquai d'abord qu'elle étoit flatteuse & insinuante. Elle m'avoit fait entrer dans une salle, où l'on m'apporta des rafraîchissements, je demandai si on ne pourroit pas trouver des chevaux dans le voisinage, parce que j'appréhendois que la roue que mon domestique alloit chercher, ne vînt trop tard; elle me répondit

qu'on auroit soin de m'en faire avoir si les affaires, pour lesquels j'étois en route, ne pouvoient souffrir de retardement; mais que si je n'étois pas fort pressée, elle étoit persuadée que Mr. le Baron son Epoux m'offriroit un lit dans le Château, où je serois plus convenablement que dans un méchant Cabaret, qui étoit l'unique du village, où je voulois passer la nuit; elle ajoûta que son Epoux auroit eu l'honneur de me faire sa révérence si un grand âge, & ses infirmités ne l'eussent retenu dans son lit. Je répondis par une inclination à l'offre qu'elle me faisoit d'un lit, & lui dis que je serois charmée de saluer M. le Baron; elle me conduisit dans sa chambre, & je lui demandai pardon de la liberté que j'avois prise d'entrer chez lui, par la crainte d'exposer ma Fille au froid, qui étoit assez vif. Le Vieillard ayant regardé son Epouse comme pour regler sa réponse sur l'air de son visage, connut apparemment qu'elle me voyoit avec plaisir, & renouvella les offres qu'elle m'avoit déjà faites en son nom; je fis peu de difficultés, & n'insistai que sur la crainte où j'étois de leur être incommode: pendant ce temps mon Cocher vint m'avertir qu'il avoit appris dans le Château
que

que je ne trouverois ni logis ni roues dans le village où je voulois aller ; mais qu'il passeroit la nuit à racommoder celle qui étoit cassée, & la mettre en état de pouvoir rouler jusqu'à un gros Bourg, qui étoit à quatre lieues, & où je pourrois en changer. Ce fut un motif pour accepter les offres du Baron, auquel je demandai permission de donner à tetter à ma Fille que j'avois tenue fort enveloppée. La Baronne se récria sur sa beauté, & après l'avoir fort caressée la porta sur le lit de son Epoux qui sentit, à ce qu'il m'a dit depuis, ses entrailles émues & l'accabla de caresses. En attendant le souper, je parus surprise de le trouver dans un lieu si peu propre à lui procurer les secours dont il auroit besoin dans une situation comme la sienne, & j'ajoûtai que nous avions d'excellents Médecins dans la ville de Rheims, où je faisois ma demeure, & où je souhaiterois qu'il voulût chercher du remède à ses maux, ne fût-ce que pour avoir occasion de reconnoître sa politesse, en lui offrant un appartement chez moi ; j'ajoutai qu'une Dame aussi aimable que son Epouse y seroit chérie d'un grand nombre d'honnêtes gens, qui se feroient un plaisir de leur procurer une société agréable. Je me re-

tirerois plutôt aux Antipodes, répondit le Baron, je connois cette ville, & je l'ai quittée pour m'éloigner d'une famille que je déteste, & sur tout d'un coquin de fils, dont je ne pourrois supporter la vue; & tout de suite il me fit l'histoire de son mariage, à laquelle il ajoûtât l'éloge le plus magnifique de son Epouse. Mon Fils, ajoûta-t-il, prétendoit sans doute que je prisse son avis pour me marier, & traitoit d'extravagance l'action la plus sage que j'aye faite en ma vie: ce qu'il y a de plus singulier c'est que ce beau censeur des actions d'un Pere qu'il eût dû respecter, a fait lui même ce qu'il trouvoit de répréhensible en moi, & même bien pire; jugez-en, Madame, me dit le Baron, en se levant sur son séant: j'ai fait un mariage de raison & de devoir; la reconnoissance des soins que Madame la Baronne a eu de moi pendant quinze ans, m'imposoit la loi de tout faire pour elle; elle m'avoit sacrifié sa jeunesse, & plusieurs établissements très-avantageux, l'honneur vouloit que je la dédommageasse de ces sacrifices; ainsi tous les honnêtes gens ont dû applaudir à mon mariage. Mon Fils qui se picquoit de Philosophie s'est marié par amour, à près de cinquante ans, à une

Aven-

Aventuriere qu'on ne connoît point, & qui n'avoit pas le sol; & ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que pour aſſurer tous ſes biens à cette créature qui n'avoit d'autre mérite que ſa beauté, il a forcé ma petite Fille à ſe faire Réligieuſe. Je vous avoue, ma Chere, que mon amour propre ne fut pas à ſon aiſe pendant cette converſation: & ſi mon beau-Pere m'avoit regardée avec attention, je crois qu'il auroit connu par les mouvements de mon viſage que cette converſation m'intéreſſoit beaucoup. Comme il s'étoit nommé pendant ſon diſcours, je lui dis que j'avois connu une Dame de Batteville dans l'Abbaye de * * * & je lui demandai ſi elle avoit l'honneur de lui appertenir: c'eſt celle dont je vous parlois tout à l'heure, me dit-il; la pauvre Enfant a été la victime de la folle paſſion de ſon Oncle, mais elle eſt aſſez glorieuſe pour diſſimuler ſes chagrins & dit à tout le monde qu'elle eſt contente, comme ſi on pouvoit l'être dans un cloître à vingt ans, ſur tout quand on pouvoit eſpérer un grand établiſſement dans le monde. Monſieur, répondis-je au Baron, j'étois à l'Abbaye de * * * lorſque Mademoiſelle votre petite Fille y fit profeſſion; je puis vous aſſurer que loin d'a-

voir été sacrifiée, comme on vous l'a fait entendre au mariage de Mr. son Oncle, ce fut elle qui l'engagât à le conclure avec une de ses amies, qui, comme vous le dites, n'avoit aucune fortune, mais dont la noblesse étoit trés-ancienne, & que le Baron ne connoissoit pas cette Demoiselle quinze jours avant. A ce que je vois, me dit le Baron, vous connoissez ma belle-Fille, puisqu'elle étoit aussi dans cette maison; dites-moi, je vous prie, ce que vous pensez d'elle; pour moi j'ai mauvaise opinion de son caractere; s'il avoit été bon elle auroit employé le pouvoir qu'elle a sur l'esprit de son Mari, pour l'engager à rentrer dans son devoir à mon égard, & si elle l'eût entrepris il est sûr qu'elle y auroit réussi, car on dit que le pauvre nigaud est son esclave, & qu'elle le mene par le nez. On vous a encore trompé sur cet article, Monsieur, lui dis-je; Madame de Batteville conserve pour son Epoux toute la soumission & le respect qu'une honnête femme a pour un Epoux qu'elle aime & qu'elle respecte; il est vrai qu'il a pour elle des bontés & une complaisance qui ne se sont jamais démenties; mais loin d'en abuser, elle ne se sert du désir qu'il a de l'obliger, que

pour

pour le porter à vous rendre tout ce qu'il vous doit ; la démarche qu'elle fait aujourd'hui en est la preuve ; elle vient elle-même vous assurer de tout le respect & l'attachement qu'elle vous doit aussi bien qu'à votre Epouse. Elle vient vous demander le retour de votre amitié pour un Fils qui gémit bien sincerement du malheur qu'il a eu d'encourir votre indignation ; elle vous demande un cœur de Pere pour cet Enfant que vous tenez dans vos bras, & en faveur de laquelle la nature vous a déjà parlé. Je m'étois jettée à genoux devant le lit du Baron, en commençant ce discours ; j'arrosois de mes larmes une de ses mains que j'avois saisie, je vis couler les siennes ; il s'efforçoit de m'embrasser, & pendant quelques instants il oublia son Epouse, qui faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour cacher le dépit que lui causoit cette scene, & qui ne put m'en imposer malgré ses efforts. Elle ne fut pourtant interdite que les premiers moments, & composant son visage comme une personne consommée dans l'art de feindre, elle vint me relever, en me disant qu'elle étoit charmée de mon action, & de s'appercevoir que j'avois eu plus de succès qu'elle à reveiller la tendresse pater-

ternelle dans le cœur de son Epoux; mais, ajoûta-t-elle malignement, il n'est pas en état de supporter de telles émotions ; je crains pour lui les suites de cet attendrissement: permettez-moi de vous prier de passer pour un quart-d'heure dans la salle prochaine, pour lui laisser le moyen de reprendre ses sens; il étoit aisé de comprendre qu'elle ne cherchoit à m'éloigner que pour empoisonner ma démarche, & détruire chez son foible Epoux les impressions favorables qu'il commençoit à prendre pour moi ; heureusement le Baron se crut assez fort pour soutenir ma vue sans danger. Non, ma Chere, lui dit-il, je suis enchanté de ma belle-Fille, je veux qu'elle reste & qu'elle m'embrasse, si elle sçait conserver le respect qu'elle te doit & l'inspirer à son Epoux; je suis persuadé que le plaisir de les avoir auprès de moi me fera vivre dix ans plus vieux. Voyez combien cette pauvre femme a d'attachement pour moi, me dit-il en me montrant la Baronne; elle pleure dans la crainte que tout ceci ne me rende plus malade que je ne le suis: Oh! c'est un bon cœur, & je serois bien ingrat si je ne mettois tous mes soins à la rendre heureuse. Je n'étois pas la dupe de ces larmes que le seul dépit

faisoit couler, ce qui ne m'empêchât pas de répondre. Si nos attentions pour Madame peuvent contribuer à son bonheur, j'ose vous assurer qu'elle n'aura rien à désirer, je réponds pour mon Epoux, nous lui devons beaucouop de reconnoissance pour les soins qu'elle a eu de vous, & le titre de votre Epouse lui donne droit à notre amitié & à nos respects; en prononçant ces paroles, je voulus lui baiser la main, ce que cette habile Comédienne ne voulut pas permettre; elle m'embrassa & m'assura de son amitié dans les termes les plus propres à en imposer: je feignis de la croire sincere, on a toujours un grand avantage sur les fourbes, quand on feint d'être leur dupe; il m'importoit de connoître cette créature, & je m'en m-nageois les moyens, en éloignant les soupçons qu'une trop grande pénétration auroit pû lui faire concevoir. Il étoit huit heures de soir, cependant je demandai permission de faire partir un exprès pour le Marquis qui étoit dans une de ses Terres à six lieues de là. La Baronne fit de grandes difficultés sur ce danger de voyager la nuit, elle vouloit à quelque prix que ce fût empêcher mon Epoux de paroître aux yeux de son Pere, elle s'étoit flattée

tée d'en trouver les moyens pendant la nuit; ma diligence rompoit toutes ses mesures, aussi assura-t-elle qu'il n'y auroit pas un seul domestique dans le Château qui voulût s'exposer à partir à une heure si indue, & qu'il falloit attendre au lendemain. Je me reprocherois toute ma vie, lui dis-je, d'avoir différé à mon Epoux le bonheur d'embrasser son Pere: mon Cocher partira de bon cœur, & prendra un de mes chevaux. Le Baron dont le foible étoit de vouloir être aimé, fut sensible à mon empressement: le Cocher partit, & mon Epoux arriva au Château sur les dix heures du matin. Je n'avois pas encore pû obtenir d'être admise dans l'appartement de mon beau-Pere; Madame qui n'en étoit pas sortie, m'avoit fait dire qu'il avoit un peu de fievre, & qu'il falloit le laisser reposer: elle voulut employer cette excuse lorsque mon Mari fut arrivé; mais le Baron pour cette fois manqua de complaisance, & un domestique l'ayant annoncé, il commanda qu'on le fit entrer, & le reçut avec de grands témoignages de tendresse. Nous passâmes huit jours avec mon beau-Pere, & quoique j'eusse les plus grandes égards pour son Epouse, & qu'elle semblât y ré-

répondre, il y eut vingt occasions où il fut aisé de voir que ma présence lui étoit à charge. Ce qui augmentoit son chagrin, c'est que le goût qu'il avoit pris pour moi, & sa tendresse pour ma Fille, prenoient chaque jour de nouveaux accroissements, elle craignoit sur tout que nous n'eussions quelques entretiens secrets avec lui, & l'obsédoit de maniere qu'il ne nous fût jamais possible de lui parler en particulier, quoique le malade parût en avoir envie; mais il s'étoit accoûtumé à obéïr à son tyran? & n'osoit s'affranchir de ce joug. J'ai dit le malade, parce qu'il ne quittoit pas son lit, quoique ses infirmités fussent de nature à avoir besoin d'exercice; assurément cette misérable cherchoit à abréger ses jours par l'étrange régime auquel elle l'avoit assujetti. Ce pauvre homme voyoit approcher avec autant de douleur le terme de notre séjour, que son Epouse le souhaitoit: tout d'un coup elle sembla le craindre, & joignit de fort bonne grace ses prieres à celles de mon beau-Pere pour nous engager à passer avec eux le reste du printemps. Nous y consentimes, & comme nous cherchions à deviner le motif d'un pareil changement, & que nous en parlions en nous
cou-

couchant, le valet de chambre de mon Mari nous dit qu'il avoit la clef de cette énigme. Ce garçon qui n'avoit que vingt-cinq ans, & qui étoit très bienfait, avoit touché le cœur de notre digne belle-Mere. Elle craignoit de le perdre, & se faisoit la violence de nous souffrir jusqu'à ce qu'elle l'eut déterminé à nous quitter. Comme mon Epoux étoit sûr de l'attachement de ce garçon qui s'appelloit Lainé, il lui ordonna de se servir du goût que cette femme avoit pour lui, pour d couvrir l'état ou son Pere avoit mis ses affaires, car il étoit plus que probable que cette malheureuse avoit employé le prodigieux ascendant qu'elle avoit sur lui, pour l'engager à nous desheriter; il lui recommanda encore de l'amuser assez pour nous procurer l'occasion de parler à mon beau-Pere. Lain s'acquitta de son rôle à merveille, il se radoucit par dégrés, & pendant qu'il s'entretenoit avec cette mégere, nous essayâmes à engager mon beau-Pere à se débarrasser d'un secret qui paroissoit lui peser. Vingt fois il vint sur le bord de ses lévres, & vingt fois la crainte de violer les serments qu'il avoit faits à sa Femme, le retint. Le soir Lainé étant venu deshabiller mon Epoux, s'assura avec.

avec beaucoup de ſoin s'il ne pouvoit être entendu, & me dit enſuite: Ah! Madame, le Ciel vous a inſpiré ce voyage pour ſauver la vie à M. votre Pere, l'arrêt de ſa mort eſt prononcé; mais vous n'avez rien à craindre, puiſque c'eſt par moi que ce crime doit s'exécuter. Vous concevez combien un tel débat devoit me ſurprendre, je demeurai pâle, tremblante, ainſi que mon Epoux, qui avoit peine à modérer ſon impatience & ſa frayeur. Nous demandâmes avec empreſſement à Lainé les circonſtances de l'horrible complot qu'il venoit de nous d'ecouvrir, & voici ce que cet honnête garçon nous apprit.

Nous ne nous étions pas trompés lorſque nous avions crus que mon beau-Pere étois ſurchargé d'un ſecret qu'il auroit ſouhaité pouvoir nous révéler, ſans en avoir la force. Il avoit deshérité ſon Fils comme je l'avois ſoupçonné, & donné tout ſon bien à ſon Epouſe par un acte qui étoit poſtérieur à ſon mariage; l'attachement qu'il commençoit à prendre pour ma Fille, lui faiſoit ſentir de vifs remords de cette injuſtice, & il eût ſouhaité la réparer: il avoit pris ſur lui d'en parler à ſon Epouſe & lui avoit propoſé de faire un nouveau Teſtament, par le-

lequel lui laiſſant la jouiſſance de tout ſon bien pendant ſa vie, il aſſureroit la propriété à cet Enfant après ſa mort. Cette malheureuſe qui avoit toujours appréhendé ce coup depuis notre arrivée, s'y étoit préparée, & loin de paroître irritée de ce changement, y avoit applaudi, & n'avoit exigé de lui qu'une condition, c'eſt qu'il nous laiſſeroit ignorer l'exiſtence du premier Teſtament, & feroit le fond ſans nous en avertir : elle vouloit, diſoit-elle, nous ſurprendre agréablement en nous préſentant cette piece qui la juſtifieroit des mauvaiſes intentions qu'on lui avoit ſuppoſées à notre égard, & lui ménageroit notre amitié ſi elle avoit le malheur de le perdre. Dès-lors elle reſolut de parer ce coup en avançant la mort du Baron, & n'étoit indéciſe que ſur la maniere de le faire périr pour ſe mettre à couvert des ſoupçons. La folle paſſion qu'elle avoit pour Lainé l'enhardit encore à commettre ce crime. Il eſt étonnant qu'elle eût pû ſe réſoudre à découvrir ce noir complot à ſon Amant : auſſi le lui eût elle caché ſi elle eût eſpéré pouvoir le faire réuſſir ſans lui, mais elle ſe défioit de ſes forces. Son premier deſſein avoit été d'employer le poiſon, cependant elle

ſon-

sentoit que ce genre de mort pouvoit laisser sur le cadavre des preuves de son crime, qui l'auroient exposée à nos soupçons & à notre vengeance. Elle crut qu'il seroit plus sûr de l'étouffer, & c'étoit de Lainé qu'elle attendoit du secours pour exécuter ce crime : le vieux Baron qui étoit extrémement vigoureux pour son âge, pouvant fort bien trouver dans son desespoir des forces suffisantes pour lui résister. Je sçais, dit-elle à ce garçon, que vous pouvez me trahir, mais vous le feriez sans me nuire, parce que vous seriez sans preuve, & qu'il me seroit facile de persuader au Baron que vous êtes d'accord avec les maîtres pour me perdre dans son esprit ; cela produiroit tout l'effet que je désire, il les prendoit en horreur, & laisseroit subsister les premieres dispositions dont je profiterois seule : si au contraire vous sçavez vous élever au-dessus d'un vain scrupule, quinze mille livres de rente, & ma main, seront votre récompense, & vous mettront pour le reste de votre vie dans une situation tranquille.

Lainé nous assura qu'il avoit eu beaucoup de peine à cacher l'horreur que cette abominable femme lui avoit inspiré : notre intérêt, & la sûreté de mon beau-

Pere

Pere eut la force de contraindre ce sentiment; il étoit convenu de tout avec elle, mais il lui avoit déclaré franchement qu'il vouloit s'assurer d'elle avant de devenir son complice, pour ne pas s'exposer à perdre le fruit de son crime. Elle s'étoit beaucoup recriée contre sa défiance, cependant comme elle l'avoit trouvé ferme dans ses soupçons, elle lui avoit dit d'imaginer ce qu'il y auroit de plus capable de le rassurer, & lui avoit promis de lui donner toutes les sûretés possibles, pourvû qu'elles ne fussent pas de nature à pouvoir lui nuire. Votre défiance, lui dit-elle, autorise la mienne, & jusqu'au moment où vous serez devenu mon complice, je ne ferai rien qui puisse vous fournir des armes contre moi, si vous n'étiez pas de bonne foi à mon égard.

Ce récit nous jetta dans la plus grande perplexité. Nous avions trop d'intérêt à prouver ce crime pour être reçus comme témoins, quand bien même nous fussions parvenus à nous en assurer par les discours de cette mégere. Un domestique à nous, eût été recusé par la même raison. D'ailleurs quand nous aurions eu toutes les preuves possibles, mon Epoux étoit bien éloigné de

de vouloir publier la noirceur de cette malheureuſe ; l'honneur de mon beau-Pere, dont elle portoit le nom, auſſi-bien, que le nôtre, nous impoſoit la loi du ſecret le plus profond. Nous paſsâmes toute la nuit à chercher les moyens d'éviter les malheurs que nous craignions, & le jour nous trouva dans la même irréſolution. Tous les partis qui ſe preſentoient à notre eſprit avoient des inconvénients qu'il étoit impoſſible de parer. Enfin la ſûreté de mon beau-Pere l'emporta. Mon Epoux réſolut de riſquer à perdre ſon bien en l'indiſpoſant, & ſon deſſein étoit de chercher à ſurprendre cette femme avec ſon valet de chambre, de lui annoncer qu'il ſavoit ſes horribles deſſeins, de la menacer d'une mort infame ſi on pouvoit découvrir, après la mort de ſon Pere, les moindres veſtiges d'une mort violente. Il devoit l'avertir en même-temps, que s'il étoit forcé de quitter le château, il s'établiroit dans une des chaumieres du village, pour être à portée de veiller à la ſûreté de ſon Pere. Ce parti nous auroit abſolument brouillés avec mon beau-Pere, & eût ſervi aux deſſeins de cette malheureuſe ; cependant c'étoit le ſeul qu'on pût employer avec

 ſuc-

succés. La Providence nous en fourni un autre, que nous ne pouvions ni espérer ni prévoir.

Cette femme avoit choisi pour ses entretiens avec Lainé, une salle qui étant au fond du jardin, lui avoit paru plus sûre qu'aucun des appartements de la maison; cette salle étoit accompagnée de quatre cabinets de charmille, qui étoient aux quatre coins, & où l'on ne pouvoit entrer sans passer dans la salle. Le jour que ma belle-Mere avoit choisi pour découvrir ses desseins à Lainé, étoit celui où une Servante de la maison avoit donné rendez vous dans un de ces cabinets, à un jeune Paysan dont elle étoit amoureuse; il y avoit à peine quelques minutes qu'ils y étoient, lorsqu'ils virent ma belle-Mere au bout de l'allée qui conduisoit au salon, & la crainte d'être chassée de la maison, engagea ces jeunes gens à se cacher dans des chévrefeuils trés-toufus qui bordoient une des fenêtres. Quoiqu'ils ne comprissent pas toute la conversation, ils en entendirent assez pour comprendre qu'il étoit questions de la mort de leur Seigneur; & le Paysan ne fut pas plutôt libre, qu'il courut avertir le Curé de ce qui venoit de lui arriver. Cet

Ec-

Ecléſiaſtique étoit allé dans un village voiſin, dont il ne revint que fort tard, ce qui l'empêcha de ſe rendre au Château ſur le champ, de crainte de faire ſoupçonner du myſtere à ſa viſite; il crut même devoir chercher un prétexte pour y venir de grand matin; & comme il avoit apporté du gibier la veille, il en chargea un valet, & dit chez lui qu'il vouloit nous en faire préſent. Il trouva le moyen de me donner un billet ſans être apperçu, par lequel il m'avertiſſoit qu'il avoit à parler en particulier à mon beau-Pere, & qu'il me prioit d'écarter ſon Epouſe. J'étois fort embarraſſée à trouver un expédient pour cela, lorſque l'émotion dans laquelle j'avois paſſé la nuit, jointe à celle que me donna le billet du Curé, me cauſa une foibleſſe qui véritablement n'étoit pas grande choſe, mais que j'exaggerai pour forcer la Baronne de reſter auprès de moi. Le Curé profita de ce temps pour voir mon beau-Pere, & lui rapporter le diſcours du Payſan. Ce pauvre homme demeura immobile lorſqu'il apprit que cette femme qu'il aimoit, & dont il croyoit être aimé uniquement, en vouloit à ſa vie; enſuite il eſſaya de la juſtifier, & fit entendre

 au

au Curé, que ce jeune homme pouvoit fort bien être un fourbe aposté par son Fils, pour essayer de ruiner la Baronne dans son esprit. Cet Ecclésiastique lui rappella les sentiments d'honneur qu'on avoit toujours remarqués dans mon Epoux & qui devoient l'empêcher de le soupçonner d'une calomnie si odieuse; il pesa sur les circonstances des serments que cette femme avoit exigé de lui pour nous cacher le dessein dans lequel il étoit de révoquer son Testament, & s'il ne le convainquit pas absolument, il lui fit concevoir assez de défiance pour obtenir de lui la permission de révéler à mon Epoux ce qu'il avoit appris. Le Baron fils remercia le Ciel qui lui procuroit des témoins non suspects, & comme le Curé lui annonçoit son valet de chambre comme complice du crime qui se méditoit, mon Epoux se hâta de justifier ce garçon, & d'apprendre au Curé qu'il avoit été instruit par lui de ce mystere d'iniquité. Ce Curé qui étoit un homme de bon sens, fit remarquer à mon Epoux que toutes les difficultés n'étoient pas levées, & ne lui dissimula point les soupçons que son Pere avoit jettés sur lui. Sa foiblesse pour cette femme est telle, ajoûta-t-il, qu'il ne pour-

pourra lui cacher l'accuſation que je viens de former contr'elle, ni réſiſter à ſes larmes, un ſeul mot de ſa bouche ſuffira pour la juſtifier dans ſon eſprit, & pour faire retomber ſur nous tout l'odieux de cette affaire. J'avoue que la dépoſition de nos deux témoins, ſoûtenue du témoignage de votre valet de chambre, ſuffiroit en Juſtice pour démasquer cette femme; mais l'honneur de votre famille vous défend de prendre cette voie; d'ailleurs, on ne punit point en France une volonté criminelle, quand il n'y a point eu un commencement d'action; & tous ceux qui n'ont pas l'honneur de vous connoitre, pourroient juger déſavantageuſement de vos motifs, en faiſant un ſcandale qui ne remédieroit à rien. Mon Epoux convint de la ſolidité de ce raiſonnement, & conclut qu'il n'y avoit d'autre moyen d'ouvrir les yeux de ſon Pere, qu'en lui fourniſſant un témoin dont il ne pût recuſer le témoignage. Le Curé s'offrit a nous dans tout ce qui dépendroit de lui, & mon Epoux lui propoſa de ſe cacher ſous une table qui étoit dans le ſalon, & qui étoit couverte d'un grand tapis. Il y conſentit, & pendant qu'il rendoit compte à mon beau-Pere de

cette résolution, j'eus soin de feindre la continuation de mon mal pour empêcher la Baronne de me quitter. Mon Epoux ayant placé le Curé dans le lieu dont on étoit convenu, rentra dans ma chambre, & me dit que son Pere étant seul, je devois surmonter mon mal pour lui tenir compagnie. Cela seroit d'autant plus à propos, dit ma belle-Mere, que j'ai des ordres à donner pour des affaires de quelque conséquence, que j'ai retardées à cause de l'indisposition de Madame. Nous savions parfaitement l'affaire qu'elle avoit envie de conclure, Lainé nous ayant averti qu'elle lui avoit donné rendez-vous dans cette salle sur les dix heures. Nous la laissâmes libre, & fumes trouver mon beau-Pere, dont la colere contre son Epouse commençoit à s'affoiblir; il se reprochoit sa crédulité, & alloit même jusqu'à soupçonner la probité du Curé. Nous passâmes un quart-d'heure à lui prouver l'injustice de ses soupçons, & nous le quittâmes ensuite pour aller au jardin. Ma belle-Mère parut déconcertée en nous voyant, & le Baron ayant demandé à son valet de chambre quelle affaire importante il avoit à traiter avec Madame? ce garçon

se jetta à ses pieds, comme nous en étions convenus, & nous avoua que l'espoir de faire sa fortune l'avoit engagé à écouter des propositions dont il avoit horreur, mais qu'enfin pressé de ses remords, il n'avoit accepté ce dernier rendez-vous que pour déclarer à cette femme qu'elle pouvoit jetter les yeux sur quelqu'autre, pour en faire le ministre de ses fureurs. Ayez pitié de moi, Monsieur, ajoûta Lainé; Madame vient de jurer que si je n'étois son complice, je serois sa victime, & qu'elle emploieroit contre moi le poison qu'elle avoit d'abord destiné à votre Pere. Nous étions persuadés que cette femme alloit tomber à nos pieds, & nous demander miséricorde. Quelle fut notre surprise, lorsque nous la vîmes lever les yeux au Ciel, & prendre Dieu à témoin de son innocence! C'étoit ce valet de chambre, qui lui avoit demandé cet entretien, pour l'instruire du projet que nous avions fait nous-mêmes d'empoisonner son Epoux; il lui avoit même remis le poison dont nous l'avions chargé. L'assurance avec laquelle elle nous accusoit, m'effraya à un tel point, que je tremblois de toutes mes forces; & je suis persuadée qu'un témoin de cet-

cette ſcene, n'eût pas balancé, ſur mon trouble, à me croire coupable. Mon Epoux étoit à peu près dans la même ſituation que moi, mais ſon ſilence venoit d'un autre principe. Sa colere contre cette femme étoit parvenue à ſon dernier periode, & dix fois il fut ſur le point d'en délivrer la terre. Elle profita de notre ſilence, pour nous accabler de reproches; mais la préſence du Curé, qui perdant patience, ſortit tout à coup de deſſous la table, la pétrifia & lui fit garder à ſon tour quelques moments de ſilence. Perfide, dit-elle à Lainé, tu m'as trahie; mais tremble, tu n'es pas encore où tu prétends; & je ſais les moyens de t'envélopper dans ma perte: en même-temps, elle ſortit la main qu'elle avoit dans ſon manchon, & en tira un piſtolet qu'elle déchargea ſur ce pauvre garçon, qui ne l'évita que par un miracle. Elle voulut ſortit dans le même moment, mais mon Epoux & Lainé l'arrêterent: le premier m'ayant priée de me retirer, je ſuivis le Curé qui fut retrouver mon beau-Pere pour lui rendre compte de tout ce qui s'étoit paſſé. Je n'aurois jamais pû croire juſqu'où alloit la foibleſſe de ce pauvre homme pour cette mi-

YLOR IN

misérable, si je n'en avois été convaincue par tout ce que je vis alors. Il connoissoit trop bien la probité de cet Ecclésiastique, pour oser recuser son rémoignage; cependant il lui demanda vingt fois s'il avoit bien entendu, & si la préoccupation ne lui avoit point fait une illusion involontaire. Il se rendit enfin, sans pouvoir nous déguiser combien il lui en coûtoit pour renoncer à l'espoir de justifier cette méchante créature; il demandoit à lui parler pour l'accabler de reproches, à ce qu'il disoit, mais il étoit aisé de voir qu'il se flattoit encore de pouvoir trouver dans ses réponses, ou des preuves de son innocence, ou du moins des raisons de diminuer l'atrocité des crimes dont elle étoit accusée: il consentit pourtant qu'elle fût enfermée dans un appartement écarté; mais il nous pria les larmes aux yeux de ne la point maltraiter & de la laisser libre. On le lui promit pour le tranquilliser, cependant, comme on avoit lieu de craindre qu'elle ne cherchât à attenter sur sa vie, on se crut dispensé de l'obligation de lui tenir parole, & on la lia de façon à l'empêcher de tourner sa fureur contre elle-même. Nous nous

 ras-

rassemblâmes ensuite, pour consulter ensemble sur les mesures qu'il convenoit de prendre dans une affaire si terrible ; quelques claires que fussent nos preuves ; elle ne l'étoient pas assez pour ce foible Vieillard qui paroissoit comme ensorcelé : cependant, dans la résolution où étoit mon Epoux, d'employer l'autorité pour faire enfermer cette misérable, il étoit convenable d'être autorisé par le Baron dans les démarches qu'il faudroit faire à cet égard. Le Ciel eut pitié de notre embarras : tout a coup mon beau-Pere parut se réveiller comme d'un profond sommeil, & nous pria d'aller demander à sa femme la clef d'un bureau qui étoit dans sa chambre ; il s'étoit rappellé avec quel soin elle gardoit cette clef ; & se persuade qu'il trouveroit dans ce bureau des preuves de son innocence ou de son crime. Il fut aisé de comprendre qu'on trouveroit beaucoup plus qu'on n'avoit espéré, par la fureur où tomba cette créature lorsqu'on lui demanda cette clef : elle ne l'avoit pas sur elle, & protesta qu'on lui arracheroit la vie plutôt que le secret du lieu où elle étoit : on fut donc réduit à forcer la serrure, & elle au-

auroit dû le prévoir. Mon beau-Pere chargea le Curé de ce soin, & nous pria en même-temps de nous tenir auprès de son lit, & lorsqu'on lui apporta un tiroir rempli de papiers; il eut la précaution de nous envoyer a l'autre bout de la chambre: il nous a avoüé depuis, qu'il craignoit que notre haine pour sa femme, nous engageât à y jetter quelques papiers à son désavantage. Il se vit bientôt réduit à nous demander pardon de ses soupçons; il trouva plus de soixante lettres qui constatoient différentes intrigues de cette femme, devant & après son mariage, & connut que sa mort & sa fortune avoient toujours été l'appât dont elle s'étoit servie pour faire tomber dans ses filets plusieurs des domestiques de la maison, ou des étrangers. Il tomba alors dans une extrémité opposée; il vouloit qu'on l'amenât dans sa chambre pour assouvir lui-même sa vengeance; il demandoit ses habits, assurant qu'une juste colere lui donneroit la force d'aller la percer de mille coups; il demandoit au moins qu'on la remît entre les mains de la Justice. Helas! elle tomboit entre les mains de la Justice de Dieu! Lainé qu'on avoit laissé auprès d'elle,

vînt nous avertir qu'elle étoit dans d'horribles convulsions : nous y courûmes, mais il n'étoit plus temps de la secourir; elle étoit expirante, & le Curé qui lui crioit de demander miséricorde au Seigneur, n'en put jamais tirer un signe de repentir; au contraire, elle le repoussoit avec horreur. Cette mort nous fit craindre de nouveaux embarras, mais on parvint à faire croire aux Domestiques qu'elle étoit naturelle: on ferma la bouche à la Servante & au jeune Paysan qui avoient averti le Curé, en leur donnant une somme pour se marier, & jamais personne n'eut aucun soupçon des causes & des circonstances de cette mort. Mon beau-Pere, guéri de la passion dont il avoit été si long-temps esclave, ne savoit comment nous exprimer sa reconnoissance : il nous pria de le tirer d'un lieu qu'il ne pouvoit plus voir sans horreur, & nous y consentîmes avec joie; il fut ttansporté à Rheims où il vécut encore six années. Je me livrai toute entiere aux soins qu'exigeoient son état & l'éducation de ma Fille : c'étoit auprès du lit du Vieillard que je lui donnois ses leçons, & je ne sortois que pour aller à l'Eglise dans les temps du devoir. Mon beau-Pe-

Pere, dans les commencements, craignit que mon assiduité auprès de lui, ne fût qu'un effet d'une complaisance qu'il supposoit devoir me coûter beaucoup; il m'exhortoit à me dissiper, à recevoir & à rendre des visites: mais sa situation étoit telle, que je n'aurois pû sans cruauté l'abandonner à d'autres soins que les miens. Je mis toute mon application à réveiller en lui les sentiments de réligion, de soumission aux ordres de la divine Providence. Dieu bénit mes bonnes intentions, & les horribles souffrances dont il fut accablé les dernieres années de sa vie, lui donnerent un moyen d'expier ses fautes, dont il profita. Sa reconnoissance pour moi fut si vive, qu'il vouloit m'instituer son héritiere, ce ne fut qu'à force de sollicitations, que je parvins à l'engager à faire son fils héritier, comme la nature l'exigeoit, & encore il n'y consentit, qu'à condition que ces biens me seroient substitués avec un plein pouvoir d'en disposer, si je survivois à mon Epoux & à ma Fille. La mort de mon beau-Pere apporta peu de changement au genre de vie que je menois depuis six ans, excepté que je me livrai un peu plus à l'exercice. Mon estime & mon

amitié pour le Baron, ma tendresse pour ma Fille, occupoient toute la capacité de mon cœur; & j'aurois beaucoup souffert, si j'avois été forcé par ce que l'on nomme divertissement & même bienséances, à me separer deux heures de suite de ma petite Julie. Elle répondoit à ma tendresse & à mes soins; sa raison avoit dévancé la saison ordinaire, & elle étoit, dès huit ans, une amie, une société pour moi. Trois Dames d'un mérite distingué nous faisoient une compagnie charmante: nous nous rassemblions toutes les après-dînées; on travailloit, on lisoit, on raisonnoit sur ses lectures. Les matinées étoient partagées entre la priere, les affaires domestiques & les exercices de charité: nous trouvions du temps pour tout, parce que nous n'en perdions point. Nous nous levions été & hyver à cinq heures & demie, ensorte qu'à huit heures, temps où le plus grand nombre des femmes sont encore au lit, nous avions fait nos prieres, le déjeûner, & donné nos ordres aux domestiques. Dès sept ans Julie étoit chargée de tenir régistre de la dépense; je faisois passer par sa bouche les ordres, les réprehensions même que j'avois à

fai-

faire aux domestiques; je l'avois accoûtumée à ne leur parler jamais sans demander le St. Esprit, à faire souvent des actes de foi sur l'avantage de leur condition à la nôtre, lorsqu'on la regardoit par les yeux de la foi. Ces leçons me sembloient essentielles à un Enfant qui joindroit à une beauté parfaite cinquante mille livres de rente, je voulois lui faire regarder ces frivoles avantages comme des dangers réels, & je parvins à lui en faire prendre cette juste idée: elle aimoit ma société, mes exercices, & cette vie nous paroissoit préférable à celle qu'on mene dans le grand monde, & dont j'avois été excédée pendant le court espace que j'avois vécu à Paris. Nous ignorions jusqu'au nom de l'ennui, & ma Fille étoit très-surprise, lorsqu'elle entendoit dire à certaines personnes que nous voyions très-rarement, qu'elles s'ennuyoient; & me demandoit toute étonnée, comment on pouvoit trouver la journée longue, pendant qu'elle auroit eu besoin d'y ajouter trois ou quatre heures, pour quantité de choses qu'elle souhaitoit & qu'elle n'avoit pas le temps de faire. Le Public ne pouvoit, ni concevoir l'agrément de

notre vie, ni nous la pardonner: j'étois une Misantrope, qui élevois en bourgeoise une Fille de condition qui auroit un million de bien; cet Enfant étoit la victime de ma bizarrerie, & le Baron n'avoit pas le sens commun, de pousser la complaisance jusques à m'abandonner son éducation. Ces discours parvinrent jusqu'à lui, il me demanda comme une faveur de contraindre mon goût, pour me conformer aux usages: je crus lui devoir cette complaisance, ma porte fut ouverte aux visites, & je me rendis assidue aux assemblées; ma pauvre Julie comprit bientôt à quoi il falloit attribuer cet ennui qu'elle ne pouvoit comprendre auparavant; elle se trouvoit excédée au sortir d'une conversation frivole, & ses bâillements involontaires la trahissoient malgré elle; enfin, elle assura si positivement son Pere; que ce nouveau genre de vie la rendoit misérable, qu'il nous laissa la liberté de suivre notre goût. Ce n'est pas que je voulusse soustraire ma Fille au grand monde; je savois qu'elle étoit destinée par son rang & sa fortune à y tenir sa place; mais j'étois charmée que son propre goût me donnât le temps de la

former

former à ma fantaisie: je voulois établir sa vertu sur des fondements solides, la prémunir contre les fausses maximes, dans un âge où les impressions sont si aisées à prendre pour le bien ou pour le mal, & où elles font des trances si profondes dans le cerveau, qu'elles sont presque ineffaçables. Convaincue que le bonheur ou le malheur de la vie, dépend des premieres années, je ne voulois perdre aucun instant de celles de ma Fille: elle aimoit l'étude, les conversations solides, la pratique du bien; mais ces goûts, elle les eût bientôt perdus dans la dissipation, si on eût continué à l'y livrer. Je le fis comprendre au Baron, & comme je viens de vous le dire, il prit sur lui de mépriser les discours publics, & me laissa la maîtresse: c'étoit pour suivre le plan que je m'étoit formé à cet égard, que nous restions à Rheims; j'étois résolue de partager mon temps entre cette Ville & Paris, lorsque l'ame de ma chere petite auroit acquis assez de consistance, pour l'exposer sans danger au tumulte & à la séducttion. De nouveaux événements dérangerent mes projets: je touche au moment où toutes mes plaies se rouvrirent,

au

au moment où je vis disparoître la douce tranquillité dont je jouissois depuis dix ans; au moment enfin qui devoit décider du reste de ma vie si Dieu n'eût fait un miracle en ma faveur, en m'accordant de si grandes graces, qu'elles me rendirent victorieuse dans les combats les plus dangereux & les plus pénibles.

Le Baron avoit pris goût à la petite société que je rassemblois chez lui, & passoit avec nous une partie du jour, dans les moments qui étoient employés aux affaires domestiques, dont il m'avoit absolument abandonné le soin, il alloit jouer une partie de Piquet dans un Caffé où se rassembloient tous les honnêtes gens de la ville: il y vit un Etranger dont la figure étoit si intéressante, qu'il chercha l'occasion de l'entretenir: il nous en fit l'éloge en rentrant au logis, & chaque jour il revenoit plus charmé de la solidité de son esprit & de la bonté de son caractere. L'intérêt qu'il prenoit à cet Etranger, qui se faisoit nommer le Chevalier d'Aumont, augmenta par la reconnoissance que cet inconnu marqua des attentions de mon Epoux. Cet aimable jeune homme paroissoit plongé dans une mélancholie

dont

dont rien ne pouvoit le distraire ; il se tenoit dans un endroit écarté de la salle, le coude appuyé sur une table, & cachant son visage dans sa main. Au moment que mon Epoux entroit, il quittoit cette posture, son visage s'animoit, il paroissoit faire tréve avec son chagrin, & recherchoit sa conversation avec autant de soin qu'il fuyoit celle des autres : à peine mon Epoux étoit il sorti, que le Chevalier s'éloignoit, & ne paroissoit plus jusqu'à l'heure où il pouvoit espérer de retrouver le Baron. La conduite de cet homme intriguoit tout le monde, on s'informoit, on le questionnoit en vain, & il mit en défaut la curiosité des plus clairvoyants; on ne put même parvenir à découvrir de quel pays il etoit, car il parloit également bien toutes les langues de l'Europe, à ce qu'assuroient des Anglois & des Allemands, auxquels par politesse il avoit bien voulu servir d'interprête. On faisoit mille raisonnements, tous plus ridicules les uns que les autres, par rapport à cet homme, les uns disoient que c'étoit un Espion, d'autres soupçonnoient d'être un Adepte; il y en eut qui penserent que quelques mauvaises affaires l'avoient obligé de fuir de

son

ſon pays, & que la crainte d'être reconnu l'obligeoit à vivre retiré; enfin, on fut juſqu'à penſer que c'étoit une Fille qui déguiſoit ſon ſexe, & malgré les ſoixante ans du Baron, on lui attribua cette amoureuſe métamorphoſe. Mon Epoux entraîné par une douce ſympathie, attendoit avec impatience le moment où il pouvoit rejoindre cet inconnu, il partageoit ſa triſteſſe, & la ſimplicité de ſes habits n'indiquant pas l'opulence, il penſa que ſa triſteſſe pouvoit être occaſionée par ſa mauvaiſe fortune. Comme il me faiſoit part de ſon goût pour le Chevalier & de ſes ſoupçons, je l'encourageai à tâcher de s'attirer ſa confiance pour mettre fin à ſes malheurs, ſuppoſé qu'ils n'euſſent d'autre cauſe que l'indigence. Ce deſſein s'accordoit parfaitement avec la générosité du Baron, & il ſe reprocha de n'avoir pas cherché plutôt à devenir utile à ce galant homme; il lui propoſa donc une promenade, & avec tous les ménagements dont une ame délicate peut être capable en pareil cas, il lui laiſſa entrevoir ſes ſoupçons, & lui offrit ſon crédit, ſa bourſe & ſa maiſon; enfin il lui dit que de quelque nature que fuſſent ſes chagrins, il pouvoit compter
ſur

ſur un ami réel qui n'auroit point de plus grande ſatisfaction que de pouvoir lui être utile. L'Etranger le remercia avec l'expreſſion de la plus vive reconnoiſſance; mais; il ajoûta en ſoupirant, que ces malheurs étoient de nature à n'attendre de reméde que de la mort. Il faut avouer pourtant, ajoûta t-il, que mes infortunes ont trouvé quelque adouciſſement dans cette ville: l'honneur de votre amitié, le plaiſir de vous voir quelquefois, ſont diverſion aux cruels tourments auxquels je ſuis condammé. Conſervez-moi vos bontés, Monſieur, c'eſt le ſeul bien qui puiſſe m'être ſenſible, & qui ſuſpende mes maux; ils ſont d'une nature bien étrange, puiſqu'il ne m'eſt pas permis de les répandre dans votre ſein. Mon Epoux attendri des larmes que l'Etranger ne pouvoit retenir, l'embraſſa ſans avoir la force de parler, & mêla ſes larmes avec les ſiennes. Il n'oſa inſiſter ſur une confidence qu'on lui refuſoit, mais il preſſa l'Etranger de ne point regarder ſes maux, de quelque nature qu'ils fuſſent, comme ſans reméde. C'eſt la ſolitude dans laquelle vous vivez, qui entretient votre mélancholie, lui dit-il; prêtez-vous à la ſociété, je puis vous en procu-

curer une dont j'ose espérer que vous serez content; c'est celle de mon Epouse, son esprit & son caractere ont tant de rapport avec le vôtre, que l'amitié la plus solide vous unira bientot, & ce sentiment est bien capable de suspendre les noirs chagrins dont vous me paroissez dévoré. C'est encore un effet de mon malheur, lui répondit l'Etranger, de ne pouvoir accepter l'avantage que vous m'offrez; la justice que le public rend à votre Epouse, m'a fait connoître son mérite; mais j'ai renoncé pour jamais à la société des personnes du sexe; soyez persuadé, Monsieur, que des raisons que vous approuveriez si je pouvois vous les communiquer, m'engagent à ne point m'écarter de résolutions que j'ai prises à cet égard. Conservez-moi votre amitié, je vous le répéte, elle me tient lieu de tout.

Le Baron me rapporta le soir la conversation qu'il avoit eue avec cet aimable infortuné, & je vous avoue que je commençai à trouver de la vraisemblance dans les discours de ceux qui croyoient que le prétendu Chevalier étoit une Fille amoureuse du Baron, d'autant plus qu'on m'avoit parlé avec admiration de la beauté de cet inconnu, qui

qui l'emportoit, disoit on, sur les plus aimables femmes de la ville. Le Baron convint de la perfection de ses traits; mais il se mocqua de l'idée qu'on avoit sur ce déguisement, & encore plus des motifs auquel on l'attribuoit: Un homme de mon âge, disoit-il, ne pourroit avoir excité une passion si extraordinaire, & puis, quel eût été le but d'une telle conduite? N'avoit-il pas donné occasion à cet inconnu de lui ouvrir son cœur; si c'eût été ce que l'on supposoit, elle eût rompu un silence qui ne pouvoit la conduire à rien. Quoique le Baron n'ajoûtât aucune foi aux discours qui se tenoient, il eut cependant la délicatesse de m'offrir le sacrifice du plaisir qu'il goûtoit dans la conversation de l'inconnu; je n'eus garde d'y consentir, quoique je fusse moins incrédule que lui; mais mes soupçons se changerent bientôt en certitude, quand j'appris que le prétendu Chevalier avoit loué un appartement qui avoit une vue sur notre jardin; il y avoit fait mettre une jalousie qui lui permettoit de nous voir sans être vû, & un garçon qui le servoit nous assura qu'il passoit ses jours à cette fenêtre. Le Baron instruit de cette circonstance, me dit en

riant:

riant : ne cherchons plus la cause d'une si étrange conduite, elle se dévoile d'elle-même : c'est de vous sans doute, ma Chere, que cet homme est amoureux; sa vertu lui fait craindre les charmes de votre conversation. Je lui sais bon gré de sa prudence, elle étoit nécessaire à mon repos. Quoi, dis-je en riant à mon Epoux, prétendez-vous de me donner le change, & jouer la jalousie pour m'empêcher de me livrer aux fureurs qu'elle inspire? Je ne connois point votre Chevalier, qui, selon toutes les apparences, ne m'a jamais vue, & ne me verrá jamais, du moins si cela dépend de moi; après l'idée que vous venez de me faire appercevoir, jé serois bien fâchée qu'il eût accepté vos offres. Quoique j'eusse affecté ce petit mouvement de dépit par un pur badinage, le Baron en parut embarrassé; mais voyant que je ne pouvois m'empêcher de rire de tout mon cœur du sérieux dont il avoit pris mon badinage, il continua sur le même ton, & me dit : Je ne saurai jamais m'offenser de vous voir aimée, ma Chere, c'est un sentiment si naturel lorsqu'on vous a vue, qu'il y auroit de l'injustice à en faire un crime; je le pardonnerois au Chevalier plus qu'à

qu'à tout autre, avant un discernement exquis; la tentation seroit trop vive pour espérer qu'il y résistât; tout ce que je pourrois exiger de l'amitié que nous nous sommes jurée, c'est qu'il ne cherchât point à vous inspirer une reconnoissance trop vive; il est fait de maniere à fléchir les plus cruelles, & quelque grande que soit votre vertu, ce seroit l'exposer du moins à une rude fatigue, que de lui mettre en tête un ennemi si redoutable. Nous passâmes le reste du jour à nous entretenir de l'Inconnu, & mon Epoux en étoit tellement occupé, que cette conversation revenoit à tous les moments du jour. Ma Fille ne se contentoit pas de l'écouter, elle souhaitoit beaucoup de voir cet homme que son Pere aimoit tant, & ses questions sur son air, ses traits & ses actions ne tarissoient point. Le hazard lui procura ce qu'elle désiroit avec tant d'ardeur. Un jour de Fête qu'un accès de fievre me retenoit au lit, ma Fille suivit son Pere à l'Eglise; mon Epoux ayant apperçu le Chevalier, il l'appella en sortant, & lui dit que ce seroit pousser l'éloignement du sexe trop loin, que de refuser de saluer sa Fille. Je lui souhaiterois quelques années de

plus, ajoûta-t-il, sa vue nous vengeroit peut-être du refus que vous avez fait de connoître sa Mere. Le Chevalier parut interdit de ce reproche, il regarda tristement ma Fille, ses yeux se remplirent de larmes, & ayant pris sa main, qu'il baisa respectueusement, il jetta un profond soupir. Ma petite sentant que cet homme lui avoit mouillé la main, le regarda fixément à son tour, & l'impression de la tristesse qui étoit peinte sur son visage, passant dans le cœur de cet Enfant, elle se mit à pleurer amerement, & lui demanda en sanglottant, pourquoi il s'affligeoit de la voir. Le Chevalier avoit le cœur si serré, qu'il ne lui fut pas possible de prononcer un seul mot, & faisant une profonde révérence, il se retira, laissant mon Epoux & ma Fille dans un étonnement facile à comprendre. Ma Fille continua de pleurer de bon cœur, & en entrant dans ma chambre elle se jetta dans mes bras en me disant : Ah! ma chere Mere, j'ai vû le Chevalier; qu'il est aimable! quel dommage qu'il soit si triste! Voyez ma main, me dit-elle, elle est encore mouillée de ses larmes, je n'ai pas voulu l'essuyer pour vous la montrer. En même-temps elle la frotta de son mou-

mouchoir, & me dit : Je veux garder ce mouchoir, mon Papa dit que ce Chevalier eſt le plus honnête homme du monde, ſes larmes ſont précieuſes; mais pourquoi les ai je fait couler? En même-temps elle porta ce mouchoir à la bouche, & baiſant l'endroit qui étoit mouillé, elle me pénétra de frayeur. Elle n'avoit pas douze ans, mais elle ne reſſembloit que trop à ſa Mere du côté du cœur, & je vis d'un coup d'œil tout ce que j'aurois à craindre du Chevalier ſi ma Fille pouvoit le revoir. Son Pere qui n'avoit garde de penſer qu'à ſon âge on pût prendre une paſſion ſérieuſe, n'attribua cette action qu'à ſon bon cœur, & ſe faiſant un plaiſir de l'embarras qu'il alloit lui cauſer, il lui dit: Ne ſoyez pas ſurpriſe, ma chere Julie, des larmes que le Chevalier a répandues en vous voyant; j'en connois le motif; il vous aime, & comme il craint que je ne veuille pas lui donner la permiſſion de vous épouſer, cela cauſe ſa triſteſſe. Effectivement je ſerois fâché qu'il devînt votre Mari, cependant ſi véritablement vous aviez de l'amitié pour lui, cela pourroit m'engager à ſurmonter ma répugnance. Parlez-moi avec ſincérité, ſeriez-vous bien aiſe

 d'a-

d'avoir un tel Mari ? La petite perſonne, quoiqu'elle ignorât l'art de feindre, eſquiva fort adroitement une réponſe poſitive, & dit à ſon Pere : Mon Papa, pourquoi auriez-vous de la répugnance à me laiſſer épouſer cet homme que vous aimez tant ? C'eſt qu'il n'eſt pas riche. Bon, répondit Julie avec vivacité, il eſt bien néceſſaire d'être riche ; ne m'avez-vous pas dit mille fois, que ce n'étoit pas l'argent qui rendoit heureuſe, & qu'il n'y avoit que la vertu ? Ainſi, ſi le Chevalier m'aimoit, & que je fuſſe une grande Fille, vous ne le laiſſeriez pas mourir de chagrin faute de m'épouſer, puiſque vous aſſurez qu'il eſt le plus honnête homme du monde, & vous aimeriez mieux cela que de grands biens. Je conviens que le Chevalier a beaucoup de vertus, lui dit le Baron, que je l'aime comme mon Fils, & cependant j'aurois une bonne raiſon pour lui refuſer mon conſentement, dans la crainte que vous ne fuſſiez fachée de ne pas devenir la femme d'un grand Seigneur. Il faudroit que je fuſſe bien ſotte, répondit Julie ; Dieu merci je ne ſuis ni ambitieuſe ni intéreſſée, & ſi vous me donnez jamais la permiſſion de choiſir un Mari, j'en prendrai un qui

soit doux, complaisant, aimable, en un mot, qui ressemble au Chevalier; car je suis sûre qu'il est tout cela, il y a long-temps que je le croyois, parce que vous me l'aviez dit, & à présent je le crois, parce que j'ai connu tout cela sur son visage. Mais je pense que je suis un Enfant dont vous vous mocquez, votre Chevalier ne m'aime point, il étoit triste avant de m'avoir vue, & je suis une sotte de vous parler sérieusement sur une pareille matiere. Cette tirade, qui divertit mon Epoux, me fit faire de sérieuses réflexions sur le caractere de ma Fille; je fis comprendre à son Pere que de tels badinages n'étoient plus de saison; & comme il insistoit sur son âge, je le priai de remarquer qu'elle étoit Fille d'une Mere dont le cœur avoit été précoce. Les jours suivants, le Baron, contre son ordinaire, ne dit pas un mot du Chevalier; la petite, qui accouroit ordinairement à lui lorsqu'il parloit, & qui avoit coûtume de lui en demander des nouvelles, se tint à l'écart d'un air rêveur, & ne pouvoit s'empêcher de laisser échapper des soupirs qui m'intriguoient beaucoup. J'étois résolue de l'obliger par mes caresses à m'ouvrir

 so-

son cœur; de nouveaux incidents l'autoriserent à en manifester le penchant, & en lui rendant sa tranquillité & sa joie, vinrent troubler bien cruellement la mienne, comme je vous l'ai déja annoncé.

Un dérangement occasionné par la mort d'un fermier, obligea mon Epoux d'aller pour quelque temps dans une de nos terres, qui n'étoit qu'à trois lieues de Rheims. Je passai tout le jour de son départ dans une agitation bien extraordinaire: la conduite que je devois garder avec ma Fille en étoit le prétexte, & la conduite du Chevalier un motif réel. J'avois sur son sujet une inquiétude ridicule, puisqu'elle avoit pour objet un homme que je ne connoissois pas. Je fus long-temps couchée sans pouvoir me débarrasser de ces idées confuses, & je ne pus parvenir à fermer l'œil qu'à minuit sonné. J'étois dans mon premier sommeil lorsque j'entendis frapper à ma porte à grands coups redoublés, ou plutôt je m'apperçus qu'on l'enfonçoit, des voix confuses crioient au feu de tous côtés, & je ne doutai point qu'il ne fut dans ma maison; l'épaisse fumée dont j'étois presque suffoquée me donna une entiere certitude de ce malheur:

heur : plus occupée du sort de ma pauvre Fille que de mon propre danger, je me jettai toute nue sur le plancher pour voler à son secours : la frayeur apparemment avoit troublé mes sens, puisqu'il me fut impossible de trouver ma porte. J'entendois plusieurs personnes dans l'escalier, je leur criai de toutes mes forces de ne point penser à moi, & de ne songer qu'à sauver ma Fille. Au moment la porte de ma chambre fut enfoncée, & l'horreur du spectacle qui s'offrit à mes yeux ne s'effacera jamais de ma mémoire. Une antichambre qui étoit commune à mon appartement & à celui de ma Fille étoit embrasée ; je vis la femme de chambre de ma chere Julie s'élancer au travers des flammes, & comme elle passa sur un endroit du parquet qui étoit déjà brûlé, elle tomba & disparut à mes yeux. Cet exemple ne put m'arrêter ; déterminée à la sauver, ou du moins à périr avec elle, je m'efforçois d'échapper à deux hommes qui me retenoient, lorsque l'ombre de des Essarts, à ce que je croyois, se présenta à ma vue ; il me saisit d'une main puissante, me remet entre les mains de quelques inconnus, en leur ordonnant d'un ton qui me parut plus qu'humain, de veiller

à ma sûreté, & à mes yeux se jette au milieu de l'embrasement pour pénétrer dans la chambre de Julie. Je ne vis plus rien alors, je perdis connoissance, & quand je repris mes sens, après avoir été cinq heures dans cet état, les premiers objets qui frapperent ma vue furent ma Fille & mon Epoux qui se désespéroient de ma situation. Je les regardai d'un œil stupide & égaré, j'avois peine à me persuader que tout ce qui s'étoit passé cette nuit ne fût pas un songe, & j'étois occupée a en constater la réalité plus que de ce qui étoit présent devant mes yeux; cependant par un mouvement machinal, je serrai ma Fille dans mes bras, je la touchai comme pour m'assurer de son existence: après quelques moments je voulus parler, ma langue se refusa à mes desirs; & il me fut impossible d'articuler un seul mot. Tout d'un coup je me sentis suffoquer, & je crus n'avoir plus que quelques instants à vivre. Un Chirurgien qui ne m'avoit point abandonnée depuis le moment où l'on m'avoit portée dans cette maison, se hâta de me donner un coup de lancette au pied, sans même attendre l'eau chaude qu'il avoit commandée: le sang ne sortit d'abord que goutte à goutte; mais à peine mon pied

pied fut-il dans l'eau qu'il ſortit à grands flots. Je ſuis perſuadée que je dois la vie à ce prompt ſecours ; mon oppreſſion diminua, & au bout d'une demi-heure je fus hors de danger. Mon Epoux transporté de joie de l'aſſurance que lui donnoit mon Eſculape qu'il n'y avoit plus rien à craindre pour ma vie, le Baron, dis-je, me demanda permiſſion de ſortir un moment pour me préſenter le Chevalier mon liberateur : le Chevalier, lui dis-je avec ſurprice en me levant ſur mon ſéant avec une vivacité qu'on n'attendoit pas d'une perſonne épuiſée par la frayeur & l'abondance du ſang qu'elle avoit perdu : non, ce n'eſt point au Chevalier que je dois mon ſalut & celui de ma Fille ; le Ciel a fait un miracle pour notre conſervation ; un de ſes habitants nous a ſauvées, j'ai reconnu ſa voix, ſes traits ; quel autre auroit pû réuſſir à tirer ma chere Julie du milieu des flammes ? Mon Epoux en m'entendant parler ainſi crut fermement que la frayeur avoit dérangé mon cerveau, & le Médecin qui le crut auſſi lui jetta un coup d'œil, & me dit : nous le croyons comme vous, Madame, mais il n'eſt pas temps d'admirer ce prodige, vous avez beſoin de repos,

& j'espere que vous voudrez bien remettre les éclaircissements sur ce sujet à un temps où nous serons tous plus tranquilles ; ce soin du Médecin fut un coup de Providence pour moi, puisqu'il me laissa le temps de réfléchir, sans quoi j'aurois découvert au Baron un mystere qu'il devoit ignorer éternellement pour son repos ; je restai donc tranquille en apparence, & je prêtois une oreille attentive à tout ce que l'on disoit autour de moi ; j'entendois ma Fille qui disoit à plusieurs personnes qui entroient dans la chambre, que les cheveux & les habits de ce pauvre Chevalier étoient brûlés, aussi-bien que ses sourcils. Il l'avoit trouvée occupée à faire de vains efforts pour enfoncer une porte qui donnoit sur un escalier dérobé, & qui avoit été condamnée : selon toutes apparences elle eût échoué dans un projet au-dessus de ses forces, si le Ciel n'eût veillé à sa sureté ; le Chevalier eût bientôt arraché les clous qui la fermoient, & porta cette pauvre Enfant jusques dans la maison où l'on m'avoit mise par son ordre, & ayant appris que j'étois secourue par des amis, & par un Chirurgien & un Médecin qu'on avoit appellés, il fit prendre un cheval à son valet, & le

char-

chargea de partir sur le champ pour faire venir mon Epoux; il avoit ordonné qu'on l'avertît à tous les quarts d'heure de ma situation, & après avoir pris toutes ces mesures, il étoit retourné chez moi pour veiller sur les travaux de ceux qui étoient occupés à éteindre l'incendie, & empêcher la distraction de nos effets. Ses soins & les promesses qu'il fit au nom du Baron, inspirerent tant d'ardeur à ceux qui étoient accourus à notre secours, que mon Epoux trouva le feu éteint en arrivant, & n'eût plus d'autre inquiétude que celle que lui donnoit mon évanouissement. Julie avoit fait ce récit pendant le temps où son Pere s'étoit absenté pour forcer le Chevalier à venir recevoir mes actions de graces; je le vis bientôt rentrer fort triste, & sans m'adresser la parole, parce que je feignois d'être assoupie pour ne rien perdre de ce qui se disoit, il dit à quelques amis, vous me voyez au désespoir, le Chevalier notre libérateur se dérobe à ma reconnoissance; il avoit chargé un domestique de l'avertir lorsqu'on croiroit mon Epouse hors de danger, & l'ayant appris il s'est fait amener un cheval qui étoit tout prêt, & a disparu sans qu'on puisse soupçonner de

quel côté il a porté ses pas. Il est aisé de comprendre dans quel embarras me jettoient ces discours, qui loin d'éclaircir mes idées, ne servoient qu'à les embrouiller davantage, je ne pouvois me dissuader de la pensée que c'étoit à des Essarts que nous devions notre salut : il me sembloit le voir encore, le son de sa voix étoit présent à mes oreilles, & je penchois toujours à croire que c'étoit son ame bienheureuse à laquelle Dieu avoit permis de reprendre l'apparence d'un corps pour notre salut : cependant mon Epoux & ma Fille s'obstinoient à dire que c'étoit le Chevalier qui l'avoit tirée du milieu des flammes ; comment accorder ces idées avec celles que j'avois de la mort de mon Amant ? La conduite du Chevalier depuis le temps qu'il étoit à Rheims, le portrait que m'en avoit fait mon Epoux ; mais plus que tout cela, sa fuite & son obstination à ne point paroître à mes yeux, sembloient ne pouvoir convenir qu'à des Essarts, tout m'annonçoit que le Chevalier & lui n'étoient qu'une même personne. Je me rappellai en ce moment les circonstances de sa perte ; ma Mere ne l'avoit pas vû expirer, elle n'avoit point trouvé son corps, rien n'empêchoit de penser qu'il

avoit

avoit pû être sauvé par un heureux hazard. J'eusse adoptée cette idée, si le silence qu'il avoit gardé depuis ce moment n'eût balancé dans mon esprit l'espoir flatteur de son existence; comment se persuader qu'il eût pû nous la laisser ignorer? deux ans s'étoient écoulés avant mon engagement avec le Baron: avoit-il pû passer un temps si considérable sans s'offrir à mes yeux, sans écrire à sa Mere ou à la mienne? supposé que ce fût lui qui vivoit dans la même ville que moi, s'il m'aimoit encore, sa tristesse, son attachement pour mon Epoux, les larmes, qu'il avoit répandu en voyant ma Fille; tout m'annonçoit la continuation d'une passion sans espoir: comment avoit-il pû la contraindre dans le temps où elle n'étoit point criminelle? au milieu de ces différentes pensées, je sentois qu'ils s'opéroit en moi un changement qui me faisoit frémir d'horreur: tout l'amour que je lui avois porté autrefois venoit de renaître de sa cendre, ou plutôt je sentois qu'il n'avoit jamais cessé de remplir mon cœur, qu'il s'y étoit nourri, conservé sous le nom de vénération & d'amitié; si tant est qu'on en puisse ressentir pour ceux qui n'existent plus. Dans le même temps où la dé-

délicateſſe de ſa conduite arrachoit mon admiration, mon lâche cœur ne pouvoit approuver ſes ménagements, je le trouvois cruel d'avoir vêcu ſi long-temps proche de moi ſans me laiſſer ſçavoir au moins qu'il vivoit encore. Je traitois de barbarie la force qu'il avoit eu de s'éloigner de moi dans un temps où il m'avoit donné de ſi fortes preuves de ſon reſpect & de ſa tendreſſe. Ces injuſtes penſées ne ſubſiſterent pas long-temps : je rougis d'avoir pû les écouter un moment ; je me trouvois indigne des ſentiments que le plus vertueux des hommes avoit conſervés pour moi : je rougis de répondre ſi mal à l'attachement d'un Epoux que j'outrageois, & je vous aſſure que je fus long-temps ſans oſer le regarder en face, tant j'avois honte de mon infidélité, quoiqu'elle fût abſolument involontaire : je détestois mon propre cœur, je remerciois le Ciel de lui avoir inſpiré un courage ſupérieur au mien, & à force d'efforts je parvins à former un déſir ſincere de l'oublier abſolument. En vérité ma foible vertu ne put aller plus loin, & je demeurai la proie des ſentimens les plus cruels & les plus oppoſés. Malgré le pénible d'une telle ſituation, je craignois

de

de m'en distraire, & c'étoit, ce me semble, une consolation pour moi de ne perdre aucun des déchirements que j'éprouvois: à la fin pourtant j'ouvris les yeux, & je m'efforçai de prendre une contenance; j'y réussis mal, & si l'on n'eût attribué mon état à la crainte que j'avois éprouvée, il eût été aisé de s'appercevoir qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire dans mon ame; je passai plusieurs jours dans cette situation; insensible pour tout ce qui m'environnoit, je ne m'appercevois pas des inquiétudes que je causois à mon Epoux & à ma Fille: l'un & l'autre ne quittoient point le chevet de mon lit, & mon Epoux avoit déjà passé deux nuits dans ma chambre, lorsque les pleurs de ma Fille, qui le pressoit en vain de prendre quelque repos, me tirerent de cette espece de léthargie. J'invitai mon Epoux à s'aller coucher, l'assurant que j'étois beaucoup mieux, & que ma tête commençoit à se remettre: ces paroles, les premieres qui lui parurent raisonnables depuis mon accident, lui causerent une joie si vive, que je fus tentée de me lever pour me jetter à ses pieds, & lui avouer que je ne méritois pas le tendre intérêt qu'il prenoit à ma vie. Si je surmontai ce mouvement, ce

ne fut point la crainte de me dégrader dans ſon eſprit qui m'y engagea, mais la conſidération de ſon repos, qu'un tel aveu auroit abſolument ruiné. L'aſſiduité du Baron auprès de moi n'avoit point empêché les recherches qu'il faiſoit faire de mon libérateur : il avoit envoyé ſur toutes les routes pour tâcher de retrouver ſes traces, & n'avoit rien appris qui put lui donner aucune lumiere ſur le lieu de ſa retraite. Le matin du troiſieme jour il reçut une Lettre d'un caractere inconnu pour lui, mais dont l'auteur étoit trop préſent à mon cœur pour que je puſſe méconnoître ſon écriture, & elle me cauſa une ſi grande émotion, qu'il fallut me la relire une ſeconde fois, tant je fus hors de moi à la premiere lecture. Elle étoit conçue en ces termes.

LETTRE

LETTRE

DU CHEVALIER D'AUMONT AU BARON DE BATTEVILLE.

Je ne me plains plus de mon mauvais ſort, Monſieur, puiſqu'il m'a procuré l'ineſtimable bien de ſauver Madame votre Epouſe & Mademoiſelle votre Fille, & m'a donné en cela l'occaſion de vous prouver combien mon attachement pour vous étoit ſincere. C'eſt la premiere faveur que j'ai reçu de la fortune. Des malheurs ſans exemples m'ont forcé à m'expatrier dans ma jeuneſſe & me pourſuivent avec une opiniâtreté que rien n'égale: j'ai perdu tout ce qui pouvoit m'attacher à la vie, & je ſuis encore forcé de m'arracher aux douceurs que je goûtois dans votre commerce. Rien n'exiſte plus pour moi dans le monde, & je n'exiſte plus pour perſonne: ceux qui pourroient prendre quelque intérêt dans ma fortune, me croyent au nombre des morts. Adieu, Monſieur, adieu pour jamais. Que je vive au moins dans votre ſouvenir. Si le

le ciel terminoit mes peines en finissant ma vie, vous seriez informé & de mon nom & de mes infortunes; je suis sûr qu'alors vous approuveriez les raisons d'une conduite qui a dû vous paroître bien extraordinaire. Mon attachement pour vous, a son principe dans la reconnoissance; des personnes qui me sont extrêmement cheres, vous ont dû leur bonheur, & je ne saurois payer avec tout mon sang les obligations que je vous ai. *Le Chevalier d'*AUMONT.

Cette Lettte fut une nouvelle énigme pour le Baron. Si le commencement étoit capable de lui donner quelques soupçons de la vérité, la fin dérangea toutes ses idées. Il ne pouvoit comprendre sur quels bienfaits le Chevalier fondoit la reconnoissance dont il lui parloit, ayant entierement perdu l'idée de la pension qu'il avoit faite à Madame des Essarts tant qu'elle avoit vêcu. Mais sa gratitude pour cet inconnu étoit bien vive; il en parloit sans cesse; il faisoit répéter à Julie l'état terrible où étoit le Chevalier lorsqu'il étoit entré dans sa chambre, & à chaque fois il regrettoit de ne pouvoir être en état de reconnoître une amitié si rare. Ma Fille lui disoit quelquefois avec in-

gé-

génuité : Si ce pauvre Chevalier n'eût pas été tout brûlé, j'aurois cru comme ma chere Mere, que c'étoit un Ange ; car il n'y a pas deux hommes dans le monde qui eussent voulu s'exposer ainsi pour sauver une personne qu'ils n'auroient vû qu'une fois. J'écoutois avec ravissement ces conversations sans être en état d'y prendre part, je craignois de trahir un secret si important pour notre repos commun, & je bénissois le Ciel qui fermoit les yeux au Baron, sur une aventure qui me paroissoit si claire. Je vous ai dit qu'il faisoit faire d'exactes perquisitions du Chevalier, & qu'elles avoient été inutiles. C'étoit encore un effet de la protection du Ciel : dans les transports de reconnoissance qui agitoient le Baron, il eût peut-être forcé ce fidéle Amant de se démasquer pour se soustraire à ses instances ; la main de ma Fille étoit le prix qu'il lui destinoit : elle appartenoit de droit, disoit-il, à celui qui avoit exposé sa vie pour conserver la sienne. Il s'expliquoit hautement de ce dessein & en avoit prévenu sa famille, qui pour le coup ne pouvoit m'accuser de le lui avoir inspiré ; car tout le monde savoit que je ne connoissois

point

point le Chevalier. Les parents qui avoient compté sur une alliance illustre, furent allarmés de ce projet, & croyant qu'il seroit facile de me faire entrer dans leurs vûes, parce qu'il paroissoit que je n'avois pas été consultée: deux des premiers parents me vinrent faire des représentations à ce sujet, & tâcherent de piquer ma vanité, car je passois toujours pour gouverner mon Epoux, & c'étoit, disoit-on, la premiere fois qu'il avoit osé décider par lui-même. On m'insinua donc qu'il étoit inoüi que le Baron voulût marier sa Fille sans mon aveu; qu'on avoit trop bonne opinion de ma sagesse, pour croire qu'on eût osé me parler d'un tel mariage, par rapport à un inconnu, un homme sans doute sans naissance, puisqu'il prenoit tant de soin de la cacher; enfin à un Misantrope, pour ne rien dire de plus; car on supposoit qu'il n'avoit cherché à s'insinuer dans l'esprit du Baron, que pour l'amener à ce mariage; on en vint même à dire que le feu avoit été mis dans la maison par ordre de cet avanturier, qui sans doute avoit suborné quelques domestiques pour cela, afin de se rendre nécessaire. Toute ma patience

ne

ne put suffire en écoutant une si horrible calomnie. Le Chevalier capable d'une telle noirceur, m'écriai je! quoi! la vertu la plus pure n'aura pû le mettre à l'abri d'une si horrible calomnie! quoi! ce martyr de la charité, de la constance! . . . Je m'arrêtai & rougis d'en avoir trop dit. Messieurs, ajoutai-je, je ne connois le Chevalier que sur le témoignage que mon Epoux m'a rendu de lui; il ne m'a point consultée sur le dessein dans lequel il paroît de lui donner sa Fille; cependant l'estime que j'ai pour M. de Batteville, ne me permettra jamais de penser qu'un homme qu'il honore de son amitié, puisse être coupable des forfaits que vous lui attribuez: il est inconnu pour nous, peut-être ne l'est-il pas au Baron; quoiqu'il en soit, on ne me trouvera jamais, je ne dis pas rébelle à ses volontés, mais même mécontente de tout ce qui lui plaira d'ordonner du sort de sa Fille. S'il juge à propos d'en disposer en faveur de son libérateur, j'applaudirai à ses motifs, sans même souhaiter d'en être instruite, & je ne m'écarterai jamais de l'obéissance respectueuse que je lui dois. Au reste, il me semble que vous vous allarmez trop légere-

po
av
tre
cr
en
ro
de
fa
tâ
pa
Ep
mi
lui
ét
ſa
tr
po
d'
in
na
de
po
po
da
m
à
ma
qu
do
rer

[illegible] exprimoit ſes
[illegible] noble & ſi
[illegible] que le Baron
[illegible] fois à ce généreux
[illegible] ſon, ſa bourſe, ſon
[illegible] qui avoit été inébranlable
[illegible] J'ajoutai (ce qui étoit
vrai)

-ai) que long-temps avant l'accide
-1 feu, mon Epoux avoit conçu u
haute idée du Chevalier, qu'il m
-oit dit plusieurs fois, qu'il croir
voir fixé le bonheur de sa Fille,
ouvoit la voir unie à un homme
stimable; & qu'il n'étoit point, éto
ant qu'après lui être redevable de
onservation de ce qu'il avoit de p
-her, ce qui n'étoit en lui qu'une v
éité, ou plutôt un souhait, se
changé en une ferme résolution.

Lorsque ces deux hommes m'eur
quittée, je réfléchis sur l'espece d'
probation que je venois de donner
dessein du Baron. Mon amour p
ma Fille étoit tel, que je ne sen
nulle répugnance pour un mariage
auroit assuré son bonheur. Elle ai
des Essarts, je n'en pouvois dou
je n'en étois point surprise, il
décidé que tout ce qui m'appart
devoit partager mes sentiments
lui: je craignois avec raison qu
semblable à sa malheureuse M
constance de cette chere Enfant
pour elle une source féconde
les maux que j'avois éprouvés
donc consenti avec joie à c
devint l'Epouse de des Ess

rement: la fuite du Chevalier n'annonce point le desir de profiter de la bonne volonté de mon Epoux, & la seule reconnoissance qu'il exige pour le service qu'il nous a rendu, est de mettre fin aux recherches qu'on a faites pour découvrir le lieu de sa retraite. Je ne vous cacherai point le dessein où je suis, d'engager M. le Baron à respecter ses volontés à cet égard; c'est, ce me semble, une sorte de témérité que de vouloir forcer cet honnêté homme à recevoir nos bienfaits; après la maniere dont il s'est exprimé dans une lettre qu'il écrivit à mon Epoux trois jours après son départ: c'est sur cette lettre que je vous prie de juger du caractere de cet homme généreux, & non sur des bruits que la malignité la plus noire a pû inventer.

En finissant ces mots, je leur remis la lettre de des Essarts, & j'eus la douce satisfaction de les voir s'attendrir sur le sort d'un homme qui exprimoit ses malheurs d'une maniere si noble & si forte: je leur appris aussi que le Baron avoit offert plusieurs fois à ce généreux inconnu, sa maison, sa bourse, son crédit, & qu'il avoit été inébranlable dans ses refus. J'ajoutai (ce qui étoit vrai)

vrai) que long-temps avant l'accident du feu, mon Epoux avoit conçu une si haute idée du Chevalier, qu'il m'avoit dit plusieurs fois ; qu'il croiroit avoir fixé le bonheur de sa Fille, s'il pouvoit la voir unie à un homme si estimable ; & qu'il n'étoit point étonnant qu'après lui être redevable de la conservation de ce qu'il avoit de plus cher, ce qui n'étoit en lui qu'une velléïté, ou plutôt un souhait, se fût changé en une ferme résolution.

Lorsque ces deux hommes m'eurent quittée, je réfléchis sur l'espece d'approbation que je venois de donner au dessein du Baron. Mon amour pour ma Fille étoit tel, que je ne sentois nulle répugnance pour un mariage qui auroit assuré son bonheur. Elle aimoit des Essarts, je n'en pouvois douter & je n'en étois point surprise, il étoit décidé que tout ce qui m'appartenoit devoit partager mes sentiments pour lui : je craignois avec raison que trop semblable à sa malheureuse Mere, la constance de cette chere Enfant ne fût pour elle une source féconde de tous les maux que j'avois éprouvés : j'eusse donc consenti avec joie à ce qu'elle devint l'Epouse de des Essarts, & pour

pourtant je ne pouvois me promettre de voir une telle union sans mourir: les combats journaliers que j'avois à soutenir par la contrariété de ces sentiments, me jetterent dans une langueur qui me fit espérer que la fin de ma vie s'approchoit, & les pressentiments que j'avois à cet égard, eussent peut être été vérifiés, si l'auteur de ma situation ne m'en eût fourni le remède.

Il y avoit six mois que je menois cette vie languissante, lorsque le valet de chambre du Baron, dont je vous ai déjà parlé, fut obligé de faire un voyage à Paris. Il rencontra des Essarts au Luxembourg & fit un cri de joie en le voyant. Ah! Monsieur le Chevalier, lui dit-il, que mon Maître auroit de joie, s'il avoit le plaisir de vous revoir: si vous saviez combien il s'est donné de mouvements pour découvrir votre retraite, combien il a été mortifié de ne pouvoir vous retrouver, vous n'auriez pas le courage de lui laisser ignorer plus long-temps le lieu où vous êtes. Il vous destine Mademoiselle sa Fille que vous avez sauvée, & c'est un bruit public qu'elle restera Fille, si on ne peut réussir à vous la faire accepter. Mon ami, lui

dit

dit le Chevalier, je suis parfaitement reconnoissant des bontés de Monsieur le Baron, mais il ne m'est pas possible d'en profiter, pour des raisons qu'il approuveroit s'il pouvoit les connoître. Il s'informa ensuite de la santé de toute la famille, n'osant lui demander de mes nouvelles en particulier. Ce garçon lui apprit que je n'étois pas encore bien remise de l'accident dont il avoit été le témoin, que j'avois conservé une mélancolie dont rien ne pouvoit me distraire; ce qui chagrine extrêmement mon Maître & la jeune Demoiselle: je suis persuadé, ajouta-t-il, que vous rameneriez la joie dans la maison, & vous devriez bien me donner permission d'avertir Monsieur le Baron que vous êtes à Paris. Vous le pouvez, lui répondit des Essarts, mais si vous ne me donnez pas votre parole d'honneur de ne lui point parler de ma rencontre, je ne resterai pas vingt-quatre heures dans cette Ville. Lainé comprit au ton ferme dont ces paroles furent prononcées, que la résolution où étoit le Chevalier de s'éloigner de nous, étoit inébranlable, & ne voulant pas le forcer à fuir une seconde fois, il lui promit de garder le silence & lui tint parole.

Ce que des Essarts venoit d'apprendre, le força à rompre le silence qu'il avoit gardé jusqu'alors avec moi. Il s'étoit intéressé si particulierement à tout ce qui avoit rapport à moi pendant son séjour à Rheims, qu'il connoissoit toutes mes liaisons; ma principale amie étoit une Dame d'une éminente vertu, & sur laquelle il crut pouvoir compter pour me faire tenir sa lettre: il priois cette Dame de me la remettre en secret, parce qu'elle traitoit d'une affaire qui ne regardoit que moi & ma famille, & qu'il étoit de la derniere conséquence qu'elle ne fût connue de personne. Cette Dame qui me connoissoit trop, pour craindre de se compromettre en prêtant son secours pour une intrigue, ne fit point de difficulté de me rendre le service qu'on exigeoit d'elle. Je reçus cette lettre avec un saisissement qui lui ouvrit les yeux: elle ne me cacha point ses soupçons, & je faisois trop de cas de son estime, pour ne pas tout sacrifier au desir de la conserver. D'ailleurs, mon cœur étoit oppressé & succomboit sous le poids de ses peines; je sentois que j'avois besoin des conseils d'une amie vertueuse: je crus donc que la Pro-

Providence me ménageoit cette occasion pour fortifier ma foiblesse, & je lui ouvris sincerement mon ame. Cette Dame qui avoit une piété solide, loin de me faire des reproches, s'attacha à me consoler & à me plaindre : elle avoua que ma situation étoit pénible, mais elle me releva de l'abbattement où m'avoit jetté la crainte de manquer à mes devoirs par la continuation d'un amour que je détestois. Pourquoi craignez-vous, femme de peu de foi, me dit elle? Des sentiments involontaires ne peuvent nous rendre coupables aux yeux d'un Dieu qui connoit le limon dont il nous a formés; tant que vous combattrez votre penchant, il sera le moyen & la matiere des plus grandes victoires : je ne veux pas dire que vous n'ayez pas de faute à vous reprocher dans cette occasion; votre abbattement en est une, & une grande ingratitude envers le Seigneur qui vous a miraculeusement soutenue dans une telle tentation. Confiez-vous en lui, & reconnoissez votre foiblesse: croyez que vous pouvez avec sa grace recouvrer une parfaite tranquillité, j'ose vous la promettre en son nom.

Il est certain que ma mélancolie avoit

ſa principale cauſe dans la crainte d'être infidelle à mon Epoux par les mouvements involontaires de mon cœur, comme je vous l'ai déjà dit. Raſſurée par mon Amie, il me ſembla qu'on m'avoit ôté un poids énorme : j'évaluai ſans préoccupation les diſpoſitions de mon ame, & j'eus la joie de ne rien trouver en moi qui pût faire naſtre le remords. Je remis à mon Amie la lettre de des Eſſarts ſans vouloir l'ouvrir, & je la priai d'en faire elle-même la lecture, & de la ſupprimer en tout ou en partie, ſelon qu'elle le jugeroit à propos : elle y conſentit, & après l'avoir vûë elle la trouva tellement propre à fortifier mon ame, qu'elle me conſeilla de la lire toute entiere ; voici ce qu'elle contenoit :

LETTRE

DE DES ESSARTS

A MADAME DE BATTEVILLE.

MADAME,

QUe ne pouvez-vous être témoin des remords que votre ſituation excite dans mon ame. J'avois cru n'avoir plus de malheur à appréhender, parce

ce que j'étois parvenu au dernier période de l'infortune : Hélas ! les plus cruels me restoient à essuyer ; je n'étois que malheureux depuis le jour où je perdis l'espoir de vous appartenir, je suis devenu criminel ; j'ai cédé lâchement au désir de me rapprocher de vous, de m'en entretenir, de m'assurer par moi-même que vous etiez heureuse ; mon cœur se soulageoit & trouvoit une félicité, ou du moins une treve à ses peines dans le commerce d'un homme qui m'étoit cher, parce qu'il avoit été l'instrument de votre bonheur, parce qu'il avoit celui de vous appartenir. Vous êtes devenue la victime du seul soulagement que je me sois permis pendant l'espace de treize ans ; la tristesse profonde dans laquelle vous vivez depuis l'instant fatal qui m'offrit à votre vue, me fait craindre avec sujet d'avoir reveillé dans votre cœur une tendresse qui ne nous est plus permise. Ce sentiment, qui feroit le bonheur de ma vie s'il pouvoit exister sans crime, me rend actuellement le plus malheureux de tous les hommes, parce que je suis devenu le plus coupable. N'ajoûtez point à ma douleur, Madame ; celle que m'a causé votre perte elle eût suffit pour m'ôter la vie, si la Provi-

dence ne me l'eût conservée malgré moi. O temps heureux! où maître de moi-même je vous fis céder dans mon ame à celui qui seul doit l'occuper toute entiere, qu'êtez-vous devenu? que je paye cher une foiblesse que je regardois comme innocente! je ne voulois que vous respecter, vous chérir comme une sœur; un feu mal éteint s'est rallumé de sa cendre; à peine eus-je commencé à respirer le même air que vous, qu'il devint contagieux à ma foible vertu: loin de m'effrayer du retour de mes premiers sentiments, je n'y vis que de l'innocence; nul engagement ne m'ôtoit la liberté de disposer de mes vœux, je crus ne rien faire de contraire au devoir en consacrant le reste de ma vie à n'en former que pour vous. Je me rassurai sur la pureté de ma flamme, jamais elle n'a produit en moi une seule pensée, dont la plus austere sagesse eût pû s'effrayer. Misérable que j'étois! pouvois-je oublier que vous deveniez mon idole! & l'oubli de Dieu, dans lequel j'ai vécu pendant le temps où j'ai resté à Rheims, ne devoit-il pas me faire sentir combien ma passion étoit contraire à ce que je lui devois? enfin sa miséricorde a jetté sur moi un regard favorable; mes

yeux

yeux se sont ouverts en apprenant le triste état où je vous ai réduite: vous le dirai-je, Madame? & pourquoi craindrois-je de vous faire un aveu qui ne peut manquer de plaire à votre vertu. Le mouvement d'horreur dont je me suis trouvé saisi en mesurant la profondeur de l'abîme dans lequel j'étois tombé; cette horreur, dis-je, a chassé pour jamais de mon cœur une passion incompatible avec ma vertu, mon ame a recouvré la tranquillité de mes premieres années, nous n'étions point nés l'un pour l'autre; & la sage Providence en nous séparant par des voies si extraordinaires, a sans doute prévenu notre perte, qui étoit infaillible si nous nous fussions unis contre ses décrets. Voilà ce que je comprends à présent de la maniere la plus claire; j'aurois consenti à mourir mille fois plûtôt que de faire un tel aveu il n'y a que deux jours; & actuellement je le fais sans peine, je me flatte même que vous partagerez ce sentiment, qui seul peut vous rendre votre premiere tranquillité: votre cœur est vertueux, il n'est point fait pour l'ingratitude; ce que vous devez au Baron vous doit forcer à m'oublier: il faut même que vous vous serviez du

pouvoir que vous avez sur son esprit, pour l'engager à respecter mon secret; c'est l'unique moyen de me retenir en Europe. J'irois me cacher au fond de l'Amérique plutôt que d'exposer de nouveau ma foible vertu ; je ne renonce pourtant pas au bien de conserver pour vous une amitié qui doit être éternelle. Encore quelques années, & réunis dans le séjour de la charité, nous pourrons nous aimer sans crime. Adieu, Madame; prouvez-moi que je vous fus cher en m'oubliant, & vous completterez la félicité dont je commence à jouir depuis que je vous ai sacrifiée au devoir.

Mon Amie ne s'étoit point trompée lorsqu'elle avoit cru que cette lettre étoit propre à m'affermir dans mes bonnes résolutions: je pris celle de rendre la joie à mon Epoux que ma tristesse faisoit sécher sur pied; ma chere Julie dépérissoit à vue d'œil, & j'allois bientôt avoir à me reprocher sa mort & celle du Baron: cette affreuse pensée augmenta mon courage, Dieu exauça les vœux de des Essarts, le calme se rétablit dans mon ame, mais je fus long-temps obligée de combattre contre des ressouvenirs trop chers oncore. Cette situation, quelque pénible qu'elle fût, n'étoit pas sans con-

consolation; il est si doux d'être content de soi, de n'avoir rien à se reprocher: cet heureux état dédommage de tout ce qu'on fait de plus difficile, & voilà ce que je vous mandois dans cette lettre qui a excité votre curiosité; je suis heureuse parce que je suis sans remords, je renouvelle mon sacrifice à tous les instants; & Dieu, dont la bonté est infinie, paye les efforts que je fais pour lui obéir par un calme & une paix que la sainte Ecriture nous exprime en l'appellant un banquet délicieux & perpétuel. Cette réflexion du Chevalier, que nous nous serions perdus en nous unissant, me fit souvenir de ce que ma vertueuse Mère me dit lorsqu'elle entreprit de me faire modérer une passion qui ne faisoit que de naître, & qui avoit déjà toute sa force. *Si Dieu vous a destinés l'un à l'autre, il sçaura bien lever les obstacles qui s'opposent à votre mariage.* Ces difficultés s'étoient multipliées au lieu de disparoître, & avoient formé de l'amas des circonstances les plus extraordinaires, une impossibilité morale à une union qui faisoit l'objet de nos vœux. N'étoit ce pas nous marquer d'une maniere bien sensible qu'il les desapprouvoit, & en falloit-il d'au-

tres preuves à des personnes convaincues que rien n'arrive par hazard, & que ce qu'un vulgaire insensé appelle événement fortuit, devient un ordre pour ceux qui regardent les causes secondes comme les exécutrices de cette volonté divine, qui fait tout servir à notre bien : ce fut à cette vue que je dûs le retour de ma raison, & le changement qui se fit en moi, rappella la joie & le bonheur que j'avois bannis de l'ame de mon Epoux & de ma Fille : je pensai alors au seul remédę qui pouvoit me guérir radicalement, c'étoit le Mariage de ma Fille avec des Essarts ; je ne l'avois pas imaginé, c'étoit le Baron qui l'avoit déterminé sans mon aveu, & dans mes principes cette disposition me paroissoit un ordre de la Providence : mais comment y résoudre le Chevalier ? comment accorder ce dessein avec la ferme resolution où il étoit de s'eloigner de nous ? je ne voyois dans ce projet qu'une chimere agréable que rien ne pouvoit réaliser ; j'abandonnai à Dieu le soin de la faire réussir, si elle étoit selon sa volonté sainte ; & en attendant je fis sentir au Baron que c'étoit mal reconnoître les obligations que nous avions au Chevalier que de vouloir l'en récompen-

penser à notre mode : il sçait vos intentions, ajoûtai-je, & comme il ne paroît pas disposé à entrer dans vos vues, il faut le servir à son gré, & lui laisser garder l'*incognito* qu'il chérit ; j'avois prévu la curiosité que j'allois exciter chez mon Epoux, il me demanda avec empressement par quelle voie j'avois découvert qu'il étoit instruit du dessein de lui donner sa Fille ; je lui avouai que le Chevalier s'en étoit expliqué avec notre Amie, & l'avoit priée de nous demander comme une grace de le laisser tranquille dans la retraite qu'il s'étoit choisie : mon Epoux soupira de douleur en recevant cette priere, & ma Fille y fut beaucoup plus sensible qu'il ne convenoit à son repos. Vous vous souvenez du changement prodigieux qui se fit en elle ; sa gaieté l'abandonna, on ne la vit plus que rêveuse, & pendant une année entiere, toute l'amitié qu'elle avoit pour nous ne put l'engager ni à se vaincre, ni à m'ouvrir son cœur ; elle convenoit du changement qui s'étoit fait en elle & en nioit la cause, ne l'attribuant qu'au dérangement de sa santé, qui à la vérité n'étoit pas bonne. Les Médecins qui furent consultés appuyerent cette

 opi-

opinion, & me conſeillerent de lui faire prendre les eaux de Forges. Mon Epoux diſpoſe tout pour ce voyage, dans lequel la Dame qui avoit été ma confidente devoit nous accompagner : trois jours avant celui que nous avions fixé pour notre départ, le Baron fut pris d'une attaque de goutte ; il étoit ſujet à cette maladie, ainſi je n'en fus point effrayée, & comme il s'affligeoit du délai que cet accident mettoit à un voyage qu'il croyoit néceſſaire à la ſanté de Julie, je lui propoſai de la confier à mon Amie, ne pouvant me réſoudre à le quitter dans la ſituation douloureuſe où il étoit, & où mes ſoins lui étoient néceſſaires : il approuva ce deſſein, & ma Fille partit. Pendant les ſix ſemaines qu'elle paſſa à Forges, j'eus ſujet de croire que ſa maladie, ſoit qu'elle vint du corps ou du cœur, commençoit à ſe diſſiper ; ſes lettres avoient le ton d'une perſonne gaie, & parfaitement libre ; elle n'avoit plus que quinze jours à y demeurer, lorſque mon Epoux ſe trouva dans le plus grand danger, ſa goutte remontoit, & les Médecins m'aſſurerent que ſi les efforts qu'ils faiſoient pour la rappeller aux extrêmités ne réuſſiſſoient pas, rien

ne

ne pouvoit le ſauver: je n'eus point la cruauté de lui cacher ces funeſtes nouvelles, & il apprit ſon état avec cette tranquillité que donne l'eſpoir d'une éternité bienheureuſe à un mourant, dont la vie a été innocente, & remplie de bonnes œuvres. Comme il ſouhaitoit de revoir ſa Fille encore une fois, je fis partir Lainé avec une femme de chambre pour la ramener en diligence; je ſçavois que mon Amie avoit des affaires indiſpenſables à Paris, où elle devoit reſter huit jours, & je n'aurois pas voulu que ſa complaiſance pour moi l'eût engagée à les négliger: ma diligence fut inutile, Julie n'arriva que quelques heures après la mort de ſon Pere. Vous fûtes témoin de ma douleur & de la ſienne, & votre ſenſibilité pour la perte d'un homme qui avoit été votre ami, juſtifia l'excès de la notre, qui ne put être adoucie que par les circonſtances d'une mort qui ſembloit être les gages de ſon ſalut. Il avoit reçu ſes Sacrements avec une piété dont toute la ville fut édifiée; il me fit appeller enſuite en préſence de ſon Curé, qui étoit ſon Confeſſeur, & auquel il remit ſon Teſtament: il me demanda pardon de toutes les fautes qu'il

pouvoit avoir commises à mon égard, & m'assura qu'elles avoient été involontaire. Il ajoûta: J'emporte au tombeau la douleur de n'avoir pû m'acquitter envers le Chevalier, chargez-vous de ma reconnoissance, & si vous aviez le bonheur de le découvrir, engagez ma Fille à le recevoir pour Epoux, quel que soit l'état de sa fortune: vous y serez autorisée par mon Testament; & j'atteste le Ciel, qu'indépendamment du service qu'il nous a rendu, la connoissance que j'avois de ses bonnes qualités m'eût engagé à faire ce choix par le seul désir de la rendre heureuse. Ce furent les dernieres paroles de mon Epoux qui expira dans mes bras: ma Fille me trouva dans les premiers transports de ma douleur, & la nécessité de modérer la sienne fut pour moi un puissant motif de rappeller à mon esprit ces paroles de l'Apôtre, qui nous avertit qu'il n'appartient qu'aux Payens de pleurer leurs morts. On assembla la Famille pour faire l'ouverture du Testament du Baron, & prendre les arrangements convenables aux affaires de ma Fille; cette précaution devint inutile, mon Epoux m'ayant fait hériticre, & s'en rapportant uniquement à moi.

moi du sort de sa Fille. Vous savez les discours désavantageux que cette disposition a fait tenir sur mon compte; les Parents en avoient donné l'exemple, & sans avoir égard à la vive affliction dans laquelle j'étois plongée, me firent des reproches sanglants, comme si j'eusse dicté ce Testament, dont il est vrai que j'ignorois absolument la teneur; l'ignorance où j'étois à cet égard me causa quelque surprise au moment de la lecture; on m'accusa de jouer la comédie; en un mot, on en vint jusqu'à me menacer de faire casser ce Testament, & de prouver qu'il étoit l'ouvrage de la séduction; & on me conseilloit d'y rénoncer pour éviter un éclat qui me couvriroit de honte, en démasquant mes artifices. Pendant qu'on se répandoit ainsi contre moi en invectives sanglantes, Dieu me fit la grace de posséder mon ame; je puis même vous assurer, que regardant cet emportement des Parents de ma Fille comme une preuve de l'amitié qu'ils lui portoient, je n'eus pas le moindre ressentiment contre eux, & j'aurois consenti volontiers à ce qu'ils exigeoient de moi, si je n'avois appréhendé qu'on n'attribuât cette démarche à la crainte ou aux remords. Ma Fille ne

ne fut pas si modérée; elle parla à ses Parents avec force, & leur fit honte des grossieretés dont ils venoient de m'accabler, & avec une fermeté qu'on ne devoit pas attendre d'une fille de quatorze ans, assura la famille qu'elle ne souffriroit point qu'on attaquât le Testament de son Pere: Si vous l'entreprenez, leur dit-elle, je m'échapperai de ses mains; car on mettroit sur son compte les efforts que je ferois pour éclairer les Juges; j'irai me jetter à leurs pieds, je leur ferai connoitre les vertus d'une femme que vous traitez si indignement; je leurs prouverai la sagesse des derniers dispositions de mon Pere. Je les approuve bien sincerement; il a rendu justice à ma Mere en faisant dépendre mon sort de ses volontés; je suis tranquille sur ma fortune tant qu'elle dépendra d'elle; & quelque respect que j'aye pour le reste de ma famille, on me pardonnera si je dis que mes interêts sont mieux entre ses mains que dans toutes autres. Elle rappella ensuite à ses Parents le refus que j'avois fait de la succession de mon beau-Pere, & parvint à les faire rougir de leur emportement, sans pourtant calmer leurs craintes; j'étois dans un âge à pouvoir

pouvoir penser à un second mariage, & c'étoit ce qui les faisoit tembler pour ma Fille; car ils étoient d'ailleurs fort honnêtes gens, comme vous le savez. Vous n'ignorez pas non plus les éloges qu'on donna à la conduite de ma chere Julie, qui fut proposée pour modéle à toutes les Filles. Il ne me resteroit plus que des événements domestiques à vous raconter, & vous m'en ferez grace; je dois pourtant vous faire part d'une chose pour laquelle j'ai besoin de votre pénétration. Quelques jours apres celui où vous partites pour la campagne, ma Julie vint me trouver dans mon cabinet pour me rendre compte de certains arrangements que je lui avois confiés, & qui regardoient des legs pieux qu'avoit fait son Pere. La plus importante de ses volontés reste à exécuter, lui dis-je, vous savez à quel Epoux il vous a destinée, je me persuade qu'il ne seroit pas impossible de trouver les traces du Chevalier, & je me prépare a faire les perquisitions nécessaires à ce sujet. Epargnez-vous ce soin; ma chere Mere, me dit ma Fille; il ne sera jamais mon Epoux; c'est avec douleur que je me montre rébelle aux dernieres volontés de mon respectable Pere; mais lorsqu'il

qu'il ſouhaita cette union, il crut faire mon bonheur, & ne prévoyoit pas l'horrible répugnance que j'aurois pour ce mariage. Elle eſt telle, ma chere Mere, que ſi je ne comptois pas aſſez ſur vos bontés pour croire que vous n'uſerez point de votre autorité pour me forcer à ce mariage, je ne balancerois pas à me faire Religieuſe pour l'éviter, Julie s'étoit jettée à mes pieds pour me faire cette étrange déclaration, qui dérangea tellement les idées que je m'étois faites ſur elle, que je ne ſavois que lui répondre. J'avois remarqué en elle tous les ſymptomes d'une violente paſſion pour le Chevalier; elle n'avoit point cherché à contraindre des ſentiments que ſon Pere approuvoit; j'avois craint à la vérité de ſonder ſon cœur, dans l'appréhenſion où j'étois de laiſſer pénétrer les ſentiments du mien; je penſai donc que le ſilence que j'avois gardé avec elle, lui avoit fait craindre que la ſeule complaiſance que j'avois pour ſon Pere, m'avoit fait conſentir à ſes deſſeins, & qu'elle ne feignoit cette répugnance que pour connoître quelles étoient mes intentions, ou plutôt mon inclination à cet égard. Vous me ſurprenez, ma

chere

chere Julie, lui dis-je, après avoir gardé quelque temps le silence; j'avois cru découvrir en vous des dispositions absolument contraires à ce dégoût que vous m'énoncez, & qui ne me paroît pas vraisemblable; vous avez aimé le Chevalier, j'en suis sûre, & j'avois découvert votre penchant pour lui avant même qu'il eût exposé sa vie pour sauver la vôtre; ce service n'étoit pas propre à diminuer l'amour qu'il vous avoit inspiré; & j'ai cru m'appercevoir qu'il s'étoit augmenté par l'approbation de votre Pere: j'avoue que j'ai différé d'y joindre la mienne, & je vais vous expliquer les motifs de mon silence: La fuite du Chevalier sembloit s'opposer à nos vues; sans en pénétrer les motifs, je la regardois comme un obstacle que nous aurions de la peine à vaincre, & je voulois par mon silence vous engager à prendre quelque pouvoir sur vous-même, pour ne pas vous abandonner à un sentiment auquel je n'avois pas donné formellement mon aveu. Des réflexions sur cette affaire m'ont fait croire qu'elle n'avoit pas autant de difficultés que je l'avois craint, & supposé que le Chevalier ne soit pas engagé, je ne saurois croire qu'il fût assez

aveugle sur ses propres intérets, pour refuser sa fortune & son bonheur; s'il y consent, ma chere Fille, croyez fermement qu'il remplira le plus ardent de mes désirs; ce que mon Epoux m'a dit de son caractere & de ses vertus, me fait croire qu'il est tel qu'il le faut pour assurer votre bonheur, & les ordres de votre Pere se joignant à cette persuasion, m'engageroient à le préférer pour vous à un Prince qui vous offriroit sa main. Vous dites que le Chevalier n'est point engagé, me répondit Julie en me regardant fixement; vous avez donc oublié, ma chere Mere, les expressions de sa lettre ? ou elles vous sont échappées. Tout y respire une passion malheureuse & sans espoir; respectons sa constance, & épargnons-nous la honte de tenter inutilement de le rendre infidele.

J'embrassai ma Fille, & lui dis en riant: si je n'étois sûre que ma chere Julie n'a jamais lû de Romans, je croirois qu'elle auroit puisé dans cette lecture l'héroïque des sentiments qu'elle étale. Votre délicatesse est blessée de l'idée de ne pas trouver un cœur aussi neuf que le vôtre; vous craignez d'avoir à détruire des souvenirs peut-être en-

encore vifs; mais, ma Chere, en ſuppoſant, comme vous le faites, dans le Chevalier une paſſion ſans eſpoir, la reconnoiſſance doit vous engager à lui préſenter un remède ſeul capable d'opérer en lui une parfaite guériſon; il vous aimeroit, ma Fille, & cet attachement feroit votre bonheur mutuel. Je ne me le perſuade pas, me répondit Julie en ſe jettant une ſeconde fois à mes pieds, d'où je l'avois forcée de ſe relever; mais, ma chere Mere, ce n'eſt ni la crainte d'un refus de ſa part, ni celle de le rendre miſérable qui m'engagent à vous conjurer de ne me point contraindre à cet égard; c'eſt la répugnance invincible que je me ſens pour le mariage. J'oſe vous aſſurer que rien ne ſera capable de la ſurmonter: je borne mes vœux à paſſer ma vie à vous aimer, à vous voir, à vous ſervir, & ſi Dieu me privoit de ce bonheur en vous ôtant de ce monde avant moi, je ſuivrois mon attrait pour la vie religieuſe, que la ſeule crainte de vous abandonner m'engage à combattre. Au reſte ſi vous croyez que je ſois obligée d'exécuter les deſſeins de mon Pere, vous pouvez me décharger de ce pénible devoir, en le rempliſſant a ma place; plus aimable
que

que moi, la constance du Chevalier ne tiendroit point contre vos charmes, & dans l'instant où je ne puis penser sans frémir à devenir son Epouse, je me sens les plus grandes facilités du monde à l'aimer & à l'honorer comme mon Pere & vôtre Epoux. Si Julie m'avoit regardé alors, elle eût sans doute soupçonné mon secret par le changement de mon visage; je devins d'une rougeur fort propre à la faire comprendre que sa proposition avoit fait sur mon cœur une impression beaucoup plus prompte & plus vive qu'il ne convenoit à ma façon de penser; je me hâtai de la lui déguiser en tournant en raillerie l'expédient qu'elle me proposoit; & comme elle insistoit d'exiger de moi une promesse de ne la pas contraindre, je la lui donnai, en la priant de penser que les résolutions d'une Fille de quinze ans n'étoient pas son dernier mot; & lui défendant de me répondre, je prétextai une raison de la quitter, & fus m'enfermer dans ma chambre pour me remettre un peu du trouble dans lequel son discours m'avoit jetté. La premiere chose qui me vint dans l'esprit, c'est que Julie étoit instruite de mon amour pour des Essarts, & du reste des éve-

ne-

nements de ma vie ; mais comment avoit-elle acquis cette connoissance ? Je n'avois confié mon secret qu'à l'amie qui l'avoit conduite aux Eaux, & quelle apparence qu'elle eût voulu se rendre coupable d'une imprudence & d'une infidélité si inexcusable ? La haute opinion que j'avois de sa vertu ne me permit pas de conserver une pensée qui lui étoit si injurieuse. Je ne sais si je vous ai dit que cette Dame étoit morte à Paris, où elle avoit été obligée de rester quelque temps au retour de Forges. La circonstance dans laquelle je me trouvois augmenta le chagrin que m'avoit causé sa perte ; elle eût été seule en état d'éclaircir mes doutes. Voici ce que j'ai conjecturé depuis ce temps : Certainement le cœur de ma Julie n'est point tranquille, elle aime, j'en suis sûre, & rien ne peut m'instruire de l'objet de sa passion ; j'ai fait chercher par tout la femme de chambre de mon amie, pour savoir qui elle a vû à Forges ; car ce ne peut être que dans ce voyage qu'elle ait pris cette passion qu'elle s'obstine à me cacher ; on dit qu'elle est à Paris ; faites, je vous prie, vos efforts pour trouver cette femme que vous connoissez, & tâcher adroitement de la faire parler :

elle

elle aura moins de defiance vis-à-vis de vous qu'avec moi.

Depuis que j'ai commencé à vous écrire, mes soupçons sont changés en certitude. Peu après la mort du Baron, il s'étoit présenté plusieurs partis assez sortables pour ma Fille; si je n'eusse été retenue par la clause du Testament de mon Epoux, qui me prioit de la donner au Chevalier, j'aurois fait mes efforts pour la déterminer; cependant, comme elle continuoit à s'exprimer de la maniere la plus forte sur sa répugnance pour ce mariage, je crus en avoir assez fait pour obéïr aux ordres de mon Epoux; & d'ailleurs je ne voulois pas la trop insister, parce que j'aurois appréhendé de chercher ma satisfaction plus que la sienne, en assurant la fortune de des Essarts. Deux des principaux Parents vinrent me trouver hier au soir, pour me dire qu'un Seigneur attaché à la Cour leur avoit fait demander Julie pour son Fils. Comme tous les avantages se rencontroient dans ce mariage, ils me presserent non-seulement de ne m'y point opposer, mais encore d'employer mon autorité sur Julie, pour la forcer à ne point rejetter un tel établissement. Je dis à ces Messieurs que

que j'y étois portée, & que s'il ne s'agissoit que d'assurer à Julie toute la succession de son Pere pour le faire réussir, je le ferois de grand cœur. J'ajoutai en même-temps qu'ils pouvoient lui parler en particulier, pour lui faire valoir les avantages d'une telle Alliance, mais que j'étois résolue à ne la contraindre jamais ; en même-tems je fis appeller ma Fille, & je la laissai avec ces Messieurs : ils employerent plus de deux heures à lui faire changer la résolution où elle leur dit qu'elle étoit de rester fille ; elle demeura ferme dans son dessein, & quoiqu'elle les assurât que loin d'avoir contribué à la dégoûter du mariage, je la pressois souvent de s'y engager, ils ne laisserent pas de me faire entendre qu'on savoit à quoi s'en tenir sur cet article, & qu'on étoit assuré que la crainte de me déplaire ne permettoit pas une pauvre Enfant de désobéïr à une Mere qu'elle regardoit comme un maître despotique. Il faut que je vous avoue toute ma foiblesse ; ces injustes imputations me toucherent jusqu'aux larmes. Ma Fille qui les vit couler en fut attendrie, & étant restée seule avec moi, elle m'exprima la douleur où elle étoit de ne pouvoir faire cesser

des Essarts ; au nom de Dieu, ma Chere, n'épargnez rien pour l'empêcher de m'écrire s'il étoit tenté de le faire ; mes plaies sont fermées, mais la cicatrice est si fraîche, qu'un rien pourroit les rouvrir : j'en juge par l'émotion que m'a causé son nom lorsque j'ai reçu votre lettre ; qu'il ne sache pourtant pas que je le crains, & si vous ne pouvez vous défendre de répondre aux questions qu'il vous fera à mon sujet, dites-lui simplement que je vous ai félicité de sa rencontre, en vous assurant que c'est un homme estimable. La vertu nous a soutenu l'un & l'autre pendant la vie du Baron ; qui sait s'il ne se croiroit pas d'barrassé de toute contrainte après sa mort ? Je ne me sens pas assez de courage pour m'exposer à un danger d'où je ne sortirois victorieuse que par des combats trop pénibles. Je m'égare, j'oublie qu'il ne m'aime plus, qu'il me l'a écrit, & j'en bénis le Ciel : qui sait ce qu'il arriveroit, s'il avoit conservé un amour que je ne puis plus écouter sans me manquer à moi-même ? Vous me mandez que sa fortune n'est pas avantageuse, & qu'on sollicite un Emploi pour lui ; je serois bien flattée de le tirer

tirer de cet aſſujettiſſement ; je dois, ce me ſemble, entrer dans les vûes de mon Epoux à ſon égard. Vous ſentez quelles précautions il faudroit prendre pour ménager ſa délicateſſe; il ſeroit à propos qu'il ignorât la main qui changeroit ſon ſort. J'abandonne tout cela à votre diſcrétion.

REPONSE

DE Mme. DU CASTELET

A LA VEUVE.

En vérité, ma Chere, vous m'avez cauſé un attendriſſement au deſſus de l'expreſſion : j'admire, je révere votre vertu & votre courage : Monſieur des Eſſarts partage mes admirations. Sa vie a été un exercice continuel des vertus les plus héroïques, & je conçois parfaitement qu'un homme élevé par la Religion au deſſus des foibleſſes les plus naturelles à l'humanité, doit avoir une grace particuliere pour en pénétrer les autres. L'étude de ces grandes vérités remplit tous les moments que nous paſſons enſemble, &

chaque jour elles s'impriment plus fortement dans mon ame : ses paroles ont une force à laquelle rien ne résiste, & je regarde sa connoissance comme le plus heureux événement de ma vie. La reconnoissance du grand service qu'il m'a rendu en m'éclairant sur mes devoirs ; ma reconnoissance, dis-je, est trop grande pour ne pas essayer de lui en donner des preuves ; & quel plus grand service pourrois-je lui rendre, que de plaider sa cause auprès de vous ? Les efforts que vous avez faits pour l'oublier pendant la vie de M. le Baron, étoient dignes de louanges ; mais quelle raison pourroit vous engager aujourd'hui à combattre votre penchant pour le plus estimable de tous les hommes ? Je suis sûre que votre Epoux vous auroit commandé de couronner sa fidélité, s'il eût pû connoître que des Essarts & le Chevalier étoient la même personne. La répugnance que Julie a conçu pour lui contre toute raison ; le conseil qu'elle a osé vous donner d'épouser vous-même le Chevalier, ne doit vous laisser aucun scrupule ; & la Providence, en écartant les obstacles qui pouvoient s'opposer à votre penchant, semble vous intimer l'ordre de

de le suivre, puisque vous le pouvez faire sans blesser aucun devoir : en un mot, ma Chere, je vous regarderai comme la plus injuste de toutes les femmes, si vous ne vous déterminez à épouser des Essarts. N'allez pas croire qu'il m'ait follicité de vous écrire ceci, il me demanda simplement des nouvelles de votre santé & de celle de Julie, lorsqu'il sût que j'avois reçu une de vos Lettres. Vous allez prendre sa retenue pour de l'indifférence, vous m'assurerez qu'il ne vous aime plus; & moi je soutiens qu'il vous est plus attaché que jamais; il y a bien de l'injustice à tourner contre lui la preuve la plus héroïque qu'il ait pû vous donner de sa vertueuse tendresse : car enfin, pourquoi s'efforça-t-il de vous persuader qu'il avoit vaincu sa passion ? pour vous arracher à l'état le plus triste & le plus dangereux pour votre vie : tout ce que je puis croire, c'est qu'il étoit parvenu à la régler, c'est tout ce que peut exiger la vertu la plus austere ; il me seroit impossible de vous instruire de la situation de ses affaires & je le crois fort inutile; il n'est, je suis sûre, qu'un seul bien qu'il puisse consentir à recevoir de vous, & c'est votre main :

je ne dis pas votre cœur, je suis persuadée que vous n'avez rien à lui offrir de ce côté-là, il le possede entierement. Ne vous obstinez pas à faire votre malheur mutuel par une délicatesse mal entendue : pour vous exciter à vaincre votre irrésolution, pensez qu'il ne peut être riche, puisqu'il n'a pas même de domestique, & que vous n'avez aucun moyen plus décent de changer son sort, excepté celui que je vous propose. Ayez pitié de lui, ayez pitié de vous, & soyez sûre qu'en l'épousant, vous feriez l'action la plus juste & la plus raisonnable.

Il faut que je me détermine à ne goûter à l'avenir d'autre bonheur que celui dont vous me parliez dans votre premiere Lettre; c'est dans la Religion & dans la pratique exacte des devoirs qu'elle m'impose, que je dois chercher à me consoler des injustices de mon Epoux, mais ma vertu est encore si foible que je ne puis envisager sans horreur tout ce que j'aurai à souffrir. Je croyois pouvoir sans témérité compter sur le cœur de M. du Castelet, deux ans de constance sembloient devoir m'en répondre; cependant sa conduite actuelle m'annonce pour la suite de ma vie des

maux

maux qui bleſſent mon cœur par l'endroit le plus ſenſible. Trois mois de mariage ont fait diſparoître une tendreſſe qui ne devoit finir qu'avec ſa vie : à peine daigne-t-il prendre la précaution de me tromper ſur ſon changement : de froids égards ont ſuccédé à ſes ſoins empreſſés & au deſir de me plaire : mes plaintes l'importunent, l'éloignent de moi, & je ſuis réduite à dévorer dans le ſilence mes cruels ennuis. Que je ſerois heureuſe, ſi je pouvois ceſſer de l'aimer ! ſon indifférence au contraire augmente ma tendreſſe, j'en ſerai la victime ; cet état eſt trop pénible, je ne pourrai le ſupporter long-temps ſans mourir. Ah ! Madame, quelques grandes que fuſſent vos peines, elles n'approchent point de celles que j'éprouve actuellement : il n'eſt point de ſupplice égal à celui d'aimer ce qu'on n'eſtime plus. Le ſentiment de mes peines a fait une diſtraction à ma ſenſibilité ſur celles que vous cauſe la conduite de ma chere Julie ; je ne ſaurois croire qu'à ſon âge on puiſſe porter un fardeau auſſi lourd que celui d'un ſecret amoureux, ſurtout vis-à-vis d'une Mere dont elle connoît la tendreſſe. Il eſt encore moins

vraisemblable qu'elle aimât sans être aimée, elle n'est point faite pour éprouver un pareil sort. Remarquez aussi que ce dessein de se sacrifier à un Amant qui auroit méprisé sa flamme, seroit une extravagance dont on ne peut soupçonner Julie sans injustice : déterminée à dérober à votre tendresse un dessein qui ne pourroit que vous allarmer, elle a composé cette fable pour vous dépaïser & vous empêcher de prendre des mesures contre un dessein qu'elle nourrit depuis long-temps : elle avoit quelque confiance en moi, & sans m'avoir absolument déclaré qu'elle soupiroit après le Cloître, j'ai cru démêler qu'elle se croyoit appellée à la vie religieuse. Voilà, n'en doutez point, la cause de sa fermeté à rejetter tous les partis qu'on lui offre : & si vous me permettez de vous dire ma pensée, il n'y a que Dieu qui ait pû l'emporter dans son cœur sur M. des Essarts : elle l'a aimé, j'en suis sûre, & quand je n'en aurois point d'autre preuve, son attention à lui faire un sort heureux, me paroît le sûr garant de sa tendresse : elle le croit digne de vous, c'est annoncer qu'elle a la plus haute idée de son caractere & de ses vertus; or

avec

avec cette opinion, son obstination à le refuser seroit une bizarrerie dont elle n'est point capable. Voici qu'elles sont mes conjectures à cet égard. Sa tendresse filiale balance sa vocation, elle appréhende de vous laisser sans consolation, sans appui; & si elle vous voyoit mariée, elle se croiroit libre d'exécuter ses pieux desseins: il vous est aisé de vérifier mes conjectures: feignez quelques penchants pour la vie religieuse, elle ne pourra échapper à ce piege, & son propre goût la décélera. Adieu, Madame; j'attends votre réponse, mais qu'elle soit favorable à des Essarts, ou je romps avec vous pour jamais. N'admirez-vous pas ma présomption, de vous faire une telle menace?

LETTRE

DE Mme. DE BATTEVILLE

A SON AMIE.

NON, Madame, une fausse délicatesse, un vain scrupule ne m'engagent point à me rendre malheureuse; un devoir austere est ma regle,

& je vous crois trop équitable pour me condamner après m'avoir entendue. Je dois absolument tout ce que je possede aux bontés & à la confiance de mon Epoux : c'est parce qu'il comptoit sur ma tendresse pour sa Fille, qu'il m'a faite dépositaire des biens qui appartiennent à cet Enfant, & qu'il les a crus plus sûrement entre mes mains que dans celles de ses Parents paternels, dont il avoit pourtant très-bonne opinion, mais qui ne m'égaleront jamais dans la tendresse que j'ai pour Julie, quoiqu'ils me surpassent infiniment en habileté & en prudence. Je ne dois donc regarder le Testament qu'il a fait en ma faveur, que comme un desir d'assurer tous ses biens à sa Fille, sans qu'il en soit fait la plus petite soustraction. Je ne suis point la maitresse de cette fortune, mais la dépositaire ; & pour répondre au dessein du Testateur, je dois la lui remettre telle que je l'ai reçue ; obligation que je remplirai strictement, ne voulant tenir mon nécessaire que du bon cœur de ma Fille, qui fixera elle-même la pension qu'elle jugera à propos pour fournir à mes besoins ; si j'avois le malheur de la perdre, ou qu'un Epoux

mal-

mal-honnête homme me fit éprouver de mauvais traitemens dans sa maison: Je suis donc retombée dans cette indigence : ce dénuemens que ma digne Mere me représentoit comme un ordre de Dieu de renoncer à un mariage qu'il ne béniroit pas, parce qu'il ne seroit pas dans l'ordre de sa Providence, & qu'il ne me donneroit pas le moyen d'élever ma Famille, s'il jugeoit à propos de m'envoyer des enfants : je n'ai que trente-cinq ans, je pourrois me voir dans cette situation dont ma Mere me fit une peinture si vive, parce qu'elle l'avoit éprouvée. Dans un âge où ma raison étoit encore foible, les motifs qu'elle me donna pour renoncer à des Essarts eurent la force de me déterminer; combien plus doivent-ils le faire aujourd'hui que je connois toute l'étendue de la tendresse maternelle? La seule pensée de ce que j'aurois à souffrir si je me voyois hors d'état d'établir ma chere Julie selon son rang, me glace d'effroi. J'aimerois d'autres enfants si j'en avois avec autant de tendresse, & par conséquent ce mariage que vous prétendez devoir faire mon bonheur, seroit pour moi la source des maux les plus cuisants. Je connois à la vérité le bon cœur de ma

Fille ; elle sacrifieroit avec joie tout ce qu'elle croiroit nécessaire à l'établissement de ses Freres & Sœurs, si elle en avoit : cette connoissance de sa généreuse tendresse pour moi suffiroit seule pour m'éloigner d'un second mariage, quand je n'aurois pas des motifs encore plus puissants, que je vous détaillerai après vous avoir fait part d'une nouvelle preuve d'amitié & de confiance qu'elle me donna hier publiquement, & que mon attachement pour elle ne pourra jamais payer.

Vous sçavez quel murmure avoient occasionné les dernieres dispositions de M. le Baron ; ce fut un déchaînement général contre sa mémoire & contre moi. Si j'eusse cédé à cet instant aux désirs de sa Famille, on auroit pû attribuer cette démarche à la crainte qui m'étoit inspirée par leurs menaces, car ils ne cachoient point la volonté qu'ils avoient de faire casser le Testament : mon Epoux qui l'avoit sans doute prévu, avoit pris les plus grandes précautions pour le rendre valable, & je vous dirai en passant que c'est la seule chose qu'il m'ait cachée ; je sçais, à n'en pouvoir douter, que dans une assemblée de Parents il fut conclu d'envoyer

voyer une copie du Teſtament aux plus fameux Avocats de Paris, pour voir ſi on ne pourroit pas y trouver quelque défaut qui en emportât la nullité : malheureuſement pour leurs vûes il n'y a eu qu'une voix ſur ſon authenticité, & ils ont abandonné un projet dans lequel ils étoient sûrs d'échouer, parce que ce Teſtament étoit une clauſe de mon Contract de Mariage, dans lequel mon Epoux avoit fait une donation entre vifs à celui des deux qui ſurvivroit à l'autre; clauſe que j'avois toujours ignorée. Le renoncement que j'ai eu deſſein de faire en faveur de Julie ne pouvoit donc plus être attribué à la frayeur, &paroîtroit, comme il le feroit en effet, un acte de ma volonté: en conſéquence j'invitai tous les Parents à ſe rendre chez moi hier matin; ils y trouverent un Notaire qui leur préſenta deux Actes, munis de toutes les conditions requiſes : le premier étoit celui par lequel j'avois fait émanciper ma Fille, pour la rendre capable de la donation abſolue que je lui faiſois, dans le ſecond de tout le bien de ſon Pere. Julie qui n'étoit point prévenue éclata en plaintes à la lecture de ces Actes que je lui avois fait ſigner

par surprise. Pendant que les Parents confus & charmés me faisoient mille compliments sur une action qu'on avoit si peu prévûe; je les assurai que je l'eusse fait au moment de la mort de mon Epoux, sans les motifs que je viens de vous exposer. Ma Fille s'étant remise pendant ce temps, demanda froidement au Notaire quel droit elle avoit acquise par l'Acte de son émancipation? Vous pouvez, Mademoiselle, lui dit-il, disposer à présent de votre bien comme si vous étiez majeure: il faut donc que je jouisse de mon Privilege, dit-elle d'un petit air mutin & picqué, personne n'a plus droit de me contraindre. Ses Parents la prierent de ne rien faire sans conseil; ne suis-je pas la maîtresse, leur répondit-elle? & se retournant vers le Notaire: Monsieur, lui dit-elle, faites-moi la grace de me suivre dans ce cabinet. On voulut en vain la retenir, elle ne m'écouta pas plus que les autres, & me dit gravement: cette Maison fait partie de mon patrimoine, ma Mere voudroit-elle me contraindre chez moi? Ce sont des éclaircissements que j'ai à demander à Monsieur, pourquoi m'en empêcher? En même-temps elle prit la main du Notaire, & fut enfermée

avec

avec lui pendant une demi-heure, après quoi elle rentra, tenant à sa main une Donation entière de tout ce que je venois de lui donner moi-même ; elle la lut posément ; après quoi, faisant une profonde révérence, elle se retira dans sa chambre sans vouloir écouter un seul mot. Il se fit alors un murmure dans l'assemblée qui ne m'étoit pas avantageux ; on prétendit que je n'avois préparé cette comédie, que parce que j'étois sûre du dénouement : il n'y eut qu'un Cousin du Baron, & son Epouse que je connoissois fort peu, qui oserent prendre ma défense. Ils représenterent aux autres Parents combien je méritois peu les traitements injurieux dont on m'accabloit, & les assurerent que quand même leurs soupçons auroient quelque fondement, la politesse auroit dû leur suggérer des termes plus décents ; mais qu'ils osoient se faire garants de la sincérité de ma conduite ; qu'ils admiroient celle de ma Fille, & qu'ils étoient sûrs qu'elle n'auroit jamais sujet de s'en repentir.

Je vous l'avoue, ma Chere, si j'avois été dans la résolution de ceder à vos conseils, ce que je n'ai pas même été tentée de faire ; une telle scene au-

roit

t absolument changé mes dispositions; je ne prêterai point des armes légimes aux ennemis de ma gloire; je utoriserai point les injustes soupçons ils ont conçus de ma sincérité; le n que je dois avoir de ma réputan exigeroit de moi les sacrifices les s pénibles, si d'ailleurs je n'y eusse été disposée. Oui, ma Chere, inendamment de ce qu'ils pourroient iser de ma sincérité, je me méprises moi-même si je pensois à des sendes Noces; je ne blâme pas celles s'y engagent, elles sont permises, l'on commettroit une injustice de idamner celles qui se servent de la idescendance offerte par saint Paul; a dépend des circonstances, & celles je me trouve ne demandent point ce ède. Je suis déterminée à demeurer lle aux cendres de M. de Batteville, ai si bonne opinion de des Essarts, je le prendrois volontiers pour juge e vous & moi. Le reste de ma vie être consacré à me préparer à la t, & à faire la consolation de Julie; ont deux devoirs dont, avec la grae Dieu, je ne m'écarterai jamais, 'allez pas croire qu'il m'en coûte que chose pour m'y dévouer; non,

ma

ma Chere: votre propoſition m'a miſe dans la néceſſité de ſonder le fond de mon cœur; quelle a été ma joie de n'y plus trouver d'amour: la crainte de me voir coupable me faiſoit exaggérer mes diſpoſitions, ou plutôt les ſacrifices que j'en avois fait à Dieu m'en ont obtenu l'extinction. Je vous aſſure que loin d'avoir l'ombre d'une repugnance pour voir le Chevalier devenir l'Epoux de ma Fille, cette union feroit l'objet de mes déſirs, & je ne déſeſpere pas de la voir réuſſir un jour. Jamais ma Fille ne s'engagera par des vœux avant vingt-cinq ans, & dans ce long eſpace la Providence peut me fournir des moyens de découvrir la cauſe d'une répugnance qui ne peut être fondée chez elle. Vous dirai-je tout, ma Chere? L'indiſcrétion de votre amitié va me forcer à vous découvrir un ſecret qui n'a eu juſqu'à préſent d'autres témoins que Dieu. Dans le temps où je reçus la Lettre de des Eſſarts, tems de ma plus grande foibleſſe, l'idée de la mort prochaine de mon Epoux ſe fit entrevoir dans mon eſprit comme un dénouement qui me débarraſſeroit du ſupplice de la contrainte: je fus frappée dans ce moment d'une ſi grande horreur contre cet odieux

fruit de ma paſſion, qu'elle ſe répandit ſur cette paſſion même; & dans le mouvement de cette indignation je me tournai vers Dieu, & lui promis, quoiqu'il pût arriver, de n'être jamais à des Eſſarts. Ce vœu, que je prononçai dans un temps d'amertume & de trouble, je l'ai renouvellé au moment de la mort de mon Epoux, & j'ai paſſé peu de jours depuis ce temps ſans remercier Dieu de la grace qu'il me fit alors. Ceſſez donc de me ſolliciter à violer une promeſſe ſi authentique, je n'en ai ni la volonté ni le pouvoir: je ne vous dirai pourtant pas que j'ai ceſſé d'aimer des Eſſarts: non, ma Chere; ſeulement mes ſentiments pour lui, ſans en être moins vifs, ont changé de nature. Sa félicité fait toujours l'objet de mes plus ardents déſirs: je vous le répéte, il ſera mon Fils; le bonheur de ma Fille me ſemble attaché à cette union, & je veux mettre tout en œuvre pour la faire réuſſir: il faut que vous me ſécondiez dans ce deſſein, ſondez le cœur du Chevalier ſur la nature de ſes ſentiments à mon égard; avouez-lui, s'il le faut, que je me ſuis conſacrée à la viduité; vantez-lui les charmes de ma Fille, la beauté de ſon caractere inſtruiſez-le de la preuve qu'el-

qu'elle vient de me donner de la bonté de fon cœur en s'obftinant à me laiffer la difpofition d'une fortune que je lui avois abandonnée. Fortifiez en lui cette penfée qui a commencé ma guérifon, & qu'il m'avoit fuggérée: *Le Ciel ne nous avoit pas fait l'un pour l'autre, & les miracles qu'il a opéré pour nous défunir, nous ont manifefté fa volonté d'une maniere fi formelle, que nous ne pourrions fans révolte méconnoitre fa volonté à cet égard.* Voilà ce qu'il m'a forcée de penfer, pour ainfi dire; je me flatte qu'il eft auffi convaincu de cette vérité que je le fuis moi-même. Examinons foigneufement l'impreffion que vos difcours feront fur fon efprit, & ne manquez pas de m'en inftruire tout auffi-tôt: alors fans perdre un inftant je partirai pour Paris, & fa vûe fera renaître dans le cœur de ma Fille les impreffions favorables qu'elle eut autrefois en fa faveur. J'ai déjà commencé à faire entrevoir à Julie la néceffité & la poffibilité de ce voyage: je lui ai laiffé entrevoir que vous aviez des chagrins fans m'expliquer fur leur nature, & j'ai ajoûté que l'amitié nous faifoit une loi de partir inceffamment pour vous offrir les fecours qui dépendroient de nous. Ce difcours a fait fur elle

fruit de ma passion, qu'elle se répandit sur cette passion même; & dans le mouvement de cette indignation je me tournai vers Dieu, & lui promis, quoiqu'il pût arriver, de n'être jamais à des Essarts. Ce vœu, que je prononçai dans un temps d'amertume & de trouble, je l'ai renouvellé au moment de la mort de mon Epoux, & j'ai passé peu de jours depuis ce temps sans remercier Dieu de la grace qu'il me fit alors. Cessez donc de me solliciter à violer une promesse si authentique, je n'en ai ni la volonté ni le pouvoir: je ne vous dirai pourtant pas que j'ai cessé d'aimer des Essarts: non, ma Chere; seulement mes sentiments pour lui, sans en être moins vifs, ont changé de nature. Sa félicité fait toujours l'objet de mes plus ardents désirs: je vous le répéte, il sera mon Fils; le bonheur de ma Fille me semble attaché à cette union, & je veux mettre tout en œuvre pour la faire réussir: il faut que vous me sécondiez dans ce dessein, sondez le cœur du Chevalier sur la nature de ses sentiments à mon égard; avouez-lui, s'il le faut, que je me suis consacrée à la viduité; vantez-lui les charmes de ma Fille, la beauté de son caractere instruisez-le de la preuve qu'el-

qu'il vous fait souffrir aujourd'hui ; je le connois peu ; cependant j'ai cru remarquer en lui un bon cœur & un fonds de probité, qui tôt ou tard vous le rameneront ; votre histoire est celle de toutes les filles qui se marient par inclination ; je m'attendois à ce qui vous arrive, & je m'attends aussi à son retour. Que l'accomplissement de ma premiere prophétie vous donne confiance en la seconde.

LETTRE
DE LA BARONNE
A MADAME DU CASTELET.

VOUS serez bien surprise, ma chere Amie, de recevoir une lettre de moi datée de Metz. Le plus grand des malheurs m'y a conduite. Le même jour où je mis à la poste la derniere lettre que je vous écrivis, j'étois engagée à passer la journée chez Madame Rolland ; un peu de fluxion me fit croire que je ne devois pas m'exposer à sortir par un vent humide, & je priai Julie

Julie de m'aller excuſer auprès de cette Dame, qui étoit auſſi incommodée. Sur le midi je reçus d'elle un petit billet, par lequel elle me prioit de dîner ſans elle, parce qu'elle n'avoit pû refuſer la journée entiere à notre Amie, qui étoit un peu mal. Cette priere me ſurprit; j'étois moi-même toute malade, comme je vous l'ai dit, & il me paroiſſoit ſingulier que Julie eût voulu me laiſſer ſeule en pareille occaſion; des viſites qui arriverent après le dîner, m'empêcherent de me livrer à cette penſée; cependant, je vous l'avoue, mon cœur étoit bleſſé de ce peu d'attention, d'autant plus que c'étoit la premiere fois qu'elle en eût manqué pour moi, & que la plus légere altération dans ma ſanté avoit coûtume de lui cauſer de vives allarmes. Mon impatience redoubla ſur les cinq heures, j'avois beau me dire à moi-même, que ſans doute Madame Rolland retenoit ma Fille malgré elle, je l'accuſois d'indiſcrétion, & Julie d'une inſenſibilité qui me rempliſſoit d'amertume. Ne pouvant plus ſoûtenir cet état, je me jettai dans ma chaiſe, quoique mon viſage fut enflé, & je me fis conduire chez notre Amie. Elle parut ſurpriſe de me

me voir, & encore plus lorſque ne voyant point ma Fille dans ſa chambre, je lui demandai d'un air effrayé, ce qu'elle étoit devenue. Elle voulut d'abord me nier qu'elle eût été chez elle ; mais je connus à ſon embarras qu'elle cherchoit à me tromper, ſans doute pour gagner du temps ; je priai, je preſſai, je menaçai ; enfin cette Dame, touchée de ma ſituation, me remit une lettre de ma Fille, par laquelle elle m'apprenoit qu'elle partoit pour Metz, où elle devoit entrer aux Filles de Ste. Claire. Elle me demandoit pardon du myſtere qu'elle m'en avoit fait, elle avoit craint ma tendreſſe & mes larmes, & n'avoit oſé s'expoſer à un ſi violent combat. Elle me conjuroit de lui laiſſer exécuter une réſolution qu'elle avoit formée depuis long temps, & que rien n'étoit capable de détruire, puiſqu'elle avoit pû ſurmonter & ſa propre douleur en s'éloignant de moi, & l'idée de celle que ſa fuite ne pouvoit manquer de me cauſer. Elle m'aſſuroit que jamais ſa tendreſſe pour moi n'avoit été ſi vive, & elle me demandoit pour preuve de la mienne de la laiſſer tranquille dans l'aſyle qu'elle avoit choiſi, & d'attendre pour la voir que mon

cœur se fût affermi dans la résolution qu'elle avoit prise de se consacrer au Seigneur. Je tombai évanouie en lisant cette lettre, & Madame Rolland voyant que ses soins & ceux d'un Médecin qu'elle avoit appellé, ne pouvoient me tirer de cet état, fit avertir cette Cousine dont je vous ai parlé, qui avoit pris si généreusement mon parti contre le reste des Parents de ma Fille; elle vint avec son Mari. Ma douleur, la situation fâcheuse, ou le saisissement où elle m'avoit jetté, acheverent de la convaincre de la sincérité de ma conduite, & elle eut l'attention de faire appeller les deux personnes de la famille qui paroissoient les plus animées contre moi, pour leur faire voir par leurs propres yeux que j'ignorois absolument tout ce qui s'étoit passé; la lettre de ma Fille en étoit une preuve sans replique, & si quelque chose avoit été capable de me consoler, c'eût été la maniere honnête & tendre avec laquelle ils entreprirent de me consoler lorsque j'eus repris connoissance. Le moyen le plus efficace qu'ils y employerent, fut de me faire entrevoir que le mal n'étoit pas sans remède, & que ma Fille étoit trop jeune pour espérer d'être reçue sans

mon

mon aveu. Cette penſée ſembla me redonner des forces, & ſi on eût eu égard à mon impatience, je ſerois partie ſur le champ, & j'aurois marché toute la nuit. Tout ce qu'ils purent gagner ſur moi, fut d'attendre au lendemain. Je les priai de m'accompagner pour donner plus de force a mes ſollicitations, & ma Couſine & ſon Epoux y conſentirent. Nous partîmes le lendemain dès trois heures du matin; mais malgré notre diligence, nous ne pûmes prévenir l'entrée de Julie aux Filles de Ste. Claire: comme elle y étoit attendue, elle ne quitta ſa chaiſe de poſte qu'à leur porte, & avoit été introduite ſur le champ dans l'intérieur de la maiſon. Elle refuſa d'abord de me voir; l'Abbeſſe l'y contraignit, & dans les premiers moments de cette entrevue, je ne pus m'exprimer que par mes cris. Ma douleur ne la trouva point inſenſible, je vis que ſon cœur étoit déchiré, & ſes larmes parurent prêtes à la ſuffoquer. J'eſpérois beaucoup de ſon attendriſſement; vain eſpoir: Elle me pria de l'écouter tranquillement, & ce fut pour me dire, avec une fermeté barbare, que la vue de ma ſituation pouvoit la faire mourir de douleur; mais

r'elle n'étoit point capable de l'arra-
ier de cette maison qu'elle avoit choi-
: pour son tombeau. Les Religieuses
ii étoient présentes pleuroient d'admi-
tion, de joie, & élevoient sa voca-
on jusqu'au Ciel; leur Directeur y ap-
audissoit, & eut la dureté & l'impru-
ence de me dire, que je devois crain-
e d'attirer le courroux du Ciel en
itrepenant de lui enlever une victime
r'il s'étoit choisie. Quand ce qu'il
pposoit eût été véritable, il prenoit
al son temps pour me prêcher, &
e faire de telles menaces; aussi fut-il
rt mal reçu; je m'emportai contre
i & contre les Religieuses; je pré-
ndois qu'ils avoient séduit ma Fille,
ns penser qu'ils ne l'avoient jamais
ie: je les menaçai d'aller me jetter
x pieds du Roi pour lui demander
stice de ce rapt; enfin j'étois comme
e lionne à laquelle on arrache ses
tits, & je poussai l'emportement jus-
'à leur dire que je mettrois le feu à
r Couvent s'ils refusoient de me ren-
mon Enfant: ce n'est point à son âge,
ûtai-je, qu'on a une vocation; qu'elle
nne se renfermer dans ma maison,
elle y vive en Religieuse, à la bonne
re, j'y consens, & je lui promets

que

que si sa vocation se soûtient jusqu'à vingt-cinq ans, je la conduirai moi-même dans votre maison ; je m'estimerai heureuse d'avoir mis au monde une Epouse pour le Seigneur ; je ne prétends pas la lui disputer, je ne cherche qu'à m'assurer de sa volonté sur elle. Si vous refusez de vous prêter à mes vues, j'ai droit de vous regarder comme des séductrices ; & ma Fille, au lieu de mon consentement, peut être sûre de ma malédiction. Je sortis en prononçant ces paroles, & une Sœur Touriere nous pria d'entrer dans un parloir d'en-bas, parce qu'une des Religieuses vouloit me parler. Nous y fumes, & cette bonne Fille nous apprit qu'elle étoit Maîtresse des Novices ; elle me conjura de me tranquilliser, & m'assura qu'on ne précipiteroit rien ; qu'elle vouloit elle-même examiner la vocation de Julie, & si elle étoit bonne, prendre le temps que je fixerois moi-même pour s'y livrer ; elle ajoûta, qu'elle ne pouvoit approuver ces démarches indiscrettes qui privent une Mere chrétienne du bonheur de conduire elle même sa Fille à l'Autel ; qu'elle auguroit trop bien de mon ame sur ma phisionomie, pour croire que je voulusse disputer ma Fille

au Seigneur, ſuppoſé qu'il fût bien prouvé qu'il exigeât de moi ce ſacrifice; en un mot, cette bonne Fille me parla avec tant de douceur & de raiſon, qu'elle parvint à calmer mon emportement, & je m'abandonnai à ſes bons offices; car elle avoit un ton de ſincérité qui portoit la perſuaſion dans l'ame. Cependant, malgré la confiance que nous avions en ſes paroles, nous ne négligeâmes rien de ce que nous jugeâmes pouvoir ſervir à nos deſſeins. Je me reſſouvins qu'en pareille occaſion l'Evêque d'Orléans avoit interpoſé ſon autorité pour m'empêcher de prendre l'Habit dans le temps que ma Mere étoit à Marſeille; il n'en fallut pas davantage pour me déterminer à me rendre chez Mgr. l'Evêque de Metz, qui étoit à Freſcati; c'eſt une jolie maiſon de campagne à une demi-lieue de Metz. Il nous à reçu avec toute la politeſſe poſſible; mais lorſque nous lui avons eu expliqué le ſujet de notre voyage, il nous a témoigné ſon chagrin de ne pouvoir nous ſervir comme il l'auroit ſouhaité. Les Religieuſes de Ste. Claire ne ſont point ſoumiſes aux Evêques, il n'a chez elles qu'un droit de repreſentation, comme tout autre; cependant

il m'a rassurée un peu ; il connoît & estime la Maîtresse des Novices ; c'est, selon lui, une Fille fort éclairée, & très-différente de celles qui ne cherchent qu'à multiplier les sujets de leur maison, sans les peser. Elle est très difficile en vocations, ajoûta-t-il, & si elle me disoit que celle de Mlle. votre Fille est réelle, j'aurois peine à lui refuser mon suffrage.

Voilà où nous en étions hier quand je finis ma lettre ; ce matin la Touriere est venue mystérieusement à notre Auberge, & a demandé ma Cousine : elle l'a priée de passer au Couvent, où la Maîtresse des Novices voudroit l'entretenir. Qu'a-t-elle à lui dire que je ne puisse entendre : Je serai dans la plus cruelle de toutes les inquiétudes jusqu'à ce qu'elle soit de retour.

Je respire, notre digne Religieuse nous a tenu sa parole, & j'ai lieu d'espérer que je touche à la fin de mes peines. Il me reste à vous apprendre le plus singulier détail.

Ma Parente a resté plus de deux heures à la grille, elles m'ont paru deux années. Lorsqu'elle est rentrée, elle a commencé à me dire que ma Fille avoit exigé d'elle un serment avant de lui

rien déclarer. Vous croyez peut-être que ce ferment étoit pour aſſurer un ſecret qu'elle avoit à lui dire; point du tout. Elle vouloit que je ſçuſſe ce qu'elle avoit à lui communiquer; mais c'étoit pour lui faire promettre qu'on n'emploieroit jamais contre ſes intentions ce qu'elle alloit lui découvrir. Et qu'eſt-ce enfin, ai-je demandé avec vivacité? Vous me faites mourir à petit feu. Il faut pourtant vous tranquilliſer, m'a répondu ma Couſine; votre ſinguliere Fille demande de vous & de mon Epoux le ferment qu'elle m'a contraint de faire. Elle met une condition à ſa ſortie du Couvent, vous n'avez qu'à dire un mot, & elle ſera ici dans une heure, j'en ai ſa parole; mais ſi vous refuſez ce mot, elle prétend que tous ceux auxquels elle aura confié ce ſecret, ſoient dans le cas des Confeſſeurs, c'eſt-à-dire, que nous ne pourrons en aucune maniere nous en autoriſer pour mettre obſtacle à ſon engagement. Et dépêchez-vous, ma chere Amie, dis-je à ma Couſine, je jurerai tant que l'on voudra, je ferai tout ce qu'elle exigera, pourvû qu'elle ſorte. Prenez y garde, ma Chere, me dit ma Couſine, il faudra payer de votre per-

ſon-

ſonne; je compte ſur votre parole d'honneur & ſur celle de mon Mari qui ne dit rien, mais dont je réponds. Il faut pour empêcher Julie d'être Religieuſe, lui donner un beau-Pere à ſon choix, en un mot en bon François, elle veut vous donner un Mari, & n'en point prendre; c'eſt ſa derniere réſolution, dont elle ne rabbattra pas une ſyllabe. Quelle folie! ai-je répondu tout de ſuite. Folie ſoit, reprit ma Couſine; mais cette idée s'eſt tellement fourrée dans la tête de Julie, que rien n'eſt capable de l'en faire démordre. Elle dit qu'elle vous a déja propoſé ce mariage que ſon Pere avoit arrêté pour elle, qu'elle ne veut point accomplir, & que vous devez faire en ſa place.

Savez-vous bien, ma Chere, que j'ai rougi d'une maniere ſi étrange, que j'aurois pû occaſionner bien des ſoupçons ſi les deux perſonnes avec leſquelles j'étois, m'euſſent enviſagée; Savez-vous bien encore que ſi ma Fille ne m'eût pas parlé de ce mariage avant que je vous euſſe confié les événements de ma vie, je vous aurois ſoupçonnée de l'en avoir inſtruite? A-t-elle un démon familier qui l'ait inſtruite de l'amour que j'ai eu pour des Eſſarts; Jamais

ſon nom ne m'eſt échappé, & mon Epoux eſt mort ſans avoir découvert ce ſecret: mon Amie auroit-elle eu l'imprudence de le lui déclarer? Non, cela n'eſt pas poſſible. En vérité je m'y perds. Si ma paſſion n'eût pas été parfaitement vaincue, avouez que j'aurois un beau prétexte de m'y abandonner & de regarder un accident ſi extraordinaire, comme une preuve de la volonté de Dieu à cet égard. Graces à ſa bonté, je n'en ai pas même été tentée, & j'ai fort aſſuré ma Conſine, que c'étoit la ſeule choſe que je ne pourrois ſacrifier à ma Fille. Depuis ce moment, je ſuis plus tranquille. Ma Maîtreſſe des Novices connoît à préſent le prix de ſa vocation, & ne pourroit en conſcience lui permettre de s'engager par de tels motifs: auſſi a-t-elle donné ſur ce ſujet une parole poſitive à ma Couſine, & ne demande que quelques jours pour nous rendre la Poſtulante ſans condition. Elle a déjà beaucoup gagné, ce me ſemble; & ce premier ſuccès paroît me préſager une victoire parfaite; nous l'attendrons, non ſans impatience, mais enfin, il faudra la prendre (c'eſt-à-dire, la patience) autant qu'il ſera néceſſaire. Je meurs d'envie de ſavoir de ma Fille

par

par quelle raiſon elle s'obſtine à vouloir que j'épouſe des Eſſarts, c'eſt un caprice unique. Vous pouvez m'adreſſer ici votre réponſe; car, ſelon les apparences, nous y ſommes pour quelque temps. Quelle ſeroit ma joie, ſi des Eſſarts auſſi radicalement guéri que moi, pouvoit reſſentir autant de joie de devenir mon Gendre, que j'en aurois à l'accepter pour Fils. Ne perdez pas un moment a me donner cette eſpérance, mais ne me trompez pas.

LETTRE

DE Mme. DU CASTELET

A LA BARONNE.

J'ai le mot de l'énigme, ma chere Baronne; ne faudroit-il point vous en faire ſerment? car vous me priez de ne vous point tromper. Tous vos malheur ſont finis, & la Providence a tellement conduit cette affaire, qu'il falloit l'équipée de notre chere Julie, pour la faire réuſſir. Savez-vous que cette paſſion ſi vive, ſi extraordinaire, ſi ridicule, ſi impoſſible à ſatisfaire,

à avouer même, c'étoit des Essarts qui la lui avoit inspirée. Instruite de tout ce que vous croyez qu'elle ignoroit parfaitement, c'étoit à vous qu'elle sacrifioit son Amant : en vérité, une pareille tendresse filiale est un prodige dont on voit peu d'exemples. Mais je dois vous instruire du hazard qui a mis la petite Héroïne si bien au fait de vos affaires, & commencer par vous dire comment je me trouve en état d'éclaircir toutes ces obscurités.

La lecture de votre Lettre m'avoit fait partager toutes vos douleurs, & je ne pouvois refuser mes larmes à la situation où vous réduisoit la fuite d'une Fille si chérie, lorsque des Essarts est entré dans mon cabinet pour me remettre un Livre que je l'avois prié de me procurer. Surpris de voir couler mes pleurs, il m'a demandé excuse de l'indiscrétion qu'il avoit faite en entrant sans se faire annoncer, & vouloit sortir, lorsque je l'ai prié de s'asseoir. Au récit du malheur qui venoit de vous arriver, il s'est attendri, & emporté par un mouvement dont il n'a pû se rendre le maître, il s'est écrié qu'il étoit bien malheureux d'avoir à se reprocher d'être la cause de toutes

vos infortunes. Confus de s'être écl
jusques-là, il a rougi, baissé les y
& a pris toute la contenance d'un
me désespéré d'avoir trahi par
transport un secret qui ne lui app
noit qu'à moitié : il cherchoit
doute à donner une tournure à son
cours, propre à me dépaïser; ma
ne lui en ai pas donné le temps
ne pouvant comprendre quelle pa
avoit à la retraite de Julie, j'a
devoir le mettre à son aise tout
coup, en lui faisant connoître
j'étois parfaitement instruite de vo
faires & des siennes : pour cela je l
remis votre Lettre qu'il a relue
fois avec les marques de l'émotic
plus vive: après me l'avoir remis
a été plus d'un quart d'heure sans
voir répondre à toutes les quest
que je lui faisois, tant il étoit
& malgré l'impatience dans laq
j'étois d'apprendre de sa bouch
nœud de cette affaire, il a fallu
laisser tout ce temps pour se reme
après quoi il m'a dit : Madame
Batteville ne se trompoit pas,
qu'elle attribuoit la langueur qui s'é
emparée de sa Fille, à une pas
Hélas ! Madame, j'en étoit l'ob

fans le favoir. L'amitié que fon refpectable Pere avoit pour moi, l'avoit engagé à exagérer quelques bonnes qualités qu'il avoit cru découvrir dans mon caractere; le cœur de fa Fille avoit faifi ce portrait, qui affurément n'étoit pas le mien; & formée d'un fang deftiné, ce femble, à m'être attaché, elle n'avoit pû fe défendre d'un mouvement dont elle ignoroit le danger & la nature; mais, Madame, ajoûta-t-il, pour vous bien faire entendre ce que j'ai à vous raconter, je dois commencer mon récit, où Madame la Baronne a fini le fien, & vous apprendre comment vous voyez vivant un homme qu'elle a pleuré comme mort.

J'avois un trop grand defir de connoître des événements fi finguliers, pour remettre à un autre moment le récit de des Effarts: j'ordonnai à un domeftique de ne point recevoir certaines gens que j'attendois, & des Effarts me raconta ce que je vais vous écrire. C'eft lui qui va parler.

Suite de l'Hiftoire de M. des Effarts.

Vous connoiffez ma naiffance, Madame, elle étoit affez bonne pour me donner quelque efpoir de m'avancer

dans

dans la profession des Armes ; l'exen
de mes Peres m'en faisoit, ce seml
une loi ; c'étoit au Service de la Pa
qu'ils avoient consumé un patrimo
qui du temps de mon Grand-P
étoit encore considérable : d'aille
c'étoit aux bienfaits du Prince qu
devois mon éducation, puisque r
ne subsistions, ma Mere & moi,
d'une Pension qu'il avoit eu la bo
de nous accorder, & cela devoit m
gager à mériter par mes services
bienfaits qui les avoient prévenus : r
inclination eût sans doute été d'acc
avec ma Mere sur cet article ; l'ét
à laquelle elle me livra, dérangea t
ses projets. J'eus le bonheur de tom
entre les mains d'un Professeur qui
de l'amitié pour moi & qui vou
bien devenir mon guide. J'ose le d
ses soins avancerent pour moi le te
de la réflexion, & profitant d'une
son dont il avoit prématuré la lumi
il s'appliqua à me dévoiler mon pro
cœur. Ce fut alors qu'il me prono
cet arrêt, qu'un de nos Romancier
mis dans la bouche du Précepteur
son Héros : Vous avez, me dit
deux dispositions qui annoncent p
vous de grandes vertus & de gra
vi

vices. Votre cœur eſt fait pour le bien, & il l'aime, mais il eſt ſi tendre, & il ſera ſi ſuſceptible, qu'il vous expoſera aux plus grands dangers, ou du moins aux plus grands malheurs. Ce fut d'après cette connoiſſance parfaite qu'il avoit de mes diſpoſitions, qu'il dirigea tous ſes préceptes : une vie auſſi tumultueuſe que celle qu'entraîne la profeſſion des Armes, lui parut un écueil pour moi, & il m'encouragea à chercher dans les Sciences un établiſſement plus tranquille & moins dangereux. Quoique je fuſſe d'une vivacité qui ne faiſoit point eſpérer une application conſtante & capable de conduire aux grands progrès, mon Guide trouva le moyen de me fixer; je l'aimois, & la crainte de lui déplaire l'emportoit ſur mon goût pour les plaiſirs; ainſi je pris dès ma tendre jeuneſſe l'heureuſe habitude de maîtriſer mes goûts dominants; habitude qui me devint ſi néceſſaire dans le cours de ma vie, & ſans laquelle j'euſſe pluſieurs fois ſuccombé ſous le poids de mes infortunes. Elles commencerent au moment où je vis Madame de Batteville. Si le ſentiment qui s'empara de mon ame dans ce moment, eut quelques douceurs, elle

fut

fut bien-temperée par les difficultés que ma Mere me fit entrevoir, dans la médiocrité, ou plutôt le manque de ma fortune, qui ne me permettoit pas l'espoir de faire à Julie, (car vous savez que c'étoit le nom de la Baronne,) de lui offrir, dis-je, un sort digne d'elle. Aux peines que me causerent les obstacles qui s'opposoient au desir de la rendre heureuse, se joignit un secret pressentiment qui me défendoit d'espérer de la voir jamais mon Epouse: oui, Madame, au moment même où sa Mere me déclara que le Ciel s'intéressoit pour nous, & que la succession qui venoit de lui écheoir, la mettoit en état de terminer mon mariage avec sa Fille; dans ce moment, dis-je, où j'aurois dû me croire au comble du bonheur, mon cœur ne put s'ouvrir à la joie, & celle qui se répandit sur mon visage, n'étoit point l'expression de mon ame qui resta plongée dans le découragement. Cette disposition subsista tout le temps de notre voyage & de notre séjour à Marseille: je ne pouvois ouvrir une Lettre sans crainte d'y trouver l'arrêt de ma mort, c'est-à-dire, la nouvelle de celle de Julie: enfin, la peste se déclara, comme

Madame la Baronne vous l'a écrit, & je crus voir dans cet événement terrible, la ruine entiere de mes espérances: sûr de ne plus revoir Julie, je resolus d'en détacher mon cœur, & comme cette entreprise surpassoit infiniment mes forces, tout ce qui resta en mon pouvoir, fut de renouveller le sacrifice de tout le bonheur de ma vie à tous les instans du jour. Les conseils & les prieres de Monseigneur l'Evêque de Marseille, me soutinrent dans cette résolution. On a beaucoup vanté le courage avec lequel je me suis dévoué au service des Pestiférés; on l'eût moins estimé, si on eût connu mes motifs: je vous l'ai dit; une voix secrette m'annonçoit que nous ne serions jamais unis, & qu'aurois-je fait de la vie sans elle? de quel prix pouvoit être le sacrifice que j'en offrois au Seigneur? Je dois pourtant publier les merveilles de sa Grace; mes motifs se purifierent, je rougis de leur imperfection, & j'eus enfin le courage de demander à Dieu qu'il rompît notre mariage, s'il n'étoit pas convenable aux desseins qu'il avoit sur nous. Je crus qu'il m'avoit exaucé, lorsque je me sentis frappé de la peste; j'avois acquis assez de connoissance de cette

ter-

terrible maladie, pour ſentir que tous les ſymptomes de la mienne étoient mortels : je paſſai donc toute la nuit à penſer à l'Eternité & à cet objet infiniment aimable dont la mort ſeule peut nous mettre en poſſeſſion : qu'elle me paroiſſoit déſirable ſous ce point de vûe ! & qu'il m'étoit doux de n'avoir point attendu à ce dernier moment à me détacher de Julie ! Je brûlois du deſir de recevoir mes derniers Sacrements, & je preſſai Madame D*** de me procurer ce ſecours & la vûe du ſaint Evêque auquel j'avois remis le ſoin de ma conſcience. Il y avoit à peine un quart-d'heure qu'elle étoit ſortie, que j'entendis pouſſer la porte avec violence, & en meme-temps, quatre de ces hommes qui étoient chargés d'enlever les corps morts entrerent dans ma chambre: ils me dirent avec brutalité que je me dépêchaſſe de mourir, parce qu'ils n'étoient pas en commodité de revenir chercher mon cadavre. Bon, dit-un autre, il eſt plus d'à moitié mort, ce ſera lui rendre ſervice que de l'achever : en même-temps, un de ces ſcélérats enfonça l'armoire, & ſe ſaiſit de la bourſe où étoit notre or. Je n'en vis point

dav-

davantage ; un évanouiſſement profond leur fit croire que je ne vivois plus ; Dieu ſans doute me l'envoya pour me ſauver la vie, car il eſt indubitable qu'ils me l'euſſent ôtée s'ils ne m'avoient crû mort. Je préſume qu'ils me traînerent dans leur tombeau & qu'ils me jetterent dans une de ces grandes foſſes où l'on entaſſoit les cadavres ſans les recouvrir, juſqu'à ce que la foſſe fût comblée. J'y reſtai plus de ſeize heures ſans connoiſſance, car je ne repris mes ſens qu'à deux heures la nuit ſuivante. Jugez de mon horreur, lorſqu'à la foible lueur de la Lune, je diſtinguai les cadavres dont j'étois environné : je ne ſais comment cet horrible ſpectacle ne m'ôta pas une ſeconde fois l'uſage de mes ſens, mais la nature ennemie de ſa deſtruction, m'inſpira le deſir de faire quelques efforts pour me tirer de cette foſſe, qui par bonheur n'étoit plus profonde, à cauſe de la quantité des corps qu'on y avoit jettés. Dix fois je déſeſpérai d'y réuſſir, & je fus tenté d'abandonner entierement le ſoin de ma miſérable vie ; la crainte d'avoir ma mort à me reprocher, m'anima d'un nouveau courage, & je parvins enfin à ſortir de ce vaſte tombeau.

beau. Je me couchai sur le bord tout épuisé, & croyant que tant de peines n'aboutiroient qu'à hâter mes derniers instants : je recommandai mon ame à Dieu, persuadé que j'allois la lui rendre. Je crois pouvoir vous assurer que ma priere fortifia mon corps, aussi-bien que mon ame : après l'avoir achevée je me levai, & fis environs trois cent pas pour me traîner jusqu'au grand chemin. Le croiriez-vous, Madame, j'y passai deux heures, qui s'écoulerent avec rapidité, quoique je souffrisse des douleurs au-dessus de l'expression, & que je fusse dévoré d'une soif brûlante, j'eus lieu de me convaincre de ce que j'avois oui dire plusieurs fois, que Dieu proportionne ses secours aux maux qu'il nous envoie, & que sa grace peut changer les peines en plaisirs. Je restai dans cet état jusqu'à la pointe du jour, & l'on commençoit à discerner les objets, quand j'apperçus trois femmes qui s'approchient du lieu où j'étois: lorsqu'elles furent à vingt pas de môi je fis un effort pour me mettre sur mon séant, & élevant la voix autant que ma foiblesse put me le permettre, je leur demandai de me sécourir pour l'amour de Dieu. Rappellez-vous, Madame

dame, que ces malheureux m'avoient emporté de mon lit, & que ne voulant pas perdre ma chemise qui étoit fine, ils m'en avoient dépouillé. Vous sentez quelle frayeur je dûs causer à ces femmes; aussi elles m'eurent à peine entrevu qu'elles prirent la fuite: cependant une d'elles, plus courageuse que les autres, revint sur ses pas, & s'étant rapprochée de moi me demanda qui j'étois, & pourquoi j'étois ainsi nud: je crus reconnoître la voix de cette femme, & effectivement je ne me trompois pas; je l'avois sécourue dans le temps où elle avoit eu la peste, elle disoit souvent que je lui avois sauvé la vie, & qu'elle donneroit la moitié de son bien pour reconnoître les obligations qu'elle m'avoit, je lui racontai en peu de mots le crime qui m'avoit réduit en ce triste état, & je la priai de me faire porter en quelque lieu, où je pusse recevoir mes Sacrements dont j'avois été privé: elle se rapprocha alors de ses compagnes, qui, se tenant à quelque distance, l'excitoient à m'abandonner; mais quoiqu'elle employât les prieres les plus pressantes pour les engager à lui aider à me porter chez elle, elles ne voulurent jamais s'y prêter; tout ce qu'elle en

put

put obtenir, fut d'appeller en s'en retournant ses deux domestiques: nous ne les attendîmes pas; cette femme ayant défait une de ses jupes m'en couvrit, & m'exhorta à essayer mes forces, en m'appuyant sur elle: heureusement sa maison n'étoit pas fort éloignée, & j'y arrivai sans accident. Elle m'apprit en chemin qu'elle avoit fait vœu pendant sa maladie d'aller à Notre-Dame de la Garde aussi-tôt qu'elle le pourroit; c'est une Chapelle placée sur un roc fort élevé, proche de Marseille, elle étoit alors fermée comme le reste des Eglises, ainsi elle avoit crû devoir remettre à un autre temps l'accomplissement de sa promesse. La veille du jour où nous étions, son vœu lui revint dans l'esprit, elle se reprocha d'avoir différé à l'exécuter, & pensa qu'elle devoit au moins aller jusqu'à la porte pour remercier Dieu, par l'intercession de Marie, de lui avoir rendu la santé: d'abord elle négligea cette pensée, mais elle en fut si tourmentée, que ne pouvant y résister, elle pria deux de ses parentes de l'y accompagner, & pour éviter les grandes chaleurs qu'il fait dans cette région, elles partirent à la petite pointe du jour. Toutes ces circonstances me pénétrerent

de

de reconnoiſſance, & j'admirai les moyens dont la Providence s'étoit ſervie pour me ſauver; une heure plus tard c'étoit fait de moi; les malheureux qui m'avoient enlevé n'auroient pas voulu s'expoſer à la punition de leur vol en me laiſſant la vie, & je ne doute pas qu'ils ne m'euſſent enterré tout vivant dans cette foſſe qui fut comblée ce même matin. Il étoit naturel que je penſaſſe à faire avertir Madame D***, je ne le fis pourtant pas, je n'étois point hors de danger, & il me ſembloit qu'il y auroit de la cruauté à l'expoſer à me pleurer deux fois, & qu'il ſeroit aſſez temps de lui apprendre ma réſurrection lorſque je ſerois parfaitement remis, ſi Dieu vouloit me rendre ma ſanté. J'écrivis un mot à Monſeigneur l'Evêque de Marſeille pour lui demander ſon ſecours, & je le priai de laiſſer ma Mere dans l'idée de ma mort juſqu'au moment où je pourrois me croire au nombre des Convaleſcents. Je ne reſtai pas long-temps malade; cinq charbons ſortirent, & faute d'un Chirurgien je les ouvris moi-même avec un canif, & une abondante ſuppuration me mit en peu de jours hors de danger. Dans cette intervale je fis les ré-

flexions

flexions suivantes : Madame D*** n'avoit consenti à m'unir à sa Fille que sur l'espoir de nous assurer une subsistance honnête : elle venoit d'être dépouillée de tout ; par conséquent les raisons qu'elle avoit eues de me refuser sa Fille subsistoient, & je n'aurois pû, sans lui faire une sorte de violence, lui demander l'exécution de ses promesses dans les circonstances présentes: il me restoit deux partis à prendre, celui de tenter la fortune en l'avertissant de mon retour à la vie, & en la priant de me conserver Julie, ou celui d'abandonner absolument cette affaire à la Providence, sans l'instruire de l'heureux accidens qui m'avoit rendu à la lumiere. Vous me trouverez peut-être bizarre dans la résolution que je pris de suivre ce second parti, voici ce qui m'y détermina. Rappellez-vous que dans le commencement de la peste, j'avois demandé à Dieu avec instance de mettre des obstacles à mon Mariage, si ce n'étoit pas sa volonté qu'il s'accomplît, il me parut que cette divine volonté s'étoit manifestée par le vol qui nous avoit été fait ; & que je ne pouvois, sans être rébelle à ses ordres, conserver un espoir qu'il m'avoit ôté.

Mgr. l'Evêque, auquel je découvris cette pensée, l'approuva, en y mettant une modification : vous pouvez, me dit-il, y tenter la fortune; si Dieu vous fait la grace de sauver cette misérable ville, je vous promets de vous faire un fonds pour passer en Amérique; si dans l'espace d'une année vous voyez jour à faire quelque chose, je vous promets d'avertir Madame D*** & sa Fille : si au contraire Dieu ne bénit pas votre travail, vous serez fondé à croire qu'il s'oppose à votre Mariage ; & alors il y auroit de la dureté à empêcher Mademoiselle Julie de profiter des occasions de s'établir avantageusement, ce qu'elle refuseroit de faire sans doute, si elle étoit assurée de votre existence. Ce conseil me parut sage, & je m'y soumis comme s'il m'étoit venu de la bouche de Dieu même, non sans être obligé de me faire les plus cruelles violences pour me soutenir dans mes resolutions. La peste avoit chassé de Marseille un grand nombre de Familles opulentes, qui s'étoient retirées dans leurs maisons de campagne, qu'on appelle Bastides ; la maladie y pénétra en ce temps-là, & ces malheureux y furent beaucoup plus mal que ceux de

la

la Ville, parce qu'ils étoient privés de tout secours : Monseigneur de Marseille, dont la charité étoit sans bornes, mit tout en usage pour leur procurer quelques soulagements ; deux Jésuites de ceux qui s'étoient dévoués au service des Pestiférés, se chargerent des secours spirituels, & je fus destiné à leur administrer la nourriture & les remédes, ce qui convenoit au dessein que j'avois d'échapper aux regards de Madame D***. Ce fut dans ce temps où Dieu permit que je fusse attaqué d'une tentation si délicate, que j'eus besoin d'une grace particuliere pour la surmonter.

Je fus un jour abordé par une femme moribonde, & qui se soutenoit à peine, elle me dit qu'elle ne venoit point implorer mon secours, parce qu'elle se sentoit frappé mortellement, mais qu'elle me conjuroit de donner mes soins à sa Fille unique, qui étoit dans une Bastide qu'elle me montra de la main ; si vous la sauvez, me dit-elle, elle est à-vous, aussi-bien que les grandes richesses dont elle restera la maîtresse par ma mort : en finissant ces mots elle tomba de foiblesse, & pourtant ne voulut pas me permettre de m'arrêter pour

 lui

lui donner du ſecours. Je trouvai ſa Fille dans ſon lit, & quoique la maladie eût affoibli ſes charmes, ſi l'image de Julie n'eût pas été préſente à mon imagination, j'aurois cru qu'il n'étoit pas poſſible de rien voir de ſi beau : je mis tout en uſage pour la ſécourir, non que je fuſſe diſpoſé à accepter le prix qui m'avoit été offert ſi je la ſauvois, mais par la pitié que m'inſpiroit une ſi aimable perſonne, enlevée à la fleur de ſon âge. Elle m'apprit que la Peſte lui avoit enlevé ſon Pere & deux de ſes Freres, qu'elle avoit vû périr enſuite trois de ſes Domeſtiques, enfin ſa Mere avoit été attaquée & l'avoit exhortée à fuir de la maiſon pour échapper au mal, & qu'elle n'avoit pû ſe réſoudre à l'abandonner. Qu'ayant reſſenti elle-même les premieres atteintes de la maladie, ſa Mere s'étoit échappée pour tâcher de lui procurer quelques ſecours : elle me conjura enſuite de la quitter pour quelque temps, & de retourner vers ſa Mere pour eſſayer du moins de la ſauver ; touché de cette tendreſſe filiale, je me trouvai partagé entre ces deux Femmes, car cette Demoiſelle me paroiſſoit elle-même à l'extrémité ; je cédai

dai pourtant à ses instances, & courus à perte d'haleine à l'endroit où j'avois laissé sa Mere. Hélas! elle n'existoit plus, & lorsque je retournai auprès de la Fille, je la trouvai dans un délire qui ne finit qu'avec sa vie : elle paroissoit pourtant avoir conservé un reste de connoissance, car elle prit ses poches qui étoient sous son chevet, & en tira une clef, elle me la remit entre les mains; quelques moments après elle me l'arracha avec violence, en se plaignant que je lui ôtois la vie pour avoir son bien, puis elle me la rendit une seconde fois. Ce fut dans ces agitations qu'elle rendit le dernier soupir, & je restai seul dans cette maison. J'ose vous assurer, Madame, que j'ai toujours méprisé la fortune, mais dans cette occasion les richesses me parurent un bien réel, puisqu'elles m'auroient mis en situation de faire un sort heureux à ma chere Julie & à sa Mere. La cupidité toujours éloquente, ou si vous voulez l'intérêt de mon amour, me fournissoient des raisons convaincantes de m'approprier l'héritage qu'on sembloit m'avoir abandonné. Il me paroissoit même que la Providence avoit fait naître cette occasion pour m'in-

nniser du vol qu'on nous avoit fait; un mot, je fus séduit pour quelques tants ; & dans ce moment de foi- :sse j'ouvris une armoire, où je trou- i trois petits coffrets assez pesants ; vançois la main pour m'en emparer, squ'une lumiere subite m'éclaira & : fit voir le piége que le Diable m'a- it tendu ; je sortis de cette chambre de cette maison avec une sorte d'hor- ır ; & m'étant mis à genoux devant porte, je remerciai le Ciel du secours il m'avoit accordé dans une tenta- n si pressante. J'étois prêt à m'é- ;ner d'un lieu qui avoit pensé me enir si funeste, lorsque je fis ré- ion que d'autres que moi pouvoient 'cr dans cette maison abandonnée, ustrer les héritiers légitimes de cet- 'amille. Je retournai donc sur mes oour mettre en sûreté tout ce que ouvois emporter : je ne savois à :lle de ces boëtes ou coffrets don- 'a préférence ; ils étoient si lourds n'y avoit pas d'apparence que ısse m'en charger ; je les ouvris, connu par les bordereaux qu'il oit plus de trois cents mille li- tant en or qu'en Piastres : je ai aussi dans un de ces coffres

un

un terrain, garni de bijoux précieux que je mis dans ma poche; je me chargeai de l'un de ces coffrets, & je l'emportai dans la maison où j'habitois. C'étoit celle d'un jeune homme qui avoit été au service de l'Evêque, & qui s'étoit marié depuis deux ans à une Veuve fort à son aise, dont il n'avoit point eu d'Enfants, & que la Peste lui avoit enlevée. Comme Monseigneur de Marseille m'avoit vanté sa probité, je ne fis aucune difficulté de lui raconter ce qui s'étoit passé, & je le priai de m'accompagner dans cette maison pour m'aider à mettre en sûreté tous les effets qui seroient susceptibles de transport; afin de les remettre dès le lendemain entre les mains de Monseigneur l'Evêque: je poussai même l'imprudence jusqu'à lui dire que le coffret dont j'étois chargé étoit plein d'or, & qu'il en restoit deux autres remplis d'argent. J'ai toujours été persuadé que ce malheureux avoit été honnête homme jusqu'à ce jour, mais sa probité fut trop foible contre le danger d'une telle occasion. Il conçut le dessein de s'approprier ce trésor, & de se défaire par ma mort du seul témoin de son crime: voici les moyens

qu'il employa pour commettre ce vol, & que je n'appris qu'à mon retour des Indes, six ans après le temps dont je parle.

Ce misérable étoit devenu amoureux de la Fille d'un Galérien, qui avoit suivi son Pere à Marseille; elle étoit extrêmement jolie, & avoit autant de tendresse filiale qu'elle étoit dépourvue de sagesse. Elle trouva de puissants Protecteurs, & par leur credit elle réussit à briser les chaînes de celui auquel elle devoit la vie; elle l'avoit retiré dans une maison qu'un de ses Amants lui avoit richement meublée, & où elle vivoit avec opulence. Le malheureux Larcher (c'étoit le nom de mon Hôte) ayant eu occasion de la voir avant la Peste, en étoit devenu passionné, & comme sa Femme étoit fort âgée, il lui avoit offert de l'épouser aussi-tôt qu'elle seroit morte. Ses offres avoient été rejettées avec dédain, parce qu'il n'étoit pas assez riche, & il y avoit long-temps qu'il ne l'avoit vue, sans avoir cessé de l'aimer. Il fut chez elle dès le même soir, & la trouva dans une situation misérable, aussi-bien que son Pere. Ce fut à ce Scélérat qu'il proposa le dessein qu'il avoit de me tuer

pour

pour s'emparer de mes richesses, ou plutôt de celles dont j'étoit le gardien, & il lui demanda son conseil & son secours pour l'exécution de son crime. Ce projet ne pouvoit manquer de plaire à son confident, & ils concerterent ensemble les moyens dont ils devoient se servir pour me perdre. J'avois désigné à Larcher la maison où nous devions aller le lendemain, & son confident convint de se cacher aux environs de cette maison, dont il lui ouvriroit la porte. Ce criminel dessein eut tout le succès possible, & j'arrangeois tranquillement ce que nous devions emporter, & que j'avois mis dans un coffre plus grand, lorsque Larcher profitant de la posture où j'étois, me donna un grand coup de poignard par derriere. Je tombai, & son complice me perça de plusieurs autres coups, jusqu'à ce qu'il me crut sans vie. Larcher s'applaudissoit d'un crime dont un autre devoit recueillir le fruit. Le Galérien lui conseilla de ne pas garder de telles richesses dans sa maison, où l'on pourroit faire des recherches, & ils convinrent ensemble de l'enterrer dans un champ qui étoit proche. Larcher y consentit, & fut chez lui reprendre le pre-
 mier

mier coffret, aussi-bien que l'écrain; ils déposerent le tout aux pieds d'un arbre dans une fosse qu'ils avoient creusée, & se préparoient à se retirer, lorsque mon malheureux Hôte apprit à son complice que j'avois écrit dès le matin une Lettre à Mgr. de Marseille, par laquelle je l'avertissois du trésor qui m'étoit tombé entre les mains, & comme cette Lettre étoit dans ma poche, il conclut à remonter dans la maison pour me l'ôter, de peur qu'elle ne découvrît leur crime. Le Galérien charmé d'une circonstance qui lui fournissoit l'occasion de faire avec sécurité le second meurtre qu'il méditoit, le pressa de prendre cette Lettre, & pendant qu'il étoit à genoux pour me fouiller, lui fit sauter la cervelle d'un coup de pistolet, & mêla le sang de cet infortuné avec le mien. Il y a beaucoup d'apparence qu'il se retira sur le champ; car je ne tardai pas à donner des signes de vie, & j'ai même une idée confuse d'avoir entendu le coup qui ôta la vie à Larcher; ce qu'il y a de sûr, c'est que je ne restai pas plus de deux heures dans mon évanouissement. Quelle fut mon horreur de me voir surchargé du poids du corps de mon Assassin, & de le trouver

ver mort & défiguré d'une maniere à inſpirer la terreur. Voilà, Madame, le moment le plus pénible que j'aie éprouvé dans tout le cours de ma vie; j'avois pourtant été enterré tout vif, & confondu avec un grand nombre de cadavres la plûpart déja corrompus; mais lorſque je repris mes ſens dans cette premiere occaſion, j'oſai lever au Ciel des mains pures & un cœur innocent; le remords vengeur ne troubloit point mon ame, & prêt à la rendre à mon Créateur, ma confiance en lui étoit ſans bornes. Que ma ſituation fut différente dans ce ſecond danger! J'avois lâchement cédé au déſir de m'approprier un bien ſur lequel je n'avois qu'un droit fort équivoque: avant mon accident je m'étois juſtifié ma foibleſſe par les circonſtances qui l'avoient précedé. Les perſonnes à qui ces biens avoient appartenu, avoient eu deſſein de me les abandonner; la Mere par ſes paroles, & la Fille en me remettant ſes clefs, ſembloient s'être accordées à m'en donner la jouiſſance. Voilà ce que j'avois penſé en ſanté: prêt à paroître devant Dieu, ces prétextes me parurent frivoles; la Mere à la vérité m'avoit offert la fortune: mais c'étoit ſous la condi-

tion de sauver sa Fille, & de l'épouser; ces paroles ne me donnoient donc aucun droit à ce bien, puisque j'étois déterminé à ne point remplir la seconde de ces conditions. La Fille m'avoit remis ses clefs, & par cette action, qui m'avoit paru équivalente à un don, eût pû justifier ma foiblesse; mais elle n'étoit point libre lorsqu'elle avoit fait cette action; un Testament signé dans de telles circonstances ne m'eût pas paru valable; à plus forte raison ne devois-je pas regarder comme un titre légitime une action qui avoit même été démentie par une autre, puisqu'elle m'avoit arraché cette clef qu'elle m'avoit remise. J'avois donc été criminel, il ne m'étoit plus possible de me faire illusion à cet égard, & jusqu'à quel point l'avois-je été? jusqu'où pouvois-je compter sur mon repentir? Voilà, Madame, ce qui me jetta dans une agonie si terrible, que je ne puis penser à ce que je souffris alors sans sentir mon sang se glacer dans mes veines, & mes cheveux se dresser d'horreur. Ce qui augmentoit ma peine, étoit de me voir à côté d'un homme que je regardois comme un réprouvé, puisqu'il avoit été tué en commettant le crime; je crai-

craignois de me voir bientôt compagnon de son malheur éternel, comme je l'avois été en quelque sorte de sa cupidité. Cette pensée qui augmentoit mes maux, en produisit le remède en excitant dans mon cœur un vif sentiment de reconnoissance envers Dieu qui m'avoit donné le temps du repentir qu'il avoit refusé à ce misérable. La vue de la Lettre que j'avois écrite à l'Evêque, & qui étoit encore dans la main de ce cadavre, acheva de faire renaître mon espoir, & je me rappellai avec ravissement que je n'avois point attendu le moment du péril pour me résoudre à réparer ma faute; j'offris à Dieu le sacrifice de ma vie pour l'expier, & il me sembla qu'il avoit reçu mon offrande; je sentis la paix renaître dans mon cœur, & je m'abandonnai avec confiance à la miséricorde du Seigneur. Il me reste à vous dire, Madame, par quel miracle j'échappai à la mort.

Je vous ai dit que Mgr. l'Evêque avoit envoyé deux Jésuites dans les dehors de Marseille, pour procurer des secours spirituels à ceux qui s'étoient retirés à la campagne : un de ceux-là avoit confessé la Mere & la Fille le matin du jour de leur mort; ses grandes oc-

cupations ne lui permirent pas de les revoir le lendemain ; mais le jour suivant se trouvant proche de leur demeure, il ne voulut pas s'éloigner sans leur dire un mot de consolation si elles vivoient encore. Il fut un peu surpris de trouver les portes absolument ouvertes, sur tout celle de la chambre où il avoit laissé les deux malades. Il recula d'horreur en y entrant, & me trouva sur mon séant ; car au bruit qu'il avoit fait en marchant, je m'étois efforcé de me mettre dans cette posture ; il étoit temps que ce secours arrivât. Mon sang qui s'étoit arrêté pendant mon évanouissement, recommençoit à couler avec violence, & le premier soin du Jésuite fut de bander mes plaies. Pendant qu'il s'occupoit de ce soin, je me hâtois de lui confesser ma faute, & comme il eut appris qu'au moment où j'avois voulu m'emparer de cet argent, je croyois être autorisé par celles auxquelles il avoit appartenu ; qu'aussi-tôt où j'avois douté de la légitimité de mon droit, j'avois pris résolution d'en remettre la décision à Mgr. de Marseille ; il m'assura que la faute que j'avois commise n'étoit pas de celles qui peuvent jetter dans la disgrace de Dieu, & me dit

dit que c'étoit plutôt un ſujet d'humiliation que de pénitence ; puiſqu'il eſt impoſſible d'offenſer Dieu ſans le vouloir, & que dans la minute où j'avois ſuccombé au déſir de m'enrichir, je croyois pouvoir le faire ſans crime. Que cet accident devoit ſervir à me faire connoître la corruption de mon cœur, & le beſoin que j'avois du ſecours du Ciel. Il me laiſſa après m'avoir raſſuré, & courut me chercher du ſecours. Je ne vous détaillerai point les divers périodes de ma maladie; parmi neuf coups de poignard que j'avois reçu, il ne s'en trouva pas un de mortel ; le ſeul épuiſement que m'avoit cauſé la perte du ſang, prolongea ma convaleſcence juſqu'au temps où la Peſte ceſſa entierement. Il m'en coûta beaucoup de laiſſer partir Madame D*** ſans la voir ; cependant le dernier malheur qui m'étoit arrivé m'avoit fortifié dans la penſée que Dieu n'approuvoit point mon mariage avec ſa Fille ; c'étoit au déſir de l'accomplir que je devois attribuer la tentation à laquelle j'avois failli ſuccomber, & ce que Mgr. l'Evêque m'apprit après la ceſſation de la Peſte, me fit voir encore plus clairement un ordre de la Providence attentive à écarter tous les

moyens

moyens de m'unir à Julie. Le seul héritier de la malheureuse famille qui avoit été détruite par la Peste, étoit un fort honnête homme, qui étant à son aise, protesta à Mgr. de Marseille qu'il m'auroit forcé à accepter la moitié de cette succession si elle fût tombée entre ses mains; & la preuve qu'il parloit sincerement, c'est qu'il m'abandonna deux mille livres qu'il tira de la vente de la petite maison qui lui étoit restée. Il étoit donc décidé dans le Ciel que les événements les plus extraordinaires seroient rassemblés pour concourir à m'éloigner de Julie; puisque sans le crime de Larcher le changement avantageux de ma fortune m'eut permis de suivre le penchant invincible qui m'entraînoit vers elle; Dieu me donna la force de me soumettre à ses décrets. Aussi-tôt que la navigation fut devenue libre, je cherchai l'occasion de passer dans les Indes. Je remis à Mgr. de Marseille la moitié de la somme dont on m'avoit fait présent, le priant de la faire accepter à Madame D***, comme de sa part, afin de soulager la grande pauvreté à laquelle elle alloit se trouver réduite; il refusa de la prendre, & se chargea de pourvoir lui-même aux besoins de cette

cette Dame & de sa Fille, ayant conçu pour la Mere une estime qui alloit jusqu'à la vénération. Je fus donc forcé de garder toute la somme, qui fut employée en marchandises, & je partis avec les plus fortes recommandations. Ma fortune fut rapide dans les Indes, non par le commerce, mais par la faveur d'un grand Prince, que j'acquis par des accidents que je ne puis vous détailler parce qu'ils seroient trop longs, & qu'ils n'ont point de rapport à Madame de Batteville; je vous dirai seulement que les prémices de ma fortune furent envoyés en Europe à Monseigneur de Marseille, auquel j'écrivis de partager vingt-quatre mille livres entre ma Mere, & ma chere Julie: je le priai de leur faire sçavoir que je vivois encore; & que si Dieu continuoit à bénir mes entreprises, je pourrois me flatter de repasser bientôt en Europe avec une fortune qui me permettroit de faire le bonheur de tout ce que j'aimois: vains projets! La catastrophe qui termina le sort de M. Constance, Ministre du Roi de Siam, entraîna ma ruine, & je pus à peine sauver du naufrage une somme égale à celle que j'avois apportée d'Euro-

rope ; ce fut avec cette bagatelle que je tentai de nouveau la fortune, & je vous avoue que si j'en eusse crû mon dégoût & mon découragement, j'aurois absolument tout abandonné : mes foibles commencements eurent des progrès rapides ; & en quatre années je me trouvai riche de cinquante mille livres : c'étoit à cette somme que j'avois fixé ma fortune, & je ne m'occupai plus que des moyens de repasser en Europe. J'en trouvai l'occasion au bout de huit ans, c'est-à-dire, depuis mon départ d'Europe ; & si mes malheurs passés ne m'eussent point appris que je n'étois pas né pour être heureux dans ce monde, j'aurois crû toucher à la fin de mes peines. Nous eûmes un temps favorable, & déjà nous nous félicitions d'avoir échappés aux plus grands dangers, lorsque nous fûmes rencontrés par un Corsaire Espagnol qui nous enleva sans résistance ; car nous ignorions que la guerre eût été déclarée entre les deux Couronnes : & quand nous l'aurions sçû, notre vaisseau n'étoit pas armé de façon à nous permettre l'espoir de nous sauver par une bonne défense. Ce fut la troisieme fois que je vis la fortune s'é-

chap-

chapper de mes mains, & pour cette fois je pris une ferme résolution de ne plus m'exposer à ses caprices; & je regardai cette longue suite de malheurs comme une marque de vocation pour la vie réligieuse, ou du moins pour l'état ecclésiastique. Je restai quinze mois prisonnier en Espagne, & à la paix j'eus le bonheur de rencontrer un vaisseau Marseillois, dont je connoissois le Capitaine, & qui, pour payer quelques services que je lui avois rendu pendant la Peste, me prit gratuitement sur son bord, & me combla de joie en m'apprenant que leur saint Evêque vivoit encore. Si j'avois eu quelque chose à perdre je me serois fait conscience de profiter de l'honnêteté de ce Capitaine, dans la crainte d'attirer sur lui le malheur qui me poursuivoit avec tant d'opiniâtreté, mais il ne me restoit qu'une vie que je pouvois regarder comme un fardeau; ainsi je crus que je ne lui ferois courir aucun risque. Nous débarquâmes heureusement, & je fus à peine à terre que je me rendis au Palais Episcopal, terme assez déplacé pour exprimer une maison assez simple qu'occupoit l'Evêque. Il fit un cris de joie en me voyant, & s'avança

ça les bras ouverts pour m'embrasser. Il n'avoit reçu que la premiere de Lettres que je lui avois écrites, & me croyoit mort. Ce charitable Prélat ne voulut pas me permettre de sortir de chez lui, & n'oublia rien pour me remettre des fatigues de ma prison & de mon voyage. Je lui fis un récit exact de tout ce qui m'étoit arrivé, & le finis en le priant de me donner entrée dans son Séminaire, pour me préparer par la retraite à prendre les Ordres sacrés: le saint Evêque admira la conduite du Très-Haut sur moi, sans vouloir convenir qu'elle fût une preuve de vocation pour l'état Ecclésiastique: je ne vous y crois pas appellé, me dit-il, cependant je ne veux rien décider légérement à cet égard; vous pourrez vous mettre en pension dans le Séminaire, & prendre du temps pour sonder votre cœur. Il est vrai que Dieu se sert souvent de l'infortune pour nous appeller à lui, mais il faut bien se garder de prendre un état saint comme un pis aller. Dites-moi, mon Cher, si vous fussiez arrivé à bon port avec votre petite fortune, & que vous eussiez trouvé votre Julie libre, eussiez-vous pensé à vous faire Prêtre? Cette ques-

ueſtion me déconcerta: je n'av
ſé prononcer dans mon récit le n
e Julie, tant je craignois d'appren
u'elle ne fût morte ou mariée: je
voue, répondis-je, Monſeigneur; s'il
dépendu de moi de m'unir à elle, j'eu
regardé cet avantage comme le p
grand de tous les biens; mais. . .
Je m'arrêtai, & le regardant tri
ment, je tâchois de découvrir d
ſes regards ce que j'avois à eſpérer
à craindre. Julie ne peut plus être
vous, mon cher Ami, me dit-il d'
air attendri, elle eſt mariée & heureu
mais vous n'avez point de vocatic
puiſque le Seigneur eût été votre
aller, comme je vous l'ai déjà d
il faut quand on ſe dévoue à l'état
cléſiaſtique, être tellement perſuadé
l'excellence & du bonheur de cet ét
qu'on fût prêt à lui ſacrifier tout
qui eſt ſur la terre: il faut l'aimer
préférence à tout: malheur à ceux
le regardent comme une reſſource
contre l'indigence, ou contre le n
heur. Vous croyez ſans doute, M
dame, que je fus attéré par la n
velle du mariage de Julie, point
tout. Le commencement du diſcour
l'Evêque m'avoit fait craindre qu'

ne fût morte : je respirai, lorsque j'appris qu'elle ne l'étoit que pour moi : il m'assuroit qu'elle étoit heureuse, sa situation diminuoit ce que la mienne avoit de trop pénible. Perdre une femme qu'on adore par une infidelité, est une peine que je ne crois pas supportable ; cette circonstance manquoit à mon malheur, & j'appris par une Lettre que son Directeur avoit écrite à Monseigneur de Marseille, & qu'il me communiqua : j'appris, dis-je, qu'elle s'étoit sacrifiée pour sa Mere, & qu'elle eût été fidelle à ma cendre si on l'eût laissée maîtresse de son sort. La générosité du Baron de Batteville envers ma pauvre Mere me le fit trouver digne du bonheur dont il jouissoit, & sans cesser d'être le plus amoureux & le plus misérable de tous les hommes, je trouvois du soulagement à penser que deux personnes si estimables n'auroient jamais la douleur d'apprendre les maux dont leur félicité étoit la cause innocente. Monseigneur l'Evêque m'avoit dit, que je pourrois, en payant ma pension, passer quelque temps au Séminaire, c'étoit m'annoncer qu'il la payeroit pour moi, puisque je ne lui avois point caché la triste situation où j'étois
ré-

duit : je voulus lui témoigner ma reconnoissance pour ce nouveau bienfait, il m'interrompit : vous n'êtes point dans le cas d'avoir besoin de ce secours, me dit-il. Mademoiselle Julie étoit mariée lorsque je reçus la somme que vous destiniez pour elle, ainsi je l'ai conservée : celle que j'avois fait venir à Madame votre Mere lui devint necessaire dans la maladie dont elle mourut, & comme par son Testament elle laissoit aux Pauvres tout ce qui lui en restoit ; je ne crûs pas devoir m'opposer en votre nom à cette disposition pieuse ; & j'augurai assez bien de votre cœur, pour croire qu'en agissant ainsi je me conformois à vos intentions. Il ne vous reste donc que douze mille livres que j'ai fait placer sûrement : il vous est dû sept années d'intérêts, qui peuvent servir à vous habiller, & à vous retirer pendant une année ou deux dans le Séminaire, ou dans quelqu'autre lieu : là vous demanderez au Seigneur qu'il daigne vous éclairer sur l'état auquel il vous destine ; & vous me trouverez toujours prêt à vous aider dans tout ce qui pourra dépendre de moi. J'aurois reçu sans répugnance les bienfaits de ce saint Prélat ; cependant je

je sentois une joie inexprimable de trouver ce nécessaire Philosophique, qui m'exemptoit de la nécessité d'être à charge. J'applaudis à tout ce qu'avoit fait pour moi ce généreux Bienfaiteur; & je lui promis de suivre aveuglement ses conseils. Je restai encore quinze jours chez lui; il l'exigea dans la pensée que sa table, quoiqu'elle fût servie avec frugalité, seroit meilleure que celle du Séminaire, & pourroit un peu me remettre de l'abstinence forcée que j'avois fait dans ma prison: ce fut dans cette intervalle qu'il m'apprit les circonstances qui avoient précédé & suivi mon assassinat à Marseille: le misérable qui l'avoit concerté, avoit enfin reçu le juste châtiment de ses crimes, & avoit déclaré aux Juges ce je vous ai appris d'avance. Je passai une année entiere au Séminaire à attendre, à appeller une vocation qui ne devoit point m'être accordée; & j'obtins par mes instances la permission d'en employer encore une dans les mêmes vues. Convaincu enfin que je ne méritois pas d'être admis au rang de Ministres des Autels, je quittai Marseille pour venir à Paris, où mon Protecteur m'avoit fortement recommandé à ses

ſes Amis pour m'obtenir un Emploi : je fis fort heureuſement le voyage juſqu'à Châlons-ſur-Saône, où je fut attaqué d'une fiévre qui me força de reſter quelques jours en cette ville, où je me fis ſaigner : le Chirurgien qu'on avoit appellé pour cela, me voyant réduit à la compagnie d'une garde, m'offrit de venir paſſer les ſoirées avec moi, & comme il me parut homme d'eſprit, j'y conſentis avec plaiſir. Dans la converſation il m'apprit qu'il n'étoit point né dans la Bourgogne, qu'il étoit de Rheims, & qu'il n'avoit quitté cette ville que depuis un an par complaiſance pour le beau-Pere de ſa Femme, qui demeuroit à Châlons. Je ne pus entendre prononcer ſans émotion le nom d'une ville qui renfermoit tout ce que j'avois de cher au monde, & il me vint dans l'eſprit que je pouvois ſans crime demander des nouvelles de Mr. de Batteville. Cette petite ſatisfaction, que je regardois comme innocente & permiſe, je ne me l'accordois point ſans remords, & une voix ſecrette ſembloit m'avertir que cette premiere foibleſſe en entraîneroit de plus dangereuſes : je ſurmontai ce preſſentiment, & je demandai au Chirurgien

s'il connoiſſoit le Baron. C'étoit un de mes Protecteurs, & l'une de mes meilleures pratiques, me dit-il: il est le plus riche de la Province, & il mériteroit de l'être davantage, tant il fait un bon uſage de ſon bien. Son Epouſe eſt la perle du pays; & il ne s'eſt jamais vû un Mariage ſi aſſorti. Je ne vous répéterai point les éloges que cet Homme continua de faire de toute cette Famille. Il paſſa le reſte de la ſoirée à me raconter mille traits de leur charité; vous penſez bien que je ne fus pas tenté de l'interrompre, & qu'il eût pû employer toute la nuit dans cet entretien ſans m'ennuyer. Lorſque je fus ſeul je tombai dans une rêverie ſi profonde, que je reſtai longtemps dans mon fauteuil ſans penſer à me mettre au lit, & que j'y aurois paſſé toute la nuit, ſi ma Garde ne m'avoit averti à pluſieurs repriſes qu'il étoit minuit ſonnée. Je me deshabillai machinalement; il ne me fut plus poſſible de fermer l'œil le reſte de la nuit. M'étant aſſoupi ſur les huit heures du matin, Julie, (car je ne pouvois plus me réſoudre à l'appeller la Baronne;) Julie, dis-je, ſe peignit à mon imagination avec tous ſes charmes, & je me

me trouvai cruel à moi-même de m'être refusé jusqu'à ce moment le plaisir de la revoir du moins encore une fois. Cette pensée se fortifia à mon reveil avec tant de force, que je ne pensai pas même à y résister; & pendant cinq jours que je restai encore à Châlons, il me fut impossible de m'occuper d'autre chose. C'est ainsi que par une négligence imperceptible, je perdis le fruit de douze ans de combats; je dirois presque de victoires, si je n'eusse reconnu que l'ennemi que je croyois détruit, n'étoit qu'abbatu. Arrivé à Rheims, je cherchai une maison voisine de celle du Baron; & par un hazard, dont je me félicitai alors, j'en trouvai une, dont une fenêtre donnoit sur son jardin: ce fut dans cette chambre que j'établis mon domicile: & comme je voulois tout voir sans être vû, je la fis griller d'une maniere convenable à mes desseins. J'y attendois avec une impatience mortelle le moment d'appercevoir Julie; il vint enfin: & quoique je ne visse point son visage, parce qu'elle avoit un chapeau de paille à cause du soleil; je reconnus aisément cette taille majestueuse, cette démarche aisée; j'entendis même le son de sa voix: &

toutes ces choſes firent une telle impreſſion ſur moi, qu'oubliant les beſoins de la nature, je reſtai ſept heures à cette fenêtre après qu'elle fut rentrée dans la maiſon : je ne pouvois détourner les yeux des places qu'elle avoit foulées en marchant; le banc ſur lequel elle s'étoit aſſiſe, me paroiſſoit un trône rayonnant de lumiere, & elle n'avoit pas fait un mouvement qui ne fût préſent à mon imagination. Que vous dirai-je, Madame? je paſſai ſix mois dans cette eſpèce d'yvreſſe, ſans que les remords dont je fut déchiré au commencement, puſſent diſſiper le charme qui me retenoit en ce lieu : je ne m'en écartois que pour me trouver au caffé dans les heures où je pouvois y rencontrer M. le Baron. Ma folle paſſion ne m'avoit point aveuglé ſur le mérite de mon heureux rival; je le trouvois digne de Julie : & puiſqu'elle n'avoit pû être à moi, je me felicitois qu'elle fut devenue le partage du plus honnête homme du monde : vous aurez peine à comprendre ce que je vais vous dire, c'eſt qu'inſenſiblement l'amitié que je pris pour Mr. de Battevil-le, fit une ſorte de diverſion à l'amour

que

que j'avois pour son Epouse, & qu'ils me devinrent également chers. L'attachement que je me sentois pour l'Epoux, me rassuroit sur mes sentiments pour l'Epouse; je me répétois vingt fois le jour, qu'il ne pouvoit y avoir ni danger ni crime dans un amour assez réglé pour me laisser la liberté d'aimer mon rival. Insensé que j'étois! le besoin que j'avois de me le répéter, eût dû m'apprendre qu'un jugement plus juste existoit au fond de mon cœur, & que pour être exempt de toutes les pensées qui eussent pû blesser la vertu, je n'en étois pas moins coupable aux yeux de Dieu, puisque je m'étois fait une idole à laquelle je prodiguois tous mes mouvements. Vous m'avez dit que Madame la Baronne vous avoit instruite de l'impression que fit sur moi la vûe de sa petite Julie; celle qui parut à l'extérieur, ne fut qu'une foible image de celle que je ressentis dans mon ame: je renonce à vous l'exprimer, par la seule impuissance de vous en faire comprendre la plus petite partie. Mon aveuglement croissoit chaque jour, je courois à ma perte, & il falloit un effort que je n'étois plus capable de faire, pour me tirer de l'assoupissement

 mor-

mortel dans lequel je passois ma vie; Dieu m'arracha, comme malgré moi, à cet état d'yvresse; & cela, dans le temps où je n'épargnois rien pour l'éloigner de ma pensée & de mon cœur, parce que l'idée de sa présence empoisonnoit le faux bonheur que je m'efforçois de goûter. Dans une de ces belles journées de printemps, où l'air est si tempéré, qu'on peut s'y exposer sans crainte, Julie voulut en goûter la douceur, & accompagnée de sa Fille & de deux de ses amies, elle s'assit dans son jardin & y passa toute l'après-dîné, précisément vis-à-vis de ma fenêtre; pas un de ses mouvemens ne m'échappoit, & jamais, à ce qu'il me sembloit, la fortune ne m'avoit été si favorable; & quoique je l'eusse vûe cinq heures de suite, je crus qu'elle n'y avoit été qu'un moment, lorsqu'elle se retira. Abîmé dans les différentes pensées que sa présence excitoit dans mon ame, la nuit vint sans que j'y fisse aucune attention, & je restai dans la même attitude malgré les ténébres. Tout à coup je fus tiré de cet état, par la vûe d'un tourbillon de fumée mêlé de flammes qui sortoit de la maison qui renfermoit mon trésor. Je courus

ou

ou plutôt je volai dans la rue, en criant si fort que j'éveillai bientôt tout le quartier; des Artisans qui quittoient le travail, m'aiderent à enfoncer la porte du Baron, où je frappois de toutes mes forces; je m'informe de ceux qui connoissoient la distribution des appartemens, où étoit celui de Julie, & avec leur secours j'en brisai la porte. Julie me reconnut sans doute, mais toute occupée du danger de sa Fille, elle se seroit précipitée dans les flammes pour la sécourir, si ceux qui m'accompagnoient & entre les mains desquels je l'avois remise, ne l'eussent retenue: je vis disparoître une Femme de chambre qui avoit voulu sortir de la chambre de la Petite, d'où je conclus que le plancher étoit déjà enfoncé: le danger d'éprouver un pareil sort, ne put m'arrêter; je bravai les flammes, & fut assez heureux pour arriver à la chambre de cet Enfant aux dépens de mes cheveux & d'un grand nombre de brûlures que je ne sentis pas pour lors. Vous savez le reste, Madame; je sortis de Rheims aussi-tôt que je sçus la Baronne hors de danger, & je me retirai à Pont-à-Vere, pour prendre le Coche de Paris, c'est-à-dire, une

Voiture d'eau. Il ne me fut pas possible d'aller plus loin que Compiegne; mes brûlures, que j'avois négligées, s'envénimerent & je restai huit jours avec une grosse fiévre. Le danger où j'étois, ne fut pas capable de me réveiller du sommeil de mort dans lequel j'étois plongé, & moi, qui à Marseille, avois frémi, dans la crainte de paroître au Tribunal de Jesus-Christ avec la conscience chargée d'un mouvement de cupidité aussi-tôt détesté que conçu; moi, dis-je, qui depuis plus de six mois vivois dans un attachement criminel, je voyois sans crainte approcher le moment de ma destruction, tant le propre du péché est d'obscurcir les lumieres de l'esprit & d'endurcir le cœur qui s'est laissé dépraver. Je demeurai dans cet endurcissement jusqu'au moment où je rencontrai un des domestiques de M. le Baron de Batteville: ce qu'il m'apprit de son Epouse, me terrassa comme un coup de foudre; à peine eus-je quitté ce garçon, que je courus aux Carmes déchaussés, & m'étant retiré dans un endroit obscur, je me fis les plus vifs reproches. Ce n'est donc point assez, me disois-je à moi-même, d'avoir entierement aban-

don-

donné le ſoin de mon ſalut ; falloit-il encore entraîner avec moi dans l'abîme la plus vertueuſe de toutes les femme ? Quoi ! Julie perdue par ma faute, me reprochera ſa ruine pendant toute une éternité ! Quoi ! pour n'avoir pû nous arracher au plaiſir funeſte de nous aimer pendant quelques années, nous nous haïrons pendant les ſiecles qui n'auront point de fin ! Cette horrible, mais ſalutaire penſée, fit une telle révolution dans mes ſentiments, que je me trouvai comme métamorphoſé en un nouvel homme, & lorſque je voulus chercher mon amour au fond de mon cœur, pour le détruire, je n'y trouvai plus que le vif regret de m'y être abandonné. Dieu qui venoit d'opérer ce miracle, me ſoutint dans cette heureuſe ſituation ; je me trouvois dans l'état d'un captif qu'on auroit déchargé de peſantes chaînes ; & ma reconnoiſſance pour mon Libérateur, fut ſi vive, que j'aurois, ce me ſemble, donné ma vie pour la lui prouver. Ce fut le lendemain de cet heureux jour, que j'écrivis à Madame la Baronne : je fis en même-temps un ſacrifice qui m'eût coûté infiniment, ſi le deſir de réparer mes fautes ne m'eût

soutenu. Je m'étois rendu coupable d'ingratitude envers le saint Evêque de Marseille, auquel je n'avois point donné de mes nouvelles pendant tout le temps de mon égarement; il étoit alors à Paris pour quelques affaires qui regardoient le bien de son Diocese; je fus le trouver, & lui confessai toutes mes foiblesses, ou plutôt tous mes crimes. Il me reçut avec la bonté du Pere du Prodigue, & me conseilla de faire une retraite, pour me mettre en état de connoître, plus clairement ce que Dieu vouloit de moi; je la commençai & ne pus la finir; une fiévre qui fut d'abord violente, & qui dégénéra en langueur; mit à bout toute la science des Médecins, qui ne sachant plus que m'ordonner, m'envoyerent aux Eaux de Forges. Soit qu'elles convinssent réellement à mon mal, soit que l'agitation du voyage & la compagnie m'eussent arraché à l'espece de mélancolie que me causoit le souvenir de mes foiblesses, il est certain qu'au bout de huit jours je repris l'appétit & le sommeil que j'avois entierement perdu. J'étois un jour à la fenêtre de mon Auberge avec un Ecclésiastique qui étoit venu à Paris avec Monseigneur de Marseille, & qui

qui m'avoit accompagné aux Eaux, lorsque nous vîmes une Chaise s'arrêter devant la porte : il en sortit une Dame dont je crus reconnoître les traits sans pouvoir me ressouvenir où je l'avois vûë. Je cherchois à la rappeller dans ma mémoire, lorsqu'une exclamation qui sortit de la Chaise y fixa mes regards. Je vous assure que si j'eusse pû m'échapper à ce moment, je l'eusse fait, en appercevant Mademoiselle de Batteville, qui en s'écriant : c'est lui-même, me faisoit un signe de la main, comme il est d'usage quand on rencontre quelqu'un qu'on est charmé de voir. Elle me nomma sans doute à la Dame qui l'accompagnoit, car elles vinrent tout droit à ma chambre, & cette Dame me dit en entrant : Nous aurions dû, Monsieur, attendre votre visite, mais la reconnoissance de Mademoiselle Julie l'emporte sur la bienséance. J'en ai de bonnes raisons, répondit la Petite ; vous ne le connoissez pas, Madame ; c'est un Protée qui va nous échapper, à moins qu'on ne le serre de fortes chaînes : pour moi, je vais demander main forte dans le Village, & mettre des Gardes à sa porte ; encore ne serai-je pas rassuré ;

qui fait passer au travers des flammes, pourroit fort bien passer par la fenêtre ou percer une muraille. En vérité, dit l'Ecclésiastique, qui se nommoit Mr. Mere, vous faites un éloge magnifique de Monsieur, je loue sa prudente sagesse; il est certains dangers qu'on ne peut éviter qu'en fuyant, & contre lesquels la sécurité seroit dangereuse. La crainte doit avoir des bornes, reprit la Conductrice de Julie, & je suis presque sûre que M. le Chevalier sait à quoi s'en tenir sur cet article : quoiqu'il en soit, il faut qu'il s'arme de courage, pour affronter le danger s'il y en a, car je seconderai les efforts de Mademoiselle, pour empêcher qu'il ne nous échappe, & s'il veut éviter les fers qu'on lui prépare, il faut qu'il s'enchaîne lui-même en nous donnant sa parole d'honneur de ne point fuir ses amis : j'ai quelque droit à ce titre, me dit-elle en s'approchant de mon oreille, je dois une réponse à la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, & je suis charmée de trouver l'occasion de payer cette dette. Ces paroles qui me firent comprendre que c'étoit à cette Dame que j'avois adressé la Lettre que j'avois écrite à Mad. de Batteville, me jet-

jetterent dans une confuſion inexprimable : l'air myſtérieux avec lequel elle venoit de me parler, m'annonçoit qu'elle étoit inſtruite de ma foibleſſe, & j'allois lui bégayer une réponſe, lorſque M. Mere qui comprit à mon embarras, qu'il étoit queſtion de quelque choſe de particulier entre cette Dame & moi, tira Julie auprès d'une fenêtre, ſous prétexte de lui faire remarquer quelques Dames qu'arrivoient avec un train fort leſte, & me procura un tête à tête qui me fit frémir : j'ai peut-être commis une imprudence, me dit cette Dame, mais j'ai voulu vous offrir une raiſon de ne pas quitter les Eaux, en vous faiſant voir que vous y trouveriez une perſonne aſſez inſtruite de votre conduite, pour avoir conçu de vous la plus haute idée, avec un deſir ardent de vous connoître plus particuliérement, & de vous être utile, ſi cela étoit en ſon pouvoir. Ah ! Madame, lui dis-je ; ſi Madame de Batteville vous a confié ma Lettre, pouvez-vous ne pas approuver une fuite que la crainte de ma foibleſſe me rend néceſſaire ; Non-ſeulement je ne l'approuve pas, me dit cette Dame, mais j'ai même dans l'eſprit, que la Providence

vous a conduit à Forges pour assurer votre guérison. J'en accepte l'augure, répondis-je ; & je ne pus dire que cela. Julie se rapprocha de nous d'un air inquiet ; & demanda à sa Compagne, si elle avoit reçu mes serments & si on pouvoit s'y fier : Je me fais sa caution, répondit-elle ; un Cavalier n'a point de prison plus sûre que celle que lui donne sa parole, & vous pouvez compter sur la sienne. Après cela la conversation devint générale jusqu'au moment où ces Dames se retirerent dans leur chambre pour se reposer & changer d'habits. Lorsque je fus seul avec M. Mere, il me regarda d'un air malin, & me dit : Ah, pauvre Chevalier ! car enfin, on vous a donné ce titre, je vous vois bien embarrassé ; vous allez avoir besoin d'un confident, je le prévois, & grace à l'occasion ; je vais devenir le votre. Pour justifier, Madame, la confiance que j'eus à ce moment pour M. Mere, j'aurois besoin de vous faire son portrait ; mais ce récit n'a été déjà que trop long ; qu'il vous suffise de savoir qu'il étoit le Directeur de Mgr. l'Evêque de Marseille. La conduite de ce digne Prélat, fait un éloge complet de celui qui le dirigeoit ; &

com-

comme j'avois besoin de conseil
une occasion si délicate, je fus c
de pouvoir me conduire par ceux
homme que j'estimois infinimen
lui racontai donc sommairement
ce qui s'étoit passé jusqu'à ce jou
je le conjurai de vouloir décid
parti que je devois prendre.
amour pour Madame de Battevil
subsisté plus, me dit-il; cependa
loue vos craintes à cet égard ; c
peut trop se défier d'un ennemi si
gereux, & si c'étoit cette Dam
fût arrivée, je vous aiderois sur l'
à monter à cheval. Mais je ne vo
pourquoi vous fuiriez la Fille; el
libre aussi-bien que vous; son
vous l'a destinée; & je dis avec
de Launai, (c'étoit le nom de
qui étoit avec Julie,) que vous pc
assurer votre guérison à Forges
transportant à la Fille tous les s
ments que vous avez eu pour la M
je me trompe beaucoup, ou la p
personne n'aura pas besoin d'une c
sance héroïque pour se conformer
intentions de son Pere. Mais, ré
dis-je à M. Mere, un tel mariag
mettroit dans l'occasion de revo
Baronne, & après la trahison que

fait mon cœur il y a six mois, puis-je espérer que la victoire que j'ai remportée sur ma passion, soit assez complette pour n'avoir point à craindre une rechute, si je m'éxpose au danger? D'alleurs, en supposant de ma part une guérison absolue, suis-je sûr que cette Femme infortunée m'ait absolument banni de son cœur? M. le Baron, qui veut récompenser, par la main de sa Fille, un service que tout autre que moi lui eût rendu en pareille occasion, ignore qui je suis, & j'augure assez bien de l'attachement qu'il a pour son Epouse, pour penser qu'il ne voudroit pas déchirer son cœur par un tel mariage. Le Baron vous doit de la reconnoissance pour l'excessive complaisance que vous lui supposez, me répondit M. Mere; je ne sais si son Epouse vous en auroit la même obligation; telle que vous me l'avez dépeinte, je croirois lui faire une injure si je pouvois la soupçonner d'avoir conservé pour vous des sentiments qui blesseroit sa vertu. Pouviez-vous penser que comptant sur la disproportion des âges, elle attendît la mort de son Epoux pour... Ah! m'en préserve le Ciel, m'écriai-je en l'interrompant, ce souhait injuste: je ne l'ai jamais formé

formé moi-même dans le temps où ma passion m'avoit le plus aveuglé; je donnerois ma vie pour prolonger les jours du Baron, & dans l'horreur que je sens des fautes que mon amour m'a fait commettre j'ose promettre à Dieu en votre présence, que je refuserois la main de sa Veuve si la mort la mettoit en état de me l'offrir. J'approuve votre délicatesse, me dit M. Mere, & pour vous mettre hors d'état de violer l'espece de vœu que vous venez de prononcer, mon avis est que vous mettiez une barriere insurmontable entre vous & la Baronne, en épousant Mlle. Julie; mais, ajoûta-t-il, nous avons du temps pour prendre nos résolutions, ces Dames sont ici pour six semaines; & puisque Madame de Launai a la confiance de Madame de Batteville, elle doit être consultée sur le parti qu'il faudra prendre. Notre conversation fut continuée sur le même sujet, & M. Mere me fit remarquer combien la Providence s'étoit déclarée contre mon mariage, par les étranges obstacles qui l'avoient traversé. Tout semble concourir au contraire, ajoûta-t-il, à votre union avec sa Fille, les divers événements qui ont précédé, paroissent avoir été ordonnés pour le

fai-

faire réussir, & je regarde votre rencontre à Forges comme un coup du Ciel, qui a voulu vous réunir malgré les efforts que vous avez faits pour vous éloigner d'elle.

Je ne répondis rien à ce discours, je n'étois pas assez d'accord avec moi-même pour pouvoir démêler la nature de mes sentiments pour la Mere & pour la Fille, & le moment étoit peu propre à sonder mon cœur. M. Mere fit demander à ces Dames la permission de leur rendre nos devoirs dans leur chambre aussi-tôt qu'elles seroient visibles, & nous fumes introduits sur le champ. Je trouvai Julie dans un négligé très-bien entendu, & comme je la connoissois peu, je n'en fus pas surpris, cela étoit tout naturel à une Fille de son âge; mais Madame de Launai, qui lui en fit la guerre, nous apprit qu'elle poussoit le mépris de l'ajustement jusqu'à un excès blâmable, & en nous assurant qu'elle n'avoit jamais employé tant de temps & de soins à sa toilette, elle en conclut qu'assurément elle avoit dessein de faire des conquêtes à Forges; j'ai bien peur, ajoûta-t-elle en souriant, que vous ne soyez l'objet de ses malignes intentions; je la connois vindicative, elle est picquée

quée de la promptitude avec laquelle vous l'avez fuie, & elle veut sans doute vous empêcher de réitérer la même faute. Amusez-vous à mes dépens, répondit Julie, j'y consens, & j'avoue que j'ai un peu haï le Chevalier de s'être dérobé à notre reconnoissance; outre les motifs de gratitude qui m'étoient particuliers, la douleur que son départ causa à mes Parents a dû m'être sensible, & l'on pourroit me supposer le désir de la vengeance; cependant, comme celles de cette nature sont dangereuses pour les personnes qui se les permettent, je sacrifie volontiers la mienne, & ne veux inspirer au Chevalier qu'une amitié qu'il ne peut nous refuser sans injustice, & que mon Pere & ma Mere méritent à tant de titres, qu'il ne pourra les en priver, s'il veut se rapprocher de nous. Je ne répondis à ce discours que par une profonde révérence, & Julie dut me trouver bien différent de ce que son Pere m'avoit annoncé; car en vérité j'avois la contenance d'un stupide animal. Je brûlai d'impatience d'entretenir Madame de Launai, elle m'évita, & j'ai sçu depuis que prenant mon embarras pour un commencement d'amour, elle étoit convenue
avec

avec M. Mere, d'attendre que le sentiment qu'elle me supposoit eût fait plus de progrès, avant de me mettre dans le cas de m'expliquer. Elle supposoit sans doute que je serois en état de lui apprendre ce qui se passoit dans mon ame ; j'y aurois été bien embarrassé : c'étoit un mélange de sentiments si bien confondus pour la Mere & la Fille, que je ne pouvois les apprécier ; je crois pourtant que la balance penchoit déja en faveur de Julie, & que la honte d'une inconstance m'empêchoit d'en convenir avec moi-même. Cette aimable Enfant, peu en garde contre une passion qu'elle ne connoissoit pas encore, s'y livroit avec d'autant plus de confiance, qu'elle croyoit n'avoir que de l'amitié & de la reconnoissance, & que Madame de Launai applaudissoit à ses sentiments ; je voyois par conséquent tous les progrès que je faisois dans son cœur, & peut-être étois-je déja sensible lorsque je ne me croyois que touché d'un sentiment de gratitude. Quand Madame de Launai crut nos cœurs en état de ne pouvoir se dédire, elle leva le bandeau qu'elle avoit laissé sur les yeux de Mlle. de Batteville, & lui fit comprendre que sa prétendue amitié pour

pour moi étoit un amour réel : J'en aurois arrêté les progrès, lui dit-elle, si je n'eusse appris du Baron & de son Epouse que le plus cher de leurs désirs est de vous voir l'Epouse de votre libérateur. Julie ignoroit l'art de feindre : Si les sentiments que vous me connoissez pour le Chevalier, lui dit-elle, sont de l'amour, il n'en faut point reculer la date jusqu'à mon arrivée à Forges ; depuis le moment où mon Père le peignit à mes yeux, j'ai toujours senti pour lui tout ce que j'éprouve à présent. L'approbation de mes Parents ne peut cependant me rassurer sur les suites d'un amour qui s'est emparé de moi sans que j'aye pû le prévoir, ou m'en défendre. Le Chevalier ne partage point ma tendresse ; sa fuite est un sûr garant de son indifférence. J'y ajoûte sa conduite depuis que nous sommes à Forges ; il m'a mille fois promis son amitié, & par la comparaison que je faisois de sa maniere de s'exprimer avec ma façon de sentir, je trouvois qu'il ne me donnoit qu'une amitié froide, languissante, & dont je ne pouvois être satisfaite. Il ne m'aime point, j'en suis sûre, & dans ce cas, que peut me servir l'aveu des personnes dont je dépends ? Ma Chere, lui

lui répondit Madame de Launai, loin d'attribuer à l'indifférence la fuite & la froideur du Chevalier, croyez qu'elles sont un effet de sa prudence & de sa probité. Il aime, je n'en puis douter; la médiocrité de sa fortune & vos grands biens, lui ont fait prendre le seul parti qui convenoit à son repos; il a cherché à éteindre par l'absence une passion qu'il ne croyoit propre qu'à faire son tourment; & malgré la facilité qu'il a eu depuis que nous sommes à Forges, pour vous déclarer son amour, sa probité lui à fait une loi de le réprimer, puisqu'il n'a garde d'imaginer que vous lui soyez destinée. Je veux, sans lui découvrir vos sentiments, l'instruire de ceux de M. votre Pere, & vous devez être sûre que vous le verez bientôt à vos pieds. Julie eut quelque peine à consentir à cette proposition; néanmoins comme elle savoit combien sa Mere avoit de déférence pour Madame de Launai, elle s'abandonna à sa conduite. Le soir même cette Dame me dit à souper qu'elle se sentoit un peu d'émotion qui l'empêcheroit de prendre les eaux le lendemain, & qu'elle comptoit sur ma compagnie, pendant que tout le monde iroit à la Fontaine. Elle

pou-

pouvoit me faire cette prière sans indiscrétion, puisque j'avois fini mes eaux depuis deux jours. Je me trouvai ponctuellement au rendez-vous lorsqu'elle fut seule, & après quelques propos indifférents, elle m'avoua que Madame de Batteville lui avoit remis ma Lettre sans vouloir en faire la lecture; mais qu'après l'avoir lue elle-même, elle l'avoit trouvée si pleine de religion & de raison, qu'elle avoit jugé à propos de la lui communiquer, & qu'elle avoit produit tout l'effet que j'en avois espéré. Etrange perversité du cœur humain! J'aurois, ce me semble, donnée ma vie pour retrouver dans la Baronne cette Femme forte & chrétienne que j'avois aimé dans ma Julie, & cependant je ne pus apprendre sans émotion qu'elle étoit parvenue à m'effacer de son cœur. Le sentiment du mien s'étoit peint sur mon visage. Eh quoi! Monsieur, me dit Madame de Launai, démentiriez-vous la haute opinion que j'ai conçue de vous? Voudriez vous... Non, Madame, je ne veux rien, lui dis-je en l'interrompaint. Mais pardonnez à un homme foible un mouvement involontaire que sa raison & sa volonté désavoue. Hélas! cent fois vaincu & cent fois

fois vainqueur dans le pénible combat que j'ai entrepris, il me reste malgré moi de profondes cicatrices, que le temps seul & une puissante grace peuvent consolider tout-à-fait. Alors cette Dame me dit qu'elle vouloit me donner un moyen prompt de surmonter un reste de passion, & de me préserver d'une rechute: Madame de Batteville, me dit-elle, a eu pour détruire l'amour qui s'étoit réveillé dans son cœur, le secours d'un devoir austere; procurez-vous le même moyen; & sans me donner le temps de lui répondre, elle m'apprit, ou crut m'apprendre le désir qu'avoit le Baron de me donner sa Fille, & la bienveillance que la charmante Julie avoit pour moi. Elle alloit sans doute m'encourager à profiter de la bonne volonté de l'un & de l'autre, lorsque nous fumes interrompus par une visite, & elle n'eut que le temps de me dire que nous acheverions cette conversation à la promenade du soir. Effectivement elle vint à bout de me persuader qu'un reste de passion pour la Mere, (supposé qu'elle existât encore,) céderoit à une tendresse légitime pour la Fille; & je lui promis de me prêter de bonne foi à un remède qui certainement

ment n'avoit rien ne fort pénible. Dés le lendemain elle feignit de vouloir consulter M. Mere sur quelques difficultés, & étant passée dans sa chambre, elle me pria de tenir compagnie à Julie dans une salle du jardin qui ne fermoit pas, & qu'on voyoit à découvert de plusieurs endroits de la maison. J'eus quelques embarras à entamer une conversation qui devenoit pour moi un engagement; Julie de son côté paroissoit rêver profondément, ainsi nous gardâmes le silence pandant quelques minutes. Je le rompis enfin; mais lorsque je voulus parler du bonheur inespéré que me promettoit M. le Baron, Julie m'interrompit en me disant: épargnez-vous le soin de feindre avec moi, Monsieur; loin de regarder notre union comme un bonheur, je sais que le consentement que vous y donneriez seroit pour vous un supplice; comme je sais tous vos secrets, apprenez les miens. Je vous aime, Monsieur; formée d'un sang destiné à vous trouver aimable, je n'ai pû me défendre d'un amour que mon âge ne pouvoit permettre de prévoir même. Mon dépit m'eût sans doute éclairée sur la nature de mes sentiments si j'avois été plus instruite; j'ai cru que

vous me haïssiez, que vous me mé
fiez; cette erreur a causé ma mal
par les tourments qu'elle m'a fait so
frir. Témoin de la conversation
vous eûtes hier avec Madame de L
nai, j'ai appris à connoître ma rival
je respecte son image dans votre cœu
après avoir aimé ma Mere, je n'ai p
la présomption de me croire capable
vous la faire oublier. Le parti que vo
avez pris de la fuir après l'avoir évit
avec tant de soin, m'annonce vot
vertu en même-temps que votre passion
je la justifie, & je suis persuadée qu
mon Pere ne pourroit vous en faire u
crime. Je sçaurai, comme vous, régle
mes sentiments sans les détruire; aprè
l'aveu que je vous ai fait, vous sente
que je ne dois jamais vous revoir: partez, Monsieur, & puisqu'il est décidé que vous ne m'aimerez jamais, je vais travailler au moins à mériter votre estime; je renonce au mariage; & si par le plus grand des malheurs qui puisse m'arriver, je me trouve jamais dans l'occasion de vous servir, vous apprendrez par mes actions que je regarde votre bonheur comme la seule félicité que je sois capable de sentir. J'étois demeuré immobile pendant ce discours;

je

je me rappellois que Julie n'ayant entendu que la moitié de notre conversation, parce que nous l'avions reprise à la promenade, ne pouvoit être instruite de la victoire que sa Mere avoit remportée sur son propre cœur, & de celles qu'elle achevoit de remporter sur moi: ouï, Madame, un tel héroïsme de sentiments me subjugua, & si je n'avois été exposé aux regards, je me serois jetté à ses pieds par un mouvement produit par le respect encore plus que par l'amour. Je voulus l'instruire du changement que la vertu avoit fait chez sa Mere, elle refusa absolument de m'écouter, & me dit: Employons mieux ces moments: j'ai compris par votre discours que des événements fort extraordinaires vous avoient séparé de ma Mere au moment où vous étiez prêt à l'épouser, daignez m'en instruire. J'eus beau vouloir me défendre d'entreprendre un si long récit, elle m'en pria avec tant d'instance, que je ne pus lui refuser cette satisfaction. J'abrégeai autant qu'il me fut possible, & j'étois parvenu au temps où j'arrivois à Marseille au sortir de ma prison d'Espagne, lorsque nous vîmes entrer dans le jardin Madame de Launai, suivie de la Femme

de chambre de la Baronne ; elles venoient à nous d'un pas précipité, & je remarquai à la pâleur qui couvroit le visage de Julie, que l'arrivée de cette Femme sembloit lui présager quelque malheur. Son Amie s'efforçant de prendre un visage serein, lui dit: Ne vous effrayez point, ma chere Julie, vous n'en avez aucun sujet; M. votre Pere n'a pû supporter l'ennui de votre absence, & comme on craint que la peine qu'elle lui cause n'augmente son mal, la Baronne me charge de vous faire partir sur le champ, si je ne puis vous ramener moi-méme. Ah ! mon Pere ne vit plus, dit Julie. Et après cette courte exclamation elle s'évanouit, pendant que le Médecin s'occupoit, Madame de Launai s'approcha de moi & me dit : la pauvre Enfant trouvera son Pere mort, je suis obligée de partir avec elle sans avoir pris des mesures pour votre bonheur commun, voilà mon adresse à Paris, où je ferai forcée de rester quelques jours; j'espere vous y voir, Monsieur, & vous retrouver tel que je vous laisse. Elle n'en dit pas davantage : Julie avoit repris ses sens, & elle s'efforçoit de lui persuader que son Pere, quoiqu'un peu plus

mal,

mal, n'étoit pas dans un grand danger : la diligence avec laquelle on la fit partir lui prouvoit le contraire ; elles monterent en chaise aussi-tôt qu'elle fut remise ; & je n'eus pas la force de prendre congé d'elles. Je suivi leur voiture des yeux, & lorsque je l'eus perdue de vue, je me jettai dans un fauteuil avec un accablement si grand que j'excitai la pitié de M. Mere. Ce n'étoit pas seulement le départ de Julie & le chagrin qu'alloit avoir sa Mere, qui me serroit le cœur, c'étoit la perte du Baron, que je sentois plus vivement que tout le reste. Cet homme estimable occupoit la troisieme place dans mon cœur, & si je l'avois cheri lorsqu'il étoit mon rival, combien mon affection étoit-elle plus grande depuis le moment où j'avois envisagé qu'il pourroit devenir mon Pere. M. Mere avoit craint que cet accident ne reveillât mon amour pour la Baronne, en faisant disparoître ce qu'il y avoit d'illicite dans mon attachement pour elle : plusieurs raisons, & sur tout l'intérêt de Julie, lui faisoient souhaiter que mes derniers sentiments pussent l'emporter sur les premiers : il eut tout lieu d'être satisfait à cet égard, & lorsque

que j'appréhendois moi-meme un fâcheux retour, je fus surpris de ne retrouver dans mon cœur pour Madame de Batteville qu'une amitié tendre, & un attachement respectueux. Je ne sais, Madame, quelle idée vous prendrez de moi après une telle inconstance; mais je suis persuadé que si vous voulez réfléchir sur tout ce qui s'étoit passé, vous me jugerez avec quelque indulgence. J'avois toujours eu lieu de croire que je n'étois pas destiné à épouser le premier objet de mon amour: vous avez vû vous même que Dieu avoit renversé tous les projets que j'avois fait à cet égard: d'ailleurs mon amour avoit été pour moi l'occasion de toutes mes fautes; je m'étois accoutumé à le regarder comme un crime: l'horreur que m'avoit inspiré ma conduite à Rheims, les fautes & le malheur de la Baronne qu'elle avoit occasionné; toutes ces considérations, dis-je, avoient anéanti ce qu'il y avoit de passion dans les sentiments que j'avois conservés pour la Baronne. Assuré par mon guide que je n'avois point de vocation pour l'état réligieux & eccléſiastique, je m'étois prêté aux vues qu'il avoit sur moi, & c'étoit de chercher à fixer

mon

mon sort par un mariage avantag
En partant pour Forges j'étois d
miné à faire mes efforts pour m'a
cher à la premiere personne qui p
deroit les qualités nécessaires pour
rendre heureux, c'est-à-dire, qu
souhaitois trouver l'occasion d'une
fidélité, supposé qu'on pût donne
nom à une action commandé pa
devoir. J'étois dans cette disposi
lorsque Julie s'offrit à mes yeux;
cœur qui cherchoit à se donner,
voit-il trouver une plus belle o
sion, & n'étois-je pas autorisé à
livrer à son penchant & par les l
tés du Baron, & par la tendress
sa Fille qui ne m'avoit point échapp
Mais quoique je n'eusse point de rem
de mon changement, j'én avois é
séverement puni par la délicatess
Julie, que je résolus de respecter, &
tendre du temps ou la guérison de
nouvelle passion, où un changem
avantageux pour moi dans l'esprit de
te Fille estimable. Je comptois beauc
sur le secours de Madame de Lau
pour prendre des résolutions conv
bles; je la trouvai morte en arriva
& j'en conclus que j'étois destiné à
vre malheureux toute ma vie, pui

les obſtacles ſe multiplioient quand il étoit queſtion de mon bonheur, & de ma fortune : je fermai les yeux ſur l'avenir & m'abandonnai à la conduite de Monſeigneur de Marſeille, qui ne voulut point que je m'éloignaſſe de Paris, & qui échoua dans tout ce qu'il entreprit pour mon avancement. Enfin il y a ſix mois, on lui promit pour moi une place avantageuſe, pourvû que je puſſe me mettre au fait des affaires : un de ſes amis me recommanda à M. votre Epoux, & j'obéis, quoiqu'avec une répugnance que toute ma raiſon n'a pû me faire ſurmonter ; je ſuis peu propre à devenir Publicain ; chaque jour m'en fournit la preuve ; il faut pour remplir cet emploi un cœur plus dur que le mien ; s'il n'étoit queſtion que de relâcher ſur mes intérêts pour ne pas accabler le miſérable, je crois que je trouverois de la douceur à penſer que j'ôterois à la ſociété, ſur-tout aux pauvres, un exacteur impitoyable ; mais il faut remplir ſes devoirs, & je ne puis me réſoudre à en choiſir un qui demanderoit une fermeté qui me paroîtroit barbare, & j'étois occupé hier au ſoir d'un projet de Lettre à Monſeigneur de Marſeille, pour lui repréſenter

ſenter mon innaptitude, & le conjurer de me rendre la liberté de vivre pour moi. Mon revenu, quoique modique, fournit ſtrictement à mon néceſſaire, que me faut-il de plus? Ce matin j'ai été fort ſurpris de recevoir une Lettre de Metz, & d'un caractere de femme; elle eſt de Julie, elle m'apprend qu'elle s'eſt retirée dans un Couvent, & que le ſeul moyen de l'en faire ſortir eſt mon mariage avec ſa Mere; elle a ſurpris vos Lettres, c'eſt par-là qu'elle a découvert mon adreſſe, & bien d'autres choſes, dit-elle, qui ont précipité la réſolution qu'elle avoit priſe depuis la mort de ſon Pere.

Voilà, ma Chere, le récit que M. des Eſſarts vient de me faire, & qui leve le voile qui rendoit impénétrable le cœur de votre généreuſe Fille. Non, je ne crois pas qu'on puiſſe trouver un autre exemple d'un pareil héroïſme, & cela dans un âge ſi tendre. Oh! qu'une telle Fille méritoit bien une telle Mere, & que vous aurez de ſatisfaction à lui payer le ſacrifice qu'elle vous a fait. Je ſuis dans une telle impatience de vous voir l'une & l'autre auſſi heureuſes que vous le méritez, que j'ai preſſé des Eſſarts de partir en poſte, & de vous porter

lui-même cette Lettre: je n'ai pû surmonter sa délicatesse, & il veut attendre vos ordres. Voilà donc les desseins de la Providence qui se manifestent à son égard; tant de malheurs apparents devoient le conduire à un état heureux & tranquille; je vous parle librement sur ce ton, parce que votre derniere Lettre de Rheims m'a fait comprendre que vous étiez décidée & à ne l'épouser jamais, & à faire tous vos efforts pour lui donner le titre de votre Fils. J'ai fait lire cette Lettre à des Essarts pour lui montrer que son bonheur ne vous coûteroit pas un soupir, sans quoi il n'auroit pû se résoudre à en jouïr: il a de la peine à se persuader que tout ceci ait quelque réalité, & s'est si bien identifié avec la mauvaise fortune, qu'il attend à chaque moment un obstacle imprévu qui renversera vos projets; je ne doute pas qu'ils ne soient bientôt réalisés, & en dépit du sort, il s'ouvre pour moi une perspective de consolations qui me dedommagera un peu de ce que j'ai à souffrir personnellement. Vous sentez bien que j'ai écrit cette longue Lettre à plusieurs reprises, & voici ce qui vient de m'arriver ce matin au moment que j'allois la fermer, & qui est trop singu-

singulier pour ne pas vous l'écrire.

Si Titus est jaloux, Titus est amoureux.

Ah! M. Racine, vous raisonnez tout de travers; mon Titus n'est point amoureux, & il s'amuse à être jaloux. L'assiduité de M. des Essarts auprès de moi a mis mon Epoux en cervelle; & il m'a dit fort gravement ce matin qu'une Femme qui avoit soin de sa réputation devoit éviter soigneusement les tête à tête, avec un Homme d'une figure aussi aimable que la sienne. Vous êtes accusée de l'aimer, a-t-il ajoûté en me regardant fixement. J'étois de bonne humeur, ma Chere, l'heureux dénouement de toutes vos affaires m'avoit mis dans une situation propre à écouter, sans me fâcher, ce digne Prédicateur de la fidélité conjugale. Au lieu donc de prendre l'air de dignité qu'il convenoit à une vertu calomniée, savez-vous ce que j'ai fait? un grand éclat de rire. Car, je vous le répete, le personnage de jaloux me paroissoit plaisant dans un homme qui a eu dix maîtresses depuis six mois: mes ris l'ont déconcerté, & je crois qu'il pensoit à se mettre en colere, lorsque je lui ai dit, que je louois le discernement de

ceux qui lui avoient fait faire cette belle remarque, puisqu'il n'y avoit qu'une seule personne dans le monde que j'aimasse mieux que M. des Essarts; rassurez-vous, ai-je ajoûté, sans lui donner le temps de me répondre, vous connoissez celui qui l'emporte encore dans mon cœur, sur cet amant qu'on me suppose. Dites-lui de ma part qu'il n'a rien à craindre d'un amour si opiniâtre; je travaille à m'en guérir, & bientôt j'espere que je l'emporterai sur lui pour l'indifférence. En attendant que vous puissiez vous réjouïr de ce prodige, je vais vous en offrir un autre. C'est ma bonne humeur au moment où je marie cet Homme qui m'est si cher, & cela à la plus aimable Fille que vous connoissez; & ce qu'il y a de plus héroïque dans mon action, c'est que ce mariage lui fait quitter Paris, & me prive de sa présence. Avouez que je suis une amante bien singuliere & bien commode: j'ai tant de hâte de l'éloigner d'ici, que s'il m'en croyoit il seroit le porteur de cette Lettre, & ne sortiroit de Metz, où je l'envoye, que marié. Mais, ai-je ajoûté encore, c'est peut-être pour éviter vos transports jaloux que j'éloigne un amant chéri:

cõ : vous m'aimez avec un amour si
une si grande délicatesse, & sur-
une telle constance.... Ne badir
point, m'a dit Mr. de Castelet,
la nature de mon attachement pour v
peut-être.... Mais ce n'est pas
quoi il est question à présent : conr
sez-vous quelqu'un à Metz ; pour
je ne me rappelle pas d'avoir jar
vu de jolie femme qui fût de cette vi
aussi n'est-ce pas à une Austrasie
que je le marie, lui ai-je dit, r
à une bonne Champenoise, que v
connoissez, que vous estimez ; en
mot, à Mademoiselle de Batteville.
roit-il possible, me dit mon Epoux a
transport, il faut que je vous embr
pour cette bonne nouvelle : ce mari
est digne de la Baronne, & me
prend pourtant ; car enfin des Ess
quoiqu'il soit l'homme le plus di
de la petite Julie, est sans fortune,
puis je ne crois pas qu'elle le connoi
Je vous expliquerai toutes ces énigm
lui ai-je dit ; à présent laissez-moi
mer & finir ma Lettre, car il faut qu'
parte ; & je ne voudrois pour rien
monde retarder le plaisir que sa réc
tion doit causer à mon amie. V
appellez cela une Lettre, a dit n

 Epou

Epoux, en jettant les yeux sur les papiers qui étoient sur ma table, & mais, c'est un volume: il y a encore une heure & demie avant le départ de la poste, pourrois-je, sans indiscrétion, vous prier de me permettre de jetter les yeux sur ce que vous voulez envoyer? Chacun a ses secrets, Monsieur, lui ai-je répondu; vous venez d'entamer une matiere à laquelle je prenois quelque intérêt; vous vous êtes interrompu sur un *peut-être*, qui m'a donné de la curiosité: faisons un troc, vous finirez votre phrase, & vous lirez mes papiers. Voici ma réponse, m'a dit mon Epoux, en m'embrassant de très-bonne grace, mon action rend le sens de ma phrase rompue assez clair. Me pardonnerez-vous, Madame, d'avoir payé ce retour équivoque d'une partie de vos secrets, c'est-à-dire, de tout ce qui pouvoit se dire sans vous compromettre. Mon Epoux a été si attendri de tout ce que le pauvre des Essarts a souffert, que trouvant la poste trop lente, à raison des pauses qu'elle fait en route, il a voulu avancer le bonheur que nous attendons pour vous de quelques heures, & fait partir un Exprès, qui, actuellement tout botté, tout éperonné, tout

à

à cheval, me crie : Madame, j'attends le pacquet ; en sorte que je n'ai que le temps de le cacheter.

LETTRE

DE Mme. DE BATTEVILLE

A MADAME DU CASTELET.

Mille actions de graces de votre diligence, ma Chere : votre Exprès a tellement couru, qu'il nous a procuré une nuit où nous n'avons pas fermé l'œil, & n'allez pas dire ; c'étoit bien la peine de se tant presser pour produire ce bel effet ; notre insomnie nous a paru mille fois préférable au sommeil le plus tranquille. Mais je dois reprendre mon histoire où je l'avois laissée.

Vous vous rappellez les conditions auxquelles ma Fille avoit attaché sa sortie du Couvent : on me conseilloit de tout promettre, quitte après sa sortie à donner des explications à ce que j'aurois promis ; je n'ai pû me résoudre à ce déguisement, & je me suis bornée à prier la maîtresse des Novices de

me

me ménager un entretien particulier avec ma Fille. Julie qui se défioit, dit-elle, de mon ascendant sur sa volonté, a eu bien de la peine à y consentir. J'ai rappellé tout mon courage pour cette entrevûe, & ayant gagné sur moi de prendre un air tranquille: Levez-vous, ma Fille, lui ai-je dit, & apprenez mes dernieres résolutions; mais persuadez-vous bien qu'elles sont inébranlables, que leur exécution va dépendre de votre réponse, & que si elle n'est pas telle que j'ai lieu de l'espérer, vous me voyez pour la derniere fois. J'ignore si vous agissez en conséquence de ce que vous auriez pû découvrir des malheurs de ma vie avant que j'eusse épousé votre Pere: quoiqu'il en soit, je vais vous l'apprenere. J'ai connu, j'ai aimé le Chevalier à l'age où vous êtes. Ce ne fut que sur le bruit de sa mort que je me déterminai à donner la main à M. de Batteville, & celà, autant par estime pour sa personne, que par reconnoissance de ses bienfaits, & par soumission aux ordres de ma Mere. Mon cœur suivit le don de ma foi, & jusqu'au moment où des Essarts, (car c'est le vrai nom du Chevalier,) jusqu'au moment, dis-je,

où

où il nous sauva des flammes, je n'ai pas eu à combattre une seule pensée qui fut contraire à mon devoir. Je vous avouerai avec confusion, que sa vûe fut réveiller au fond de mon ame des sentimens que je croyois absolument éteints; mais mon égarement dura peu; une Lettre de des Essarts, dans laquelle il m'assuroit que Dieu lui avoit fait la grace de me bannir de son cœur; cette Lettre, dis-je, m'engagea à faire les plus grands efforts, & pour ôter toute ressource à la tentation, je prononçai le vœu que je renouvelle en votre présence, en consacrant à Dieu ma viduité. Si après cette assurance, vous continuez dans l'obstiné dessein de vous faire Religieuse sans vocation, je gémirai sur votre sort, j'oublierai que j'ai une Fille, & me regardant comme seule sur la terre, j'irai me jetter aux Carmélites: ce n'est pas un dessein que j'ai conçu dans un instant, au moment de la mort de votre Pere, je l'eusse mis en exécution, si ma tendresse pour vous ne m'eût retenue. Le parti que vous prenez rompt mes liens, & me met en liberté de disposer de moi. Demain à pareille heure, si vous n'êtes pas chez moi en disposition de

m'o-

m'obéïr aveuglement, je pars pour Paris, sans que rien puisse m'arrêter. Je me levai en même temps sans vouloir écouter sa réponse, & quoiqu'elle me rappellât avec de grands cris, j'eus la barbare fermeté de la laisser, sans même retourner la tête. Il m'en coûta cher, je me trouvai très-mal chez la Touriere, & craignant le même accident pour ma pauvre Julie, je fis avertir la Maîtresse des Novices de lui porter du secours. Elle la trouva immobile, & si profondément occupée de ce qu'elle venoit d'entendre, qu'elle ne s'apperçut pas même de son entrée dans le Parloir: enfin cette bonne Fille parvint à la rappeller à elle-même, & lui ayant dit que j'étois encore dans la Maison, où une foiblesse m'avoit retenue, Julie la conjura de demander pour elle à l'Abbesse la permission de sortir sans délai, pour me montrer par la promptitude de son obéissance, le regret qu'elle avoit de tous les chagrins qu'elle m'avoit causés. Sa demande lui fut accordée sur le champ, & je manquai expirer de joie en la voyant à mes genoux & dans mes bras. Il fallut me saigner chez cette Tourriere, & j'y restai jusqu'à midi;

midi, uniquement occupée à rassurer cette chere Enfant, qui ne pouvoit se pardonner l'état où elle m'avoit mise. On avoit fait avertir mon Cousin & son Epouse qui étoient venus aussi-tôt : nous sommes rentrés tous ensemble à l'Auberge où nous avons passé une après-dînée délicieuse. Mon premier soin a été de témoigner ma reconnoissance aux Religieuses qui ont agi de très-bonne foi dans cette affaire, & qui ont sécondé nos efforts pour engager ma Fille à se rendre à nos vœux: comme elles ne vivent que d'Aumônes, je leur ai fait porter une provision de vin, de bled & d'huile pour une année, & j'ai commandé un ornement d'Autel, le plus riche qu'il m'a été possible d'imaginer. Nous n'avions pas resté seules un moment, je n'avois pû me ménager l'occasion d'engager Julie à m'ouvrir son cœur, je l'ai fait avant de me coucher, & elle m'a déclaré à peu près ce que vous me marquez dans votre Lettre: comme j'allois la presser en faveur de des Essarts, votre Courrier est arrivé & a frappé à la porte de l'Auberge, comme un homme qui ne vouloit pas perdre le fruit de sa diligenee; elle a été telle, qu'il n'a

mis

mis que quarante heures à venir; encore assure-t-il qu'il s'est donné le temps de boire un coup de temps en temps pour reprendre vigueur. Nous l'avons envoyé souper & coucher, & nous avons passé la nuit à lire votre volume. Comme les Parents de ma Fille sont de fort honnêtes gens, & que j'avois besoin de les intéresser en faveur de des Essarts, je n'ai point balancé à leur communiquer la touchante rélation de ses infortunes, sans me permettre d'en retrancher un seul mot: cette lecture a produit l'effet que je m'en étois promis. La noblesse de des Essarts valoit la nôtre; à la vérité il n'avoit point de bien, mais l'inclination de ma Fille, d'accord avec les dernieres volontés de son Pere, leur a paru une raison suffisante pour passer par-dessus l'inégalité, ou plutôt le manque de fortune, & ils se sont chargés de faire agréer ce mariage aux autres Parents. Pendant que je plaidois avec vivacité la cause du mérite dépouillé; Julie cherchoit à lire dans mon ame, pour tâcher d'y découvrir s'il ne m'en coûtoit aucun effort: Je lui avois répété mille fois pendant la nuit que je n'avois aucune répugnance à la rendre heu-

heureuſe ; ſa tendreſſe la rendoit craintive & incrédule, & à chaque fois que je l'aſſurois que je n'avois pas conſervé une étincelle d'amour pour ſon Amant, elle me juroit que l'état de Fille n'avoit rien qui l'effrayât, & qu'elle s'y fixeroit de bon cœur, ſi ſon union avec des Eſſarts pouvoit m'occaſionner un mouvement douloureux, ne dût-il ſubſiſter qu'une minute : elle ſe rendit enfin, & sûre de ma ſincérité, elle vit avec joie l'impatience de ſon Couſin pour terminer cette affaire. Ce Gentilhomme ne pouvoit ſe diſſimuler que malgré tout ce qu'il pourroit dire pour faire valoir l'autorité paternelle, la plus grande partie de la Famille déſaprouveroit un mariage qui n'apporteroit point un titre brillant ; & après y avoir bien penſé, il me promit de prendre tout ſur lui, & de conclure ſans demander des avis qu'on étoit déterminé à ne pas ſuivre. Voici comment il vient d'arranger cette affaire. Il partira avec votre Courier qui ſera chargé d'une Lettre à des Eſſarts, par laquelle il l'invitera à ſe rendre à Rheims incognito pour le jour qu'il lui marquera : comme le Courier ira plus vîte que lui, il croit que des Eſſarts aura

aura le tems de lui envoyer son Baptistere & l'Extrait mortuaire de ses Parents. Muni de ces pieces, de mon consentement en bonne forme, & du Testament de feu mon Epoux, il s'adressera directement à Mgr. l'Archevêque de Rheims, dont il a l'honneur d'être connu, & en obtiendra la dispense des Bans: nous arriverons le même jour que des Essarts, & au lieu de rentrer chez nous, nous descendrons de voiture à la porte de l'Eglise, où le mariage sera célébré sur le champ. Cet arrangement m'a paru merveilleux; il nous sauvera le moment d'une premiere entrevue; des Essarts ne paroîtra à mes yeux que revêtu du titre de mon Fils, qui écartera de nous toute contrainte, & le dispensera de toute apologie par rapport au passé; non que je craigne un fâcheux retour ni pour lui ni pour moi; mais l'idée qu'il a prise de regarder son changement comme une infidélité dont il doit donner des excuses & des raisons, lui feroient avoir un air gêné, qui me mettroit moi-même dans un mal-aise que je veux éviter. Dites-lui bien, ma Chere, que j'ai pris de l'eau du fleuve Lethé, & que je l'invite à en boire plutôt deux

ra-

sades qu'une : je ne le connois que depuis le moment où il parut à mes yeux pour arracher des flammes une Epouse pour lui & une Fille pour moi. J'ai parfaitement oublié tout le reste, & je l'exhorte & à en faire autant; je le lui commanderois même si je croyois avoir quelque autorité sur un Inconnu.

C'est dans ce moment, ma Chere, que j'ai pû apprécier au juste les sentiments que j'avois conservé pour lui, & j'apperçois avec ravissement que je n'ai point de réparation à faire aux Manes de mon Epoux; mon cœur n'a aimé que lui dès l'instant où je lui ai donné ma main, & ce que je pris pour de l'amour lorsque je revis le Chevalier, étoit plutôt une crainte immodérée d'en avoir; je vous parle avec la derniere sincérité, & point du tout pour le mettre à son aise: il doit bien se mettre dans la tête que s'il falloit rougir d'une infidélité, (ce que je ne crois pas dans le cas où nous nous sommes trouvés;) que s'il falloit, dis-je, en avoir honte, ce seroit à moi d'en ressentir, puisque je suis sûre d'avoir précédé son inconstance de plus de douze ans.

A propos d'infidélité, je prédis sans être

être prophête, que vous n'aurez pas long-temps à vous plaindre de ce de votre Epoux; s'il lit cette Lettre je le prie de me pardonner la comparaison qui va suivre. Je le regarde comme un de ces chevaux fougueux & indomptables qu'on est forcé de mettre à la charrue quand on veut les dompter; ils n'y ont pas resté long-temps sans baisser l'oreille & sans devenir capables de porter la contrainte du mords & de la bride. Votre Epoux s'est attaché lui-même à une charrue bien fatigante; il a eu, dites-vous, vingt Maîtresses depuis six mois; s'il en avoit eu quarante, cela seroit encore mieux, (humainement s'entend & le Christianisme à part.) Oui, mon cher Monsieur, vos Maîtresses vous rameront sans le vouloir au joug honnête que vous vous êtes imposé par le mariage; leurs caprices, le sordide motif de leurs caresses, leur emportement & mille autres défauts, vous feront connoître le prix du cœur d'une Epouse vertueuse, & je vous veux à ses pieds, pour abjurer vos erreurs, avant l'année révolue. Je verrai ce miracle, je m'y attends, & si vous vous mocquez de ma prédiction, je

m'en

m'en vengerai en inſpirant à Madame du Caſtelet aſſez de courage pour vous faire languir après votre pardon. Je ſais que vous rirez de cette prétention, & que vous croyez ſavoir à quoi vous en tenir ſur ſon compte; mais tout s'uſe, & l'amour comme le reſte; j'en ai la preuve: ménagez un peu plus celui que vous lui avez inſpiré; il faudra revenir à ce fonds pour le reſte de votre vie, ne le diſſipez pas mal à propos. Vous avez d'autant plus beſoin de cet avis, que ſur mon honneur vous l'aimez beaucoup plus que vous ne le ſoupçonnez; croyez-moi, je ſuis connoiſſeuſe. Mais à qui eſt-ce que je parle? N'eſt-ce pas à vous que j'écris, Madame, & une Lettre qui vous eſt adreſſée, doit-elle être pour celui-ci & pour celui-là? Oh! c'eſt une honte. Au moins ſi je pouvois réſerver quelque choſe qui fût à vous toute ſeule, comme de l'amitié, de l'attachement, ce ſeroit vous tromper que de vouloir vous le faire entendre: tout cela eſt un bien commun entre vous trois, ſoyez aſſez généreuſe pour vous contenter de ce partage.

TAYLOR INST. OXFORD

LETTRE

DE Mme. DU CASTELET

A LA BARONNE

DE BATTEVILLE.

On vous donne une Lettre, vous en regardez l'écriture, vous la mettez d'un air diſtrait dans votre poche, elle y reſte au moins trois jours ſans être ouverte, lorſque vous vous en ſouviendrez vous direz en la liſant : & de quoi s'aviſoit cette Femme de m'écrire dans de pareilles circonſtances ? J'avois bien autre choſe à faire qu'à la lire : s'il *en advenoit* autrement, je vous prie de me le faire ſavoir, & alors je dirois que vous êtes incomparable, que vous ſuffiſez à tout, & que tout eſt ſi reglé chez vous, que chaque choſe eſt en ſa place. Mr. des Eſſarts ne ſait où placer la ſienne, & quoique pour l'honneur de la Philoſophie, il s'efforce de nous en déguiſer la plus grande partie, il lui en échappe aſſez pour nous faire comprendre celle qu'il nous dérobe. Je crois qu'il remercie

cie dans ſon cœur Mr. votre Couſin de l'arrangement projetté, & il a beau dire, le premier moment ſans cela eût été pénible pour lui. Il faut que l'infidélité ſoit bien étrangere au cœur d'un honnête homme, puiſque ce qui n'en a que l'apparence porte avec ſoi un caractere ſi humiliant, qu'on ne peut ſe défendre d'en rougir: ce que je dis là ſemble démenti par l'expérience; un homme conſtant & fidéle eſt un phénix, il ſembleroit donc naturel de conclure contre moi de cette expérience? Point du tout, ſi tous les perfides vouloient nous faire un aveu ſincere de ce qu'ils ont ſouffert à la premiere trahiſon qu'ils ont fait, on ſeroit forcé de dire que ce qui tourmente ſi fort n'eſt pas naturel; Mr. du Caſtelet qui lit par-deſſus mon épaule pendant que j'écris, pourroit nous en dire des nouvelles: de dépit il s'éloigne & va frédonnant à l'autre bout de la ſalle un air de l'Opéra nouveau qui dément ma theſe,

Lorſque le cœur n'eſt pas content,
Que ſervent les efforts qu'il fait pour le paroître?
L'honneur de paſſer pour conſtant
Ne vaut pas la peine de l'être.

Chanſon, mon Ami, on a toujours tort

 quand

quand on change, ou d'avoir mal choisi ou de se dégoûter par caprice. Vous n'avez point ce tort, ma chere Baronne, les motifs les plus respectables ont occasionné votre changement, & je vous en félicite: mon Infidéle qui se pique au moins d'être ferme dans l'amitié, joint ses compliments aux miens, & pendant que le déserteur de la Finance plongé, abymé dans la joie, est incapable d'une seule distraction, il me fait remarquer que cet Amant seroit homme à partir dans son accoûtrement de Philosophe, & n'auroit point honte de se marier avec un habit noir qu'il porte depuis un an; & sur ce, d'envoyer chercher le Tailleur, le Marchand, &c. & de lui donner un air de Nôce. Voilà à quoi vous n'aviez pas pensé, Madame, & qui est pourtant regardé comme essentiel parmi bien des gens; qui sait si cela ne le seroit pas pour quelqu'un de la Famille? Mr. des Essarts me prie de lui permettre de mettre un mot dans ma Lettre.

Billet de Mr. des Essarts à la Baronne.

Oui, Madame, je suis au comble de mes vœux, l'amour & l'amitié me préparent un bonheur qui ne peut laisser au-

aucun vuide dans mon ame & je ne sens pas plus l'avantage d'avoir à aimer une Epouse parfaite, que celui d'être obligé de chérir & de respecter une Mere à laquelle il ne me seroit pas possible de refuser ces deux sentiments qui ne finiront qu'avec la vie.

Madame du Castelet continue.

Je défie qu'on puisse en dire d'avantage en si peu de mots, & pour finir, en vous parlant un peu de moi, je vous dirai que je commence à espérer des jours plus sereins. Une horrible infidélité a mis mon Epoux en colere ou plutôt en fureur contre tout le Sexe; il me l'a confiée parce qu'elle étoit publique, & j'en ai ri comme s'il me l'avoit apprise: ce ton lui convient mieux que les Jérémiades par lesquelles j'avois débuté; il n'ose encore me promettre de se préserver d'une rechute, & ajoute galamment que je gagne à ses escapades, puisqu'il est forcé de s'avouer que je vaux mille fois mieux que ses Maîtresses. Il a beau me dorer la pilule, elle est toujours bien pénible à digérer. Et puis quand cela me toucheroit peu par rapport à moi, le tort qu'il fait

à son ame ne me permettroit point de regarder ces choses comme on les voit dans le monde. Les hommes d'aujourd'hui cròient-ils avoir une ame? en les voyant agir, je suis tentée de cròire la négative.

LETTRE DE LA BARONNE A Mme. DU CASTELET.

Voici la derniere Lettre que vous recevrez de moi, chere Amie, car nous comptons partir pour Paris dans dix ou douze jours, & cet intervalle sera rempli par des devoirs aussi pénibles qu'ils sont indispensables: visites à recevoir & à rendre à mille gens dont nous nous soucions aussi peu qu'ils se soucient peu de nous; complimens du bout des lévres & le reste; nous en sommes déjà excédés, mais il faut aller jusqu'au bout. Et qu'allons-nous faire à Paris, s'il vous plaît? Est-ce pour voir l'Opéra, la Comédie & le reste: point du tout; c'est pour y voir, y embrasser Madame du Castelet; cette Amie injuste qui

qui se mêle de prohétiser & qui le fait tout de travers, qui croit qu'on peut garder une de ses Lettres trois ou quatre jours sans la lire, & qui ne devine pas qu'elle étoit décachetée & lue avant quatre heures. C'est pour vous punir de cette injustice que je voulois mortifier votre curiosité en remettant à vous faire de bouche le récit de tout ce qui s'est passé ici; mais je n'en ai pas le courage.

Tout s'est arrangé comme nous le souhaitions: des Essarts arriva à Rheims à trois heures & demie du matin, & fut reçu chez le Curé par mon Cousin. Comme nous n'avions couché qu'à une demi-lieue de la ville, nous arrivâmes un quart-d'heure après, & l'on nous conduisit à l'Eglise où le Prêtre étoit prêt à monter à l'Autel. Le lieu n'étoit pas propre aux compliments; de profondes révérences tinrent la place du discours. Je ne prétends point me parer d'une fausse fermeté, ma Chere; mon cœur fut ému pendant cinq minutes, sans que je sache précisément de quoi; j'étois prête à verser des larmes & je ne jurerois pas qu'il ne m'en soit échappé une ou deux: cependant je suis sûre que j'en aurois répandu bien davantage, si j'avois été

prête à livrer ma Fille à un Inconnu sans pouvoir répondre de son bonheur ; & tout compté, des Essarts, c'est à dire, la douleur de le perdre, n'entroit pour rien dans ce moment de foiblesse. Je fus rappellée à moi-même en jettant les yeux sur nos jeunes gens ; ils prioient avec une piété bien rare dans une telle cérémonie ; ils me firent honte de ma distraction, & je me joignis de bon cœur à eux pour prier le Seigneur de bénir leur union que je regarde comme son ouvrage. Après avoir prononcé les grands mots, on nous fit passer dans la Sacristie, où des Essarts & ma Fille se tenant par la main, se jetterent à mes pieds pour me demander ma bénédiction. Ils firent cette action de si bonne grace, que le Curé en fut attendri ; pour moi après les avoir b nis, je pris leurs deux têtes dans mes bras, & les arrosai de mes larmes en les embrassant. Mon Cousin avoit invité à dîner Mgr. l'Archevêque qui se faisoit un plaisir de la scene qui devoit se passer, car les Parents étoient invités sans qu'ils sussent de quoi il étoit question. Ma Fille n'avoit qu'une robe de Satin blanc, mais dix femmes, travaillerent tout le matin à la garnir de mes pierreries & de celles de sa grand-

Me.

Mere paternelle qui en avoit une grande quantité; je la coëffai moi-méme, & ses beaux cheveux noirs furent tous garnis de perles, ce qui faisoit un effet charmant: la joie avec laquelle je faisois cette action, sembloit dire à ces jeunes gens que ce jour étoit véritablement pour moi un jour de fête, un jour sans nuage, & ils avoient besoin de ce témoignage de la tranquillité de mon ame; car au sortir de l'Eglise, ils avoient à peine le courage de me regarder. J'avois prié ma Cousine de ne me point quitter pour éviter tout éclaircissement, & dans la vérité il eût été impossible à un témoin qui n'eût pas été instruit, de deviner que cette journée eût été précédée d'un si grand nombre d'autres où nous avions pensé d'une maniere bien différente. Pendant que j'ajustois ma Fille, on avoit livré des Essarts au Baigneur; mais dans la même chambre Julie s'amusoit à regretter ses beaux cheveux qu'il avoit brûlés en la sauvant; car il faut bien être femme par quelque endroit. Sur le midi nos Convives arriverent & on les fit entrer dans une salle où nous étions déja avec Mgr. l'Archevêque. La couronne de ma Fille leur apprit d'abord quel étoit le but de cet-

cette fête ; & la bonne mine de des-Essarts que je leur présentai, en imposa tellement à quelques-uns d'eux, que sans penser à se plaindre de n'avoir point été consultés, ils l'embrasserent de fort bonne grace ; quelques autres furent entraînés par leur exemple, & enfin l'autorité de l'Archevêque qui assura que Mr. des Essarts étoit d'une des plus anciennes Familles de sa Province, empêcha les plus mécontents de faire éclater leur ressentiment ; ensorte que tout se passa beaucoup mieux que nous n'eussions osé nous le promettre. Pendant ce temps, il ne fut pas possible à des Essarts de trouver à placer un mot qui pût avoir rapport au passé, & toutes les fois qu'il a tenté de le faire depuis deux jours, j'ai changé de conversation de maniere à lui faire comprendre que je n'en avois ou n'en voulois conserver aucun souvenir. En voilà assez & trop pour une Femme chargée de faire les honneurs d'une noce, & qu'on vient avertir qu'une grande compagnie l'attend. Dans dix jours nous parlerons plus en détail de mille petits incidents qui ont égayé la scene, & que je n'ai pas le temps d'écrire.

F I N.

AU LECTEUR.

Pour ſatisfaire les Lecteurs qui ſe ſont aſſez intéreſſés à la Baronne, pour ſouhaiter de ſavoir ce qu'elle eſt devenue, on leur apprendra que ſa Fille & ſon Gendre ne purent s'accommoder longtemps du tumulte de Paris, & que des raiſons qu'il importe peu de ſavoir ne leur ayant pas permis de retourner à Rheims, ils ſe fixerent dans une ville de Province, où la Baronne après avoir vêcu un an avec ſa Fille, s'eſt retirée dans une maiſon Religieuſe ſans prendre d'engagement; elle en ſort auſſi ſouvent que la charité ou ſes devoirs de Mere l'exigent, & c'eſt ordinairement une fois par année, pour aſſiſter aux couches de Madame des Eſſarts, qui eſt actuellement Mere de douze Enfants, dont quatre ſont mariés & ont famille: toutes les Filles ſont remiſes entre les mains de leurs Ayeules ou Biſayeules au ſortir des bras de leurs Nourrices, & cette Dame qui s'eſt conſacrée abſolument à leur éducation, a le plaiſir de jouir à ſoixante ans du ſpectacle d'une famille compoſée déjà de vingt-huit perſonnes, & qui pour le bonheur du genre humain, promet de devenir plus

nom-

nombreuſe, car aucun de ſes deſcendants ne s'eſt écarté de cette vertu que leurs Parents ont pratiquée avec tant d'héroïſme, & qu'ils ont plus à cœur de tranſmettre à leur poſtérité que leurs richeſſes.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monſeigneur le Vice-Chancelier, un Manuſcrit qui a pour titre: *La Veuve Parfaite, ou Mémoires de Madame la Baronne de Batteville*; je crois qu'on peut en permettre l'impreſſion. A Paris, ce 22. Mai 1765.

Signé, MAILLET DU CLAIRON.

920500

AD